ced thanks

ada

t quality
legibility
h the

are filmed
ing on
ed impres-
te. All
ng on the
mpres-
a printed

fiche
"CON-
END"),

ed at
ge to be
med
, left to
s as
ate the

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

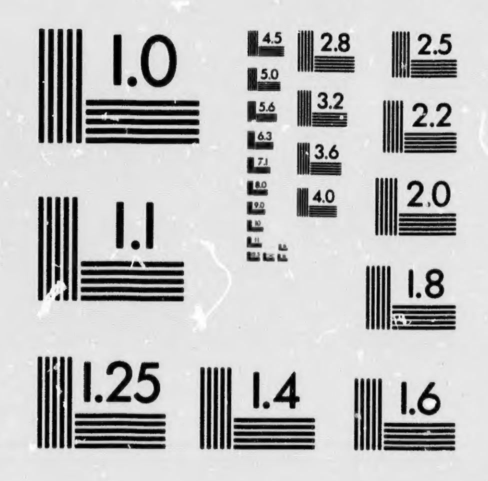
	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



D

L

Mi

Che

DERNIERES DECOUVERTES DANS L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE

de M. DE LA SALE;

Mises au jour par M. le Chevalier TONTI, Gouverneur du Fort Saint Loüis, aux Islinois.



A PARIS AU PALAIS,
Chez JEAN GUIGNARD, à l'entrée de la Grand' Salle, à l'Image saint Jean.

M. DC. LXXXXVII.

Avec Privilege du Roy.

[illegible] Paris le 9. jour [illegible]

[illegible] par son Conseil, CALOUET. Il [illegible]

permis à JEAN GUIGNARD [illegible]

[illegible] joint par M. le Chevalier TONTI, Gouverneur du Fort Saint Louis, aux Illinois, *Dernieres* [illegible]

[illegible] dans l'Amerique [illegible]

[illegible] Gouverneur du Fort S. Louis aux Illinois, &c. pendant le temps de huit années, à compter du jour que ledit Livre aura été achevé [illegible]

chez JEAN GUIGNARD [illegible] de la Grand' Salle, à l'Image saint Jean.

[illegible] à toutes personnes de quelque [illegible]

M. DC. LXXXVII.

Avec Privilege du Roy.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAr Privilege du Roy, donné à Paris le 9. jour de Septembre 1696. Signé par le Roy en ſon Conſeil, CARPOT : Il eſt permis à JEAN GUIGNARD, Libraire, d'imprimer ou faire imprimer un Livre intitulé, *Relation des dernieres Découvertes du Sieur de la Sale, dans l'Amerique Septentrionale*, redigées & miſes au jour par le Chevalier Tonti, Gouverneur du Fort S. Loüis aux Iſlinois, &c. pendant le temps de huit années, à compter du jour que ledit Livre aura été achevé d'imprimer pour la premiere fois ; avec deffences à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, d'imprimer ou faire imprimer ledit Li-

vre, n'y d'en vendre de contrefaits sous quelque pretexte que ce soit, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, & de tous dépens, dommages & interests; ainsi qu'il est plus au long porté par lesdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 10. *Decembre* 1696. *Signé*, P. AUBOÜIN, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 21. Janvier 1697.

NOUVELLE



NOUVELLE RELATION DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

LES Relations ne ſont à eſtimer qu'autant qu'elles ſont fidelles & ſinceres ; celle-ci a l'un & l'autre caractere ; la maniere même dont elle eſt écrite, le découvre aiſément : on y voit d'abord le motif qui engagea M. *Cavelier de la Sale*, natif de Roüen, à penetrer dans ces vaſtes Contrées qui reſtoient à découvrir dans l'Amerique Septentrionale. Le Ciel qui l'avoit doüé d'un genie capable de toute ſorte

d'entreprises, lui suggera le dessein d'aller depuis le Lac appellé *Frontenac*, jusqu'au Golfe de la Mer Mexique. En effet il se resolut d'entrer dans ces Terres jusques alors inconnuës, pour faire connoitre aux Habitans, malgré leur barbarie, la verité de la Religion Chrétienne, & la puissance de nôtre grand Monarque. Plein de cette idée, il vint à la Cour pour la communiquer au Roi. Sa Majesté ne se contenta pas d'approuver son dessein, elle lui fit expedier des ordres, par lesquels elle lui acordoit la permission de l'aller exécuter; & pour lui faciliter l'exécution d'un si vaste projet, on lui fournit peu de tems aprés, les secours necessaires, avec liberté entiere de disposer de tous les Païs qu'il pourroit decouvrir.

En ce tems-là, aprés huit an-

nées de ſervice, tant ſur Terre que ſur Mer, aïant eu en Sicile une main emportée d'un éclat de grenade, j'étois à la Cour, à deſſein d'y ſoliciter de l'emploi : M. *de la Sale* aprés avoir obtenu de nôtre genereux Prince tout ce qu'il ſouhaitoit, & même plus qu'il n'avoit demandé, ſe diſpoſoit à partir pour l'Amerique. M. le Prince de Conti, qui l'avoit beaucoup appuïé dans ſa demande, & qui m'honoroit de ſa protection, eut la bonté de me propoſer à lui pour l'accompagner dans ſes voïages. Il n'en falut pas davantage pour engager M. de la Sale à me recevoir au nombre de ceux qu'il vouloit emmener avec lui pour ſon expedition. Ce nombre qui pouvoit aller à trente hommes, tant Pilotes que Charpentiers ou autres Artiſans, étant complet,

nous partîmes de la Rochelle le 14. Juillet 1678. & nous arrivâmes à *Quebec* le 15. Septembre ſuivant. Nous y ſejournâmes quelques jours, & aprés avoir pris congé de M. *le Comte de Frontenac*, Gouverneur general du Païs, nous montâmes le Fleuve S. Laurent juſqu'au Fort de *Frontenac*, & nous prîmes terre au bord du Lac de même nom, à ſix vingt lieues de Quebec, ſur le 44. degré de latitude.

Lac de Frontenac.

Ce Lac a trois cent lieuës de tour ou environ, & communique avec quatre autres d'une pareille ou plus grande étenduë; ils ſont tous d'une navigation trés-commode, & ſont fournis de toute ſorte de pêche. L'entrée de ce premier Lac eſt défenduë par un Fort ſoutenu de quatre gros baſtions, dans le fonds d'un baſſin, capable de contenir une

nombreuſe flotte: Comme c'étoit l'ouvrage de M. de la Sale, le Roi lui en avoit donné la proprieté avec celle de tous les autres Lacs & de leurs dépendances: Les environs en ſont charmans, ce ne ſont que belles campagnes, que vaſtes prairies, que grands bois de haute fuſtaïe, que côteaux garnis de toutes ſortes d'arbres fruitiers. Ce fut-là le terme de nôtre premiere courſe, & d'où nous prîmes reſolution de pouſſer nos découvertes juſqu'aux dernieres contrées de ce vaſte Continent.

Comme entre tous ceux qui accompagnerent Monſieur de la Sale, nul n'eut plus de part que moi à ſes travaux, ſoit pour m'être toûjours fortement attaché à les ſeconder, ſoit pour m'être vû chargé par ſa mort prématurée, de tout ce qui man-

quoit à l'accompliſſement de ſon deſſein, je puis me flater que perſonne ne ſauroit donner plus de lumieres que moi, ſur une ſi glorieuſe & ſi importante entrepriſe; les Memoires que j'ai faits par jour, me ſerviront de guide pour en retracer toutes les particularitez; je repreſenterai naïvement les choſes telles que je les ai vûës; & ſi la neceſſité de m'éloigner quelquefois d'auprés de lui, m'en a fait manquer quelques-unes, je ne les rapporterai que ſur le témoignage oculaire des perſonnes, de la foi deſquels je ſuis garand comme de la mienne. Qu'on ne s'attende pas ici à des deſcriptions pompeuſes, dont on a coûtume d'embellir ces ſortes d'Ouvrages; on verra regner par tout une grande ſimplicité jointe à une grande exactitude; mon ſtile ſemble-

ra peut-être rude & groſſier, & c'eſt en cela qu'il paroîtra plus conforme au naturel de ces Païs ou de ces Peuples ſauvages.

Cependant à conſiderer la grandeur de cette entrepriſe, les perils & les difficultez qu'il a falu ſurmonter pour la conduire, ou pour la conſommer; ſans parler même des avantages qu'on peut retirer de la connoiſſance de ces climats éloignez, on peut dire que cet Ouvrage merite bien la curioſité du Lecteur, puiſque c'eſt une découverte de plus d'environ dix-huit cent lieuës, tant du Nord au Sud, que du Levant au Couchant; En un mot c'eſt cette grande étenduë de Terre qu'on a nommée la *Loüiſiane*, depuis qu'on en a pris poſſeſſion au nom de Loüis le Grand.

Ces terres, toutes incultes

Fertilité du païs.

qu'elles ſont, portent la plûpart des fruits, que l'art & la nature font naître dans les nôtres; les champs y produiſent leurs moiſſons deux fois chaque année ſans le ſecours d'une penible agriculture; la vigne y porte en certaines contrées de gros raiſins ſans le ſoin du vigneron; les arbres fruitiers n'ont beſoin ny de la coupe, ny des greffes pour y donner les meilleurs fruits; tout y vient fort naturellement & en abondance; le ſol & le climat y eſt preſque par tout doux & temperé; on y voit certaines Regions traverſées par une grande quantité de ruiſſeaux; d'autres arroſées par de tres-grands fleuves, d'autres entrecoupées par des valons, par des montagnes, par des bois & par des prairies; Au travers de ces vaſtes forêts errent des animaux

de toute eſpece; des bœufs, des orignacs, des loups communs, des loups cerviers, des aſnes ſauvages, des cerfs, des chevres, des moutons, des renards, des liévres, des caſtors, des loutres, de gros & de petits chiens, avec une abondance infinie de toute ſorte de gibier; & tout cela à la merci de ceux qui ont la force ou l'adreſſe de s'en rendre les maîtres. On y a découvert des mines de fer, d'acier, de plomb; l'on pourroit bien y en trouver d'or & d'argent, ſi on ſe donnoit la peine d'en chercher; mais ces hommes qui habitent ces Regions, ne meſurant le prix des choſes que par rapport aux neceſſitez de la vie, & non par cette valeur imaginaire uniquement fondée ſur l'avarice, ſe ſont peu ſoucié de ces tréſors, & ne ſe ſont nulle-

ment mis en peine de creuser la terre pour les en tirer.

Mœurs de ses habitãs. Ces hommes au reste n'ont presque rien de l'homme que le nom ; les noms mêmes en sont presque aussi barbares que les mœurs : Ils vivent sans loi, sans art, sans religion; ils ne connoissent ni superiorité, ni subordination ; l'indépendance & la liberté font leur souverain bien. Leur vie est presque toujours errante; ils n'ont rien de fixe, rien de borné dans leurs possessions, ni même dans leurs mariages ; ils prennent une ou plusieurs femmes, selon leur fantaisie ; ils les gardent ou les quittent quand il leur plait ; s'ils se dégoutent de quelqu'une, un autre s'en accommode ; ils en usent à peu prés de même pour les terres qu'ils cultivent, ou qu'ils habitent aprés les avoir quelque tems

travaillées, ils les abandonnent pour aller ailleurs ; alors un nouveau-venu s'en empare, & laiſſe à quelqu'autre les fonds qu'il vient de cultiver ; ainſi chacun choiſiſſant à ſon gré tantôt une habitation, tantôt une autre, & vivant tous dans une eſpece de communauté de biens ; ils ſe croyent tous égaux, & s'imaginent que l'Univers n'eſt fait que pour eux : car chacun d'eux ſe croit le maître de la Terre.

Leur Religi

Pour ce qui concerne la Religion, quoi qu'ils aïent quelque ſombre idée d'un Dieu, ils vivent comme s'il n'y en avoit pas ; quelque puiſſant qu'ils croïent ce Dieu, ils le croïent trop occupé de ſa propre grandeur, pour ſe perſuader qu'il prenne le moindre ſoin de leur conduite. Les uns adorent le Soleil, les autres penſent que tout eſt plein de certains

Esprits, qui président à toutes leurs avantures; ils croyent même que chaque chose a son genie particulier, & qu'elle ne nous est profitable ou nuisible, que selon qu'il plaît à ce genie; de-là viennent leurs folles supestitions pour leurs *Iongleurs* ou pour leurs *Monitous*, qui sont comme leurs Prêtres, ou plûtôt leurs Sorciers.

Sentiment qu'ils ont de leur ame.

A l'égard de leurs ames, la plupart sont incapables de porter leurs reflexions jusques-là, ou s'il y en a quelques-uns qui semblent persuadez de l'immortalité, ce n'est que sur les principes de la Metempsycose, dont ils se forgent mille songes creux, & cent sortes de rêveries impertinentes. Je croirois me rendre plus ridicule qu'eux, si je voulois entrer dans le détail de leurs extravagances sur ce sujet; ce qu'il y

a de vrai, c'est qu'ils ſont ſi durs, ſi indociles ſur le chapitre de la Religion ou de la Divinité, qu'ils ne ſont convaincus ni de leur propre croïance, ni de celle des autres, & qu'ils ne prennent que pour chanſons tout ce que les plus ſaints Miſſionnaires tâchent de leur inſpirer là-deſſus.

Leurs bonnes qualitez.

Cependant au travers de cette humeur brute & barbare, on remarque en eux un certain fonds de bon ſens, qui leur fait tres-bien demêler leur propre intereſt d'avec celui des autres, qui les rend capables de negociation, de commerce, de conſeil, qui leur fait enfin prévoir les ſuites des grandes entrepriſes, & prendre de juſtes meſures, ou pour en avancer l'heureux ſuccez, ou pour en détourner les dommages; S'ils ont à déliberer ſur quelque importante affaire,

ce n'eſt qu'étant tous aſſis dans un lieu ſeparé du bruit, prenant ou fumant du tabac, tout le monde gardant un profond ſilence, tandis qu'un de la compagnie propoſe avec beaucoup de gravité l'état de l'affaire & ſon ſentiment.

Leurs manieres particulieres.

Sur quoi il eſt à remarquer que quelque traité, quelque accommodement qu'ils aïent à faire, ils ne font jamais aucune convention, qu'auparavant ils ne ſe ſoient fait des preſens reciproques, & qu'ils ne ſe ſoient regalez. C'eſt pour cela qu'ils ont leur chaudiere de paix, & leur chaudiere de guerre; ils annoncent la paix avec un bâton ou pieu fiché en terre, qu'ils appellent *Calumet*, ou avec des colliers, qui ſont le ſymbole de l'union; mais pour la Guerre, ils ne la declarent que par des cris & par des hurlemens épouvantables.

Ils ſavent non ſeulement ſe camper, mais ſe retrancher, ſe paliſſader, ſe fortifier, & garder même quelque eſpece d'ordre dans leurs attaques & dans leurs combats.

Leur ſcience en l'art militaire.

Quoi que la terre leur donne indifferemment toutes ſortes de grains & de plantes, comme ils en ont obſervé quelques-unes plus propres pour la nourriture que les autres, ils prennent plus de ſoin de les ſemer & de les cultiver; de ſorte qu'ils ont leur ſemaille & leur recolte comme de leur bled d'Inde, dont ils font une boüillie tres-nourriſſante & d'un fort bon goût, de leur *Touquo*, dont ils font leur caſſave, & de certains navets, dont ils font leur *caſſamite*.

Leur ſoin de l'agriculture.

Ils tirent de certains arbres des baumes tres-excellens, ils ont même une eſpece d'inſtinct

Ont cõnoiſſance des ſimples.

pour connoître les ſimples, tant ceux qui leur ſont ſalutaires, que ceux qui leur ſont nuiſibles, & ſavent fort bien s'en ſervir pour ſe guérir des plaïes ou des morſures les plus envenimées.

de l'Aſtronomie. Ce n'eſt pas tout, ils portent leur connoiſſance juſqu'au Ciel, ils ſavent quel eſt le cours du Soleil, de la Lune & des autres Etoiles; par là ils prevoyent les changemens des Saiſons, des jours & des vents.

Leur adreſſe. Ils joignent à ces lumieres l'adreſſe de faire des ouvrages auſſi utiles que merveilleux; ils travaillent en certains païs à des nattes d'un tiſſu tres-fin, tant pour ſe couvrir eux-mêmes, que pour orner leurs cabannes: En d'autres endroits il y en a qui ſavent apprêter les peaux pour s'en faire des veſtes ou des ſouliers; mais leur induſtrie excelle ſur-tout dans

dans la conſtruction de ces Canots qui n'enfoncent jamais · ils les fabriquent avec de l'écorce d'orme, de noïer ou de ſureau, longs de dix ou douze pieds, larges à proportion, les bords vers le milieu tournez en dedans en forme de gondole, pour les faire aller au lieu de rames ou d'avirons : ils ſe ſervent de deux battoirs comme des deux mains, avec quoi ils repouſſent l'eau d'un côté & d'autre, ils appellent cela *nager*; & comme le Canot ne va qu'à fleur d'eau à cauſe de ſa legereté naturelle, ils voguent tant en montant qu'en deſcendant avec une viteſſe incroïable ; c'eſt par le moïen de ces legers vaiſſeaux, qu'ils parcourent ou remontent les fleuves les plus longs, qu'ils franchiſſent les courans les plus rapides, qu'ils affrontent même

Leur induſtrie en la conſtructiõ des Canots.

les mers ſans craindre les écueils ni les orages.

Leurs voïages par terre.

Pour leurs voïages par terre, n'y aïant dans ces immenſes deſerts ni route certaine, ni ſentier fraïé, ils ſe conduiſent par quelques marques qu'ils gravent de diſtance en diſtance ſur l'écorce des arbres; c'eſt à la faveur de ces indices, que les femmes mêmes vont quelquefois rejoindre leurs maris à la chaſſe, ou chercher dans le fond des bois le gibier qu'ils y ont laiſſé; Rarement le Sauvage ſe donne-t-il la peine de l'apporter; il charge ſa femme du ſoin de l'aller che cher, de l'apprêter & de le boucanner.

Leur ménage.

Je ne ſaurois me diſpenſer ici de faire une legere peinture de leur maniere d'agir, de ſe loger, de ſe couvrir, en un mot de leur ménage.

Leur logement.

Pour leur logement, s'ils en ont, car il y en a beaucoup qui errent dans les bois, & qui gîtent à l'avanture: s'ils ont un logement, ce ne ſont que des cabannes faites de bouſſilage ou de branches d'arbres fichées en terre, entrelaſſées de fort prés les unes des autres, réünies par en haut, ou recouvertes de feüilles ou de cannes: le dedans eſt pour l'ordinaire aſſez proprement natté; le plancher eſt ou le ſol même de la terre, ou une eſpece de parquetage ſoutenu ſur de gros troncs d'arbres, ou ſur des pieux.

Leurs Lits.

Leurs lits ſont auſſi bâtis de quelques pieces de bois appuïées ſur de groſſes ſouches, & entourez de quelques claïes, la plûpart garnis de groſſes peaux fourrées de laine, ou remplies de paille: pour couverture, ils ont

des fourrures ou des nattes assez bien travaillées.

Leurs ustenciles de cuisine.

Ils se font aussi des caves ou des huttes pour y garder leur bois, leur bled d'inde, ou leur provision ; toute leur batterie consiste en quelque espece de vaisselle ou de poterie qu'ils façonnent avec de l'argile, & qu'ils font ensuite recuire avec de la fiente de bœuf : Au defaut de moulins ils broïent leurs grains & leurs bleds avec de grosses pierres rabboteuses, qu'ils tournent, à force de bras, l'une sur l'autre ; certaines pierres trenchantes leur servent de couteaux, à moins qu'ils n'en aïent par le commerce des Européans.

Leurs armes.

Ils ont pour armes l'arc & la fléche ; l'extremité meurtriére du dard est garnie au défaut du fer, ou de quelque pierre, ou

de quelque dent, d'une force & d'une dureté à tout fracaſſer; ils portent de groſſes maſſuës, ou des bâtons pointus au lieu d'épées ou de hallebardes; ils ſavent ſe cuiraſſer avec des corcelets de bois, ou avec de groſſes peaux miſes les unes ſur les autres, & ſe font des boucliers de même.

Leurs vêtemens.

A l'égard des vêtemens, la plûpart ne s'en ſervent pas, & vont tout nuds; leurs corps ſont accoûtumez & endurcis à toutes les injures de l'air, & leurs pieds inſenſibles aux cailloux & aux épines; il eſt vrai que les femmes par un reſte de pudeur naturelle qui paroît au travers de leur brutalité, portent au deſſus des reins une groſſe ceinture d'où tombent deux peaux en forme de banderolle, qui voilent un peu leur nudité.

Au dessus de Quebec & plus avant vers le Nord où les froids sont extrêmement âpres, les Sauvages sont couverts de peaux d'ours, de cerf ou d'élan, qu'ils cousent ensemble le mieux qu'ils peuvent; mais dans les climats les plus chauds, comme vers la Mer Mexique, la plûpart sont vêtus de certaines nattes tres-fines & tres-déliées, tissuës de leurs propres mains.

Soin du ménage partagé entre l'homme & la femme.

Le soin du ménage se partage entre le mary & la femme : celui-ci se donne la peine d'aller chercher la provision, & de fournir à l'entretien de sa famille, soit par la chasse, soit par le trafic. La femme prend le soin de cultiver la terre, & de recüeillir ce qu'elle a semé. Quelquefois elle va glaner dans les bois, soit pour y choisir quelque herbe potagere ou quelque racine

bonne à manger, soit pour en rapporter quelques fruits, comme figues, pommes, poires, melons, pêches, raisins, meures, & autres.

Dés que le Sauvage est de retour dans sa famille, il prend sa pipe, fume, & tout en fumant declare à demi-mot ce qu'il veut, ce qu'il a fait, ou gagné; s'il a tué quelque bête, il indique legerement l'endroit où il l'a laissée; sa femme comprend d'abord ce qu'il veut dire, s'en va & déméle parfaitement bien les routes qu'elle a tenuës.

Ce que fait un Sauvage au retour de la chasse.

On remarque dans le Sauvage beaucoup de gravité & d'autorité; dans la femme beaucoup de souplesse & d'obéïssance; & comme ils ne suivent en tout ce qu'ils font que leur instinct & leur sensualité; leur maniere d'agir est toûjours sans fard &

Caractere des Sauvages.

ſans affectation, & l'on peut dire que l'union conjugale entre eux eſt moins l'effet d'une veritable amitié, que de cette inclination qui nous eſt commune a-avec les animaux.

Des fēmes ſauvages.

Leur vie étant toujours dans l'action, toûjours dans les courſes & dans les fatigues, on remarque que les femmes ſauvages ſont exemtes de ces incommoditez naturelles que les autres femmes ſouffrent; mais ce qui doit le plus ſurprendre en elles, c'eſt qu'on pretend qu'elles accouchent ſans douleur, du moins c'eſt ſans aucun appareil, ſans autre façon, chemin faiſant; tout leur trouſſeau n'eſt que leur propre ceinture, ou quelques peaux qu'elles portent en pareils cas.

La maniére dont elles élevent leurs enfans eſt aſſez extraordinaire,

maire, ſans linge, ſans langes ; elles ont trouvé le moïen de les tenir mollement, & à couvert, bien propres, bien nets, ſans avoir preſque beſoin de les remuer : Toute leur layette conſiſte en une eſpece de mâne ou de huche pleine de poudre de ver moulu ; on ſait qu'il n'eſt point de duvet plus fin ni plus mol que cette poudre, rien n'eſt en même tems plus propre à conſumer les ordures & les humiditez ; Elles poſent leur enfant là-deſſus, le couvrent bien proprement avec de bonnes fourures, & le ſanglent avec de fortes courroïes pour l'empêcher de tourner ou de tomber ; enſuite pour le changer elles n'ont qu'à remuer cette poudre, & à recoucher l'enfant ; il eſt d'abord à ſec, & auſſi mollement qu'auparavant. Quand cette

Leur maniere d'élever leurs enfans.

C

poudre a ſuffiſamment ſervi, elles la renouvellent & continuënt le même manége juſqu'à tant qu'elles l'aïent ſevré.

Nourriture qu'elles leur dōnent.

Elles continuënt enſuite de le nourrir avec leur boüillie de bled d'Inde : à peine peut-il ſe ſervir de ſes mains & de ſes pieds, qu'ils lui donnent un petit arc ; l'enfant s'accoûtume à tirer, & ſuivant ſon pere & ſa mere dans les bois, il en apprend les routes,& prenant inceſſamment leur même train il s'abandonne enfin à ce libertinage ſi naturel à tous ces peuples, & ſe fait à cette vie ſauvage, qui leur eſt commune avec les bêtes.

Je ne finirois point ſi je voulois ici expliquer toutes les coûtumes & façons d'agir de ces Sauvages ; ce que je viens d'en dire,ſuffit pour faire comprendre que leur intelligence eſt bornée

aux ſeules neceſſitez de la nature ; qu'ils ſemblent s'être fait une loi de vivre ſans loix ; étant nez dans les bois, leur plus forte paſſion eſt pour la chaſſe & pour les armes ; auſſi ont-ils tous une ferocité naturelle, qui les anime ſans ceſſe les uns contre les autres, & qui les porte à faire la guerre aux animaux, quand ils ne peuvent pas la faire aux hommes.

Inclination des Sauvages.

C'eſt au travers d'un nombre innombrable de ces Nations barbares que *M. de la Sale*, accompagné de trente hommes tout au plus, entreprit de pénétrer dans le milieu de ces ſpatieuſes Provinces, & d'en traverſer toute l'étenduë ; peut-être croira-t-on qu'il ne s'y engagea que tres-bien pourvû de tout ce qui pouvoit lui être neceſſaire dans un ſi long voïage. Ses meil-

M. de la Sale entreprēd avec 30. hōmes d'entrer dans le païs.

leures munitions consistoient en poudre, en plomb & en armes. Il ne fit fonds pour sa bouche, que sur ce que le hazard de la chasse ou de la pêche lui pourroit fournir, & sur quelque peu de *Cassamite* & de lard pour le temps de sa navigation; toute sa voiture ne fut au commencement qu'une barque & quelques canots. La plûpart du tems sur terre nous n'avions que des traîneaux, avec lesquels nous étions obligez de conduire nôtre équipage; souvent même n'aïant ni Barque ni Canot nous nous vîmes reduits à passer des fleuves ou des rivieres sur des branches d'arbre entrelassées en forme de cayeu; Pour tout guide au milieu de ces vastes deserts & de ces païs inconnus nous avions seulement la boussole ou le genie de nôtre con-

ductceur, qui ſelon les diverſes inclinations de l'aiguille aimantée, & par la ſcience qu'il avoit des étoiles & des vents, connoiſſoit à peu prés le climat où nous étions, & ſe formoit au plus juſte la route que nous devions tenir.

C'eſt avec ces foibles ſecours que nous parcourûmes ces vaſtes campagnes, tantôt forcez de combattre de petites Armées de Sauvages, qui faiſoient mine de vouloir nous arrêter, ou plûtôt nous devorer; tantôt & preſque toujours en peine de nous défendre la faim; contre aprés un grand nombre de perils & de traverſes nous eûmes la ſatisfaction de trouver la mer Mexique comme le terme de nôtre longue & dangereuſe courſe; nous eûmes même la conſolation, aprés de tres-grandes af-

flictions, de revenir au terme d'où nous étions partis; mais avant que d'entrer dans le détail de toutes nos avantures, il faut dire d'abord que nous fûmes obligez de nous faire passage au travers de quatre grands Lacs, qui sont autant de grands Golfes.

Lac superieur. Le premier de ces quatre Lacs est sur le 47. degré de latitude. On l'appelle *Lac Superieur*, autrement *Lac de Frontenac*; sa traversée est d'environ quatre-vingt lieuës, & il en a bien trois cent de circuit: il se joint avec un autre, nommé le *Lac Herié* ou de *Conti* par un canal de vingt lieuës, dont le courant se precipite dans le premier Lac par un saut de cent toises de hauteur; on appelle ce courant *le Saut Niagara*. Le Lac de *Conti* se communi-

que, par un autre détroit tres-rapide, à un troisiéme nommé *des Hurons* ou d'*Orleans* : celui-ci se joint du côté du Sud par un détroit d'environ quinze lieuës, avec un quatriéme qu'on nomme le *Lac des Islinois*, autrement *Lac Dauphin*, & du côté du Nord avec le dernier & le plus grand de tous, qu'on appelle *Lac de Condé* : nous laissâmes celui ci à côté, mais nous passâmes les quatre autres.

Ce fut le 18. Novembre de l'année 1678. qu'aprés un sejour de quinze jours au Fort de Frontenac, nous nous embarquâmes dans un Vaisseau de quarante tonneaux, pour faire le trajet du premier Lac ; ce fut la premiere Barque qui ait jamais paru sur cette petite mer ; nous eûmes toujours les vents contraires, & aprés une tres- Embarquemẽt de l'equipage.

perilleuſe navigation d'un mois, nous nous trouvâmes à la hauteur d'un Village qui a nom *St. Onnontoüane*, où M. de la Sale envoïa quelques Canots chercher du bled d'Inde pour nôtre ſubſiſtance : nous continuâmes cependant à faire voile vers *Niagara* ; mais le courant étoit trop impetueux, & d'ailleurs les vents trop contraires pour en approcher de plus prés que de neuf lieuës ; ce qui nous obligea de débarquer à un bord aſſez commode, d'où nous allâmes par terre juſqu'à Niagara ; c'eſt un Village ſitué ſur le Lac Conti, auprés du Saut de même nom, dans les Terres des Iroquois.

Iroquois. Cette Nation la plus belliqueuſe & la plus cruelle qui ſoit dans l'Amerique, s'étend depuis Montréal, ou plûtôt depuis le

confluent de deux rivieres, qui forment le fleuve St. Laurent, juſqu'à l'extremité du Lac Conti, dans l'eſpace de plus de deux cent lieuës vers le Sud. Ce peuple jaloux de ſa gloire, & de l'honneur de commander à tous les autres, dés qu'il ſait qu'il y en a quelqu'un qui ſe rend plus puiſſant que les autres, ou par le nombre de ſes combattans, ou par l'étenduë de ſes terres, ne ſe fait pas une affaire de l'aller chercher juſqu'à deux ou trois cent lieuës pour le dompter, & pour le ſoumettre: Il eſt infatigable dans la peine, intrepide dans les dangers, d'une conſtance à l'épreuve de tous les ſupplices: il ne fait ni ne demande jamais quartier; il ſe nourrit du ſang de ſes ennemis, & joint à cette extrême cruauté toute la ruſe, toute l'adreſſe,

& même toute la prévoïance qu'on peut ſouhaiter dans les plus grands Guerriers.

Reçoivent biē les François.

Cette Nation toute intraitable, toute farouche qu'elle eſt, ne laiſſa pas de nous recevoir fort humainement : Nous couchâmes une nuit dans leur Village, & le lendemain nous allâmes à trois lieuës plus haut chercher un lieu propre à batir un Fort. Aprés en avoir trouvé un, M. de la Sale en fit le plan, en jetta les premiers fondemens ; auſſi-tôt on y travailla avec diligence ; mais les Iroquois en aïant conçû de l'ombrage, nous jugeâmes à propos, pour ne pas nous attirer un ſi puiſſant ennemi, d'en interrompre la continuation ; mais ſeulement de fortifier par de bonnes paliſſades ce qu'il y avoit de fait.

M. de la Salle avoit déja don-

né ſes ordres pour la conſtruction d'une Barque ; la ſaiſon étoit avancée, le froid tres-rude, & les rivieres priſes par tout : ces vaſtes étangs n'étoient plus qu'une grande campagne glacée, ſur laquelle on pouvoit aller comme ſur un marbre uni ; Content d'avoir connu le terrain, il voulut auſſi reconnoître les Habitans, & s'étant mis en état de les tenir en reſpect par ſon ouvrage à demi-fait ; il voulut, en attendant le Printems, emploïer le reſte de l'hyver à ramaſſer des pelleteries, & toutes ſortes de munitions pour fournir aux frais de ſon voïage. Ces raiſons l'obligerent de s'en retourner à *Frontenac* ſur les glaces ; il commanda auparavant quinze hommes pour aller chercher les Iſlinois, le devancer, & lui preparer les voies : & me Iſlinois.

laiſſa pour Commandant à Niagara avec trente hommes & un Pere Recollet.

Dés le printems il y fit tranſporter de Frontenac toutes ſortes de proviſions & de marchandiſes par la Barque qui nous y avoit conduits; mais enfin le malheur voulut qu'aprés pluſieurs trajets, la Barque périt auprés du rivage, par la faute du Pilote; on en ſauva les meilleurs effets; cette perte fut reparée par le nouveau bâtiment qui ſe trouva achevé vers le commencement du printems.

M. de la *Sale* qui avoit l'empreſſement de revoir ſa nouvelle Barque, & de renouveller ſes liaiſons avec les Iroquois, ne tarda pas à nous venir rejoindre. Il entra auſſitôt en commerce avec eux, tâcha par toutes ſortes de voïes de leur imprimer

de la crainte & du reſpect pour le Roi , s'accommoda de leurs meilleures marchandiſes , en remplit ſon nouveau magazin, & m'ordonna cependant d'aller à ſix-vingt lieuës de là reconnoitre les côtes & les terres qui ſont au delà des Lacs vers le Nord-Eſt. Je m'embarquai dans un Canot avec cinq hommes ; aprés deux jours de navigation , j'arrivai au détroit du Lac *Herié* : Lac Herié.
C'eſt un canal d'environ trente lieuës de long , par où ce Lac ſe joint avec celui des Hurons : j'allai prendre terre à un de ſes bords du côté du Nord : étant là je m'informai auſſitôt de nos gens; l'on m'apprit qu'ils avoient paſſé plus haut ; le deſir de les rencontrer me fit faire une reveüe exacte du païs ; c'étoit une eſpece de preſqu'Iſle en forme de cœur compris entre ces trois

Lacs. Aprés avoir assez parcouru ces terres, je remontai dans mon canot, pour aller rendre compte de ma commission à M. de la Sale, qui durant l'espace de mon petit voïage, étoit reparti pour Frontenac, où il porta de nouvelles marchandises, & d'où quelque tems aprés il rapporta de nouvelles provisions & de nouveau monde à Niagara: Il y arriva le 7. Aoust de l'année 1679. accompagné de trois Peres Recollets. Toutes ces courses l'occuperent non seulement le Printems, mais une bonne partie de l'Eté: En cas de nouveaux établissemens ces frequentes reveuës sont d'une necessité indispensable ; non seulement elles affermissent les nouvelles possessions, mais encore elles fortifient dans un commencement d'habitation.

M. de la Sale, étant de retour à Niagara, diſpoſa tout pour la continuation de ſon ouvrage : nous montâmes au nombre de quarante perſonnes dans ſa nouvelle Barque vers la mi-Aouſt, & aïant heureuſement traverſé le Lac *Herié*, nous entrâmes dans le Lac des *Hurons*, beaucoup plus grand que les deux premiers : nous emploïâmes le reſte du mois à le parcourir à cauſe du mauvais tems, & aprés avoir eſſuïé la plus affreuſe tempête qu'on puiſſe éprouver dans les mers les plus orageuſes, nous vînmes ſurgir à une rade de la contrée nommée *Miſſilimachinac*, c'eſt une eſpece d'Iſthme d'environ vingt lieuës de large & de plus de ſix vingt lieuës de long, ſitué entre le Lac des Iſlinois d'un côté, & les deux Lacs

Lac des Hurons

d'Orleans & de Conti de l'autre ; ce pais eſt auſſi riche par l'abondance de la pêche, que par la bonté de ſon terroir.

M. de la Sale en fit une exacte reveûë, y trafiqua de peaux, jetta les fondemens d'un Fort, laiſſa le ſoin de le conſtruire à quelques-uns de ſa troupe, & m'ordonna de remonter en canot plus haut vers le Nord-Eſt, juſqu'à un détroit nommé *le Saut Sainte Marie*, tant pour voir, ſi je ne decouvrirois pas quelques-uns de ſes deſerteurs, que pour lui donner de plus amples lumieres touchant les terres qui ſont au delà de ce Lac.

Saut SteMarie. Ce Saut eſt un double canal qui ſe forme à la derniere pointe du Lac par deux branches, qui ſe ſeparant l'une de l'autre, laiſſent dans le milieu une Iſle d'une grandeur raiſonnable, & qui

qui venant à se réünir, forment un bras de riviere comme un torrent tres-rapide, par où le Lac des Hurons se joint avec le dernier plus spatieux que tous les autres. J'abordai bien-tôt sur une des côtes du Lac des Hurons prés du canal tourné au Nord; je découvris de-là un tres-beau Païs, & suivant toujours la côte, je poussai jusqu'à la riviere des *Outa*, qui sortant de ce Lac, va se jetter à plus de cent lieuës de-là dans le fleuve Saint Laurent. Le plaisir de parcourir un si beau rivage m'en faisoit oublier la peine, je vivois pendant ce tems-là, de la chasse plus que de mes munitions: aprés huit jours de course le long de ces côtes, je remontai dans mon canot, & aïant regagné la pointe du Lac, j'entrai dans ce bras d'eau qui re-

Riviere des Outa.

garde le Sud, & j'allai prendre terre à un bord qui n'en est pas loin. Là je découvris une grande plaine située entre le dernier Lac & celui des Islinois. Les Peres Jesuites y ont une tres-belle habitation.

Ce fut là que je joignis la plupart de nos deserteurs; je les trouvai tous mal intentionnés, j'eus pourtant le bonheur de les ramener à leur devoir, en les obligeant de me suivre.

Cependant M. de la Sale, s'étant rembarqué, & aïant levé l'ancre à *Missilimachinac* vers la fin du mois de Septembre, traversa le canal qui va du Lac des Hurons au Lac des Islinois, & aïant passé ce dernier Lac, il alla aborder à la Baïe *des Puans* vers le 8. d'Octobre.

Baïe des Puans. Cette Baïe n'est qu'un regonflement du Lac des Islinois, cau-

ſé par l'embouchure d'une groſſe riviere, nommée *Oniſconeing*, qui prend ſon origine d'un aſſez grand Lac, à cent lieuës de là : Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'eſt que de ce Lac ſort, par ſon autre extremité, une autre Riviere qui ſe jette dans le fleuve *Miſſiſſipi*, ainſi il peut être regardé comme un Lac de communication entre les deux grands Golfes de la mer du Canada & de la mer Mexique, comme il eſt aiſé de le voir en jettant les yeux ſur les cartes.

M. de la Sale, aprés avoir débarqué ſur le rivage de cette Baïe, prit de nouvelles meſures, & renvoya ſa Barque chargée de pelleteries à *Niagara*, enſuite il s'embarqua avec dix-ſept perſonnes & un Pere Recollet, en divers Canots; & aprés avoir côtoyé la plus grande partie du Lac des

Islinois, il vint aborder le 1. de Novembre de l'année 1679. prés de l'embouchure de la petite riviere des *Miamis*.

Païs des Miamis

Ce païs situé entre le 35. & le 40. degré de latitude, confine d'un côté à celui des Iroquois, & de l'autre à celui des Islinois à l'orient de la Virginie & de la Floride : il est tres abondant en toutes choses, en poissons, en bétail, & en toute sorte de grains & de fruits. M. de la Sale en visita les Habitans, sonda leur esprit qu'il trouva traitable; tâcha de les gagner par sa douceur,& par ses presens; les accommoda de ses marchandises, profita des leurs, leur fit concevoir par le moïen de son negoce, le peu d'assurance qu'il y avoit pour eux, tant avec les Iroquois, qu'avec les Anglois; & les ayant assuré de la

protection puiſſante du Roi, il les porta à une ſoumiſſion volontaire aux loix de nôtre grand Monarque : Cependant ayant reconnu que ce peuple étoit inconſtant, infidéle, incapable de ſe ſoutenir par lui-même, mais propre à ſe laiſſer toujours entraîner par le plus puiſſant, il crut devoir y bâtir un Fort, tant pour affermir l'autorité du Roi, que pour s'y faire une habitation ſolide, qui lui tint lieu en même tems d'un petit arſenal & d'un honnête magaſin. Le plan de ce Fort fut bientôt dreſſé, & ſon deſſein executé en tres-peu de tems ſur le bord de la petite riviere des *Miamis*, qui ſe jette dans le Lac des Iſlinois.

Naturel de ce peuple.

Cependant l'impatience que j'avois de rejoindre M. de la Salle avec les quinze hommes,

que j'avois retrouvez, me faisoit pousser à toutes voiles vers les mêmes bords où il étoit; mais le défaut de vivres & les vents contraires s'opposant à mes efforts, m'obligerent de relâcher à trente lieuës de-là, tant pour tâcher d'y trouver de quoi satisfaire à la faim, que pour laisser un peu calmer l'orage. Dés que nous fûmes à terre, le premier secours qu'elle nous offrit, fut une tres-grande abondance de gland, ensuite quelques cerfs s'étant presentés on en tua deux, & j'eus la consolation de voir mes gens se rafraîchir; ils étoient si fatigués, que je ne pûs jamais les resoudre à se rembarquer le même jour. Pour moi je preferai à mon repos le soin d'aller au milieu de la tempête chercher nôtre Commandant.

Je quittai mes gens aprés leur

avoir promis de revenir bien-tôt vers eux pour les ramener à M. de la Sale. Je revins donc à la voile, & malgré toute la fureur des vagues, j'eus le bonheur de rejoindre M. de la Sale, aprés six jours de tourmente; Je lui rendis un compte fidele de mon expedition & de mes découvertes; il me témoigna en être assez content, mais il me dit qu'il l'auroit été beaucoup davantage, s'il avoit vû ses gens avec moi.

Ces dernieres paroles me parurent un commandement: Je pris dés ce moment congé de lui, & apres m'être fort legerement rafraîchi, je repassai dans mon Canot. A peine fus-je avancé environ quinze lieuës vers ces bords où j'avois laissé mon monde, qu'aussi-tôt, comme si le Ciel eût voulu pour jamais me separer d'avec ces perfides, je

fus accüeilli de la plus furieuse tempête, qu'on puisse essuïer sur les plus grandes mers; nôtre canot balotté par les vents & par les vagues, tantôt élevé dans les airs, tantôt précipité dans les abîmes, ne laissoit pas de se soutenir toûjours sur son fond sans tourner; mais un coup de vent l'aïant tout d'un coup renversé, nous ne sûmes où nous étions: La violence du mal étoit au dessus de l'art & de nos forces, lors qu'un second coup releva nos esperances, en redressant nôtre petit vaisseau, & nous porta dans un moment sur la rade où nous nous jettâmes à corps perdu: ainsi nous voïant garantis de la tempête par la tempête même, nous continuâmes par terre nôtre voïage, & le Pilote & moi tirant nôtre Canot & nôtre équipage sur des traî-
neaux,

a plus furieuſe
uiſſe eſſuïer ſur
ers; nôtre ca-
s vents & par
élevé dans les
pité dans les
pas de ſe ſou-
ſon fond ſans
coup de vent
up renverſé,
ous étions: La
oit au deſſus
forces, lors
p releva nos
reſſant nôtre
nous porta
r la rade où
à corps per-
iant garantis
la tempête
inuâmes par
& le Pilote
e Canot &
r des traî-
neaux,

neaux, nous arrivâmes le lendemain à l'endroit où nous avions laiſſé nos gens. Nous emploïames le reſte de la journée à les rallier, le calme étoit revenu ſur les flots, & nôtre petite mer nous preſentoit une navigation tranquille & commode; nous nous y rengageâmes tous enſemble, & en moins d'une journée nous vînmes moüiller au pied du Fort où M. de la Sale nous attendoit. C'étoit vers la fin du mois de Novembre de la même année.

M. de la Sa[le] nous reçut avec une entiere ſatisfaction, il avoit compté ſur cette petite recrûë, comme ſur un ſecours neceſſaire pour avancer ſes affaires, & pour achever ſa traitte; cependant ce furent ces malheureux qui contribuerent le plus à le ruiner & à le perdre. Tel eſt l'a-

veuglement des hommes, de fonder le plus souvent leurs esperances sur ce qui dans la suite est l'unique source de leur malheur.

Nôtre conducteur aïant en moins de deux mois tres-bien fait ses affaires en ce païs, mit son nouveau Fort en état de défendre l'entrée du Lac, & de tenir en bride ses voisins; aïant d'ailleurs rempli son magasin de tres-bons effets, & gagné les principaux de la Nation: Pour retenir les autres dans l'obéïssance, il resolut de pousser jusques chez les Islinois à plus de cent lieuës du port où nous étions. Pour penetrer dans le cœur de cette Nation, il faloit gagner à 40. lieuës de là le portage de la riviere des Islinois qu'on a depuis appellée *Lac de Segnelai*. Elle prend sa source

Riviere des Islinois.

d'une éminence à ſix lieuës du Lac des Iſlinois, & va ſe jetter aprés deux cent lieuës de cours, dans le fleuve *Miſſiſſipi*, qu'on a depuis appellé *Fleuve Colbert.*

Nous partîmes de cette contrée des Miamis au commencement de Decembre, aïant ſeulement laiſſé dix hommes dans le Fort pour le garder. Il falut conduire nôtre équipage & nos canots par des traîneaux. Aprés quatre journées de traite nous nous trouvâmes ſur un des bords de cette riviere tres-navigable ; nous nous y embarquâmes au nombre de quarante perſonnes ſans compter trois Peres Recollets. Nous la deſcendîmes à petites journées, tant pour nous donner le tems de reconnoître les habitans & les terres, que pour nous fournir de gibier ; il eſt vrai que

tous ses bords sont aussi charmans à la veuë, qu'utiles à la vie; ce ne sont que vergers, bois, prairies ; tout y est rempli de fruits, en un mot on y voit une agreable confusion de tout ce que la nature a de plus delicieux pour la subsistance des hommes & pour la nouriture des animaux.

Village des Islinois abandōné.

Cette varieté si agreable qui entretenoit nôtre curiosité, nous faisoit aller lentement : enfin aprés six mois de navigation nous arrivâmes sur la fin de Decembre à un Village des Islinois nommé *Pontdalamiu*, de plus de cinq cent feux ; ce lieu nous aïant paru vuide & abandonné nous y entrâmes sans resistance toutes les maisons en étoient ouvertes & à la discretion des passans : Les bâtimens n'étoient que d'une charpente grossier

avec de grosses branches d'arbres, recouvertes de diverses pieces d'écorce; le dedans assés proprement natté, tant par terre que par les côtés: chaque maison contenoit deux appartemens capables de loger diverses familles; au dessous il y avoit des caves, dans lesquelles étoit renfermé leur blé d'Inde; nous y en trouvâmes quantité, & comme les vivres commençoient à nous manquer, nous en fîmes nôtre provision.

De-là aïant poursuivi nôtre voïage jusqu'à trente lieuës plus bas, nous nous vîmes tout d'un coup au milieu d'un étang d'environ sept lieuës de tour; nous y pêchâmes de tres-bon poisson, & nous laissant insensiblement conduire au courant de l'eau, nous retombâmes bien-tôt dans le lit de la riviere. A peine y

fûmes-nous rentré, que nous nous trouvâmes entre deux camps : tous les Sauvages s'étant partagés en deux corps d'armée, campés d'un côté & d'autre du rivage : Dés qu'ils nous eurent apperçûs, ils coururent aux armes, & aprés avoir renvoïé leurs femmes dans les bois, ils se rangerent en bataille, comme s'ils avoient voulu nous attaquer. De nôtre côté nôtre petite flotte se mit en disposition de se bien défendre. Les Illinois étonnés d'une si fiere contenance, & d'ailleurs plus portés à repousser la guerre qu'à la commencer, se contenterent de nous demander qui nous étions ; nous leur fîmes entendre par nos truchemens, que nous étions *François*, que nous n'étions venus-là, que pour leur faire connoître le vrai Dieu du Ciel & de la Terre,

Illinois se rangent en bataille.

Leur demande & réponse que leur font les François.

& pour leur offrir la protection *du Roi de France* ; Que s'ils vouloient ſe ſoûmetre à ſon obéïſſance, c'étoit l'unique moïen de ſe rendre heureux, & de ſe mettre à couvert des inſultes de leurs ennemis ; qu'aïant en abondance tous les biens de la terre, il ne leur manquoit que l'art de s'en ſervir utilement ; que nous étions prets de leur faire part de nôtre induſtrie, pourvû qu'ils vouluſſent entrer dans nôtre commerce & dans nôtre ſocieté. Ils reçurent nos offres & nos propoſitions, non comme des Sauvages, mais comme des hommes tout-à-fait civiliſez : Nous aïant donné des marques tres-reſpectueuſes de leur veneration pour nôtre auguſte Monarque, ils nous preſenterent le *Calumet* : c'eſt, comme nous avons déja dit, le ſignal de la paix parmi

tous ces peuples, ils se servent des termes de *chanter* ou *danser le Calumet* : on le chante, lors qu'au pied d'un pieu, ou d'un bâton fiché en terre, chacun vient apporter les dépoüilles de ses ennemis en forme de trophée, & raconter ses exploits guerriers : On le danse lors qu'aprés toutes ces harangues, on fait des danses tout au tour.

Pendant qu'ils faisoient toutes ces ceremonies, nous ne manquâmes pas de répondre de nôtre côté à leur demonstration de joïe par des presens & par des assurances d'une amitié inviolable : Nous leur païâmes leur blé d'Inde en outils ou en eau de vie ; convaincus par-là de nôtre bonne foi, ils voulurent fortifier leur nouvelle union avec nous par de bons festins à leur maniere : ils firent revenir leurs fem-

Bons traitemens qu'ils leur sôt

mes & leurs enfans ; leurs chaſ-
ſeurs revinrent chargés de gibier ; on travailla d'abord aux appreſts d'un grand repas : on y étala le bœuf & le cerf boucanné ; ce fut un ambigu merveilleux de toutes ſortes de gibier & de fruits ; l'eau de vie n'y fut point épargnée de nôtre part ; pendant deux ou trois jours ce ne fut que joïe & que feſtins, mais au milieu de tous ces divertiſſemens deux ou trois décharges de nôtre artillerie inſinuerent dans leurs eſprits, avec ces commencemens d'amitié, quelque reſpect mêlé de terreur pour nos armes ; ils nous careſſoient, mais ils nous craignoient en même tems ; nous faiſions de nôtre part tout ce que nous pouvions pour les affermir dans leurs bons ſentimens ; chacun de nous ſe fit parmi eux des ſocietez agréa-

bles : nous nous traitions tous d'amis, de compagnons, de freres, quelques-uns même des nôtres furent adoptez par des Principaux d'entre eux, si bien qu'au travers de cette inconstance commune à tous les Peuples Ameriquains, nous reconnûmes en ceux-ci beaucoup d'humanité, & une tres grande disposition au commerce de la societé civile.

Caractere des Islinois.

En effet ce sont des hommes caressans, flateurs, complaisans au dernier point, mais aussi fort rusez, adroits, vifs, prompts & souples à toutes sortes d'exercices; il sont tous fort bien faits, robustes, de belle taille, & d'un teint basanné; leur passion pour les bois & pour la chasse les rend extrémement libertins, & tout-à-fait indociles : ils sont fort ardents pour les femmes, &

encore plus pour les garçons, aussi deviennent-ils tous presque effeminez par leur trop grande mollesse, & par leur abandonnement au plaisir, soit que ce soit le vice du climat, soit que ce soit un effet de leur imagination pervertie. On remarque parmi eux un grand nombre *d'Hermaphrodites*. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'est que malgré ce malheureux penchant qu'ils ont pour ce vice infame, ils se sont fait de-tres severes loix pour le punir : dés qu'un garçon est prostitué, il est dégradé de sa qualité d'homme, on lui défend d'en porter l'habit & le nom, d'en faire la moindre fonction ; la chasse même lui est défenduë, on le renferme dans le rang & dans l'occupation des femmes ; celles-ci le haïssent autant que les hommes le mépri-

ſent, ſi bien que ces malheureux ſe voïent en même tems le rebut & l'opprobre de l'un & de l'autre ſexe. C'eſt ainſi que reconnoiſſant eux-mêmes leur brutalité naturelle, ils y ſavent mettre un frein, & que tout libres & independans qu'ils ſont, ils ſe mettent au-deſſus de leur propre ſenſualité par un effort de leur raiſon. C'eſt auſſi pour aſſouvir leur fureur qu'ils ſe permettent de prendre pluſieurs femmes; mais afin d'entretenir la paix dans leurs familles, ils épouſent les ſœurs, ou les parentes, & le mari ſert d'un nouveau nœud entr'elles pour redoubler les liaiſons du ſang; ils en ſont extrémement jaloux, & s'ils les ſurprennent dans la moindre infidelité, ils les défigurent & les puniſſent tres-cruellement. Les femmes & les garçons effemi-

nez y travaillent une tres-fine & tres-belle natte, dont ils tapissent le dedans de leurs cabannes. Pour ce qui est des hommes, les uns y vont à la chasse, les autres défrichent la terre, la cultivent pour y semer du blé d'Inde, & en recüeillent de fort bons fruits. Leur contrée est le long de la riviere qui porte leur nom : ils sont dispersez en plusieurs Villages, ils étoient environ dans celui-ci au nombre de quinze cent, tant de l'un que de l'autre sexe, tant jeunes que vieux, & on y pouvoit compter cinq cent combattans. Occupation des hõmes.

M. de la Sale aïant reconnu l'étenduë & les forces de cette Nation, crut devoir les fixer dans l'obéïssance & dans la soûmission par une espece de Fort qu'il fit dessein de bâtir sur une hauteur prés de la ri-

viere; il fit ſon plan, il donna ſes ordres, on y travailla auſſitôt; & comme les matereaux & les hommes ne lui manquoient pas, le bâtiment fut en peu de tems fort avancé. Cependant n'apprenant aucunes nouvelles de la Barque qu'il avoit renvoïée du Lac des Iſlinois à Niagara, richement chargée, il en étoit beaucoup en peine, & la douleur qu'il en conçut jointe au chagrin que lui cauſoit l'impatience & la malice de ſes gens, le conſumoit à veuë d'œil, mais renfermant ſes chagrins au dedans de lui-même, il ſe contenta de les faire éclater par le nom de *Crevecœur*, qu'il donna à ſon nouveau Fort.

Juſques-là nous ne pouvions nous plaindre du Ciel ni de la fortune; nous avions heureuſement pouſſé nos decouvertes

juſqu'à cinq cent lieuës au de là du Lac appellé *Frontenac*, & nous avions ſoutenu par d'aſſez bons Forts les divers établiſſemens que nous avions faits en pluſieurs contrées. La plupart des Sauvages s'étoient volontairement rangez ſous nos loix, & les moins traitables d'entre eux nous avoient laiſſé tranquillement pouſſer nos progrés ; car nous ne trouvâmes point d'autres ennemis que nous-mêmes, & ce fut dans nos diſſentions que nous rencontrâmes la ſource de nos plus grandes diſgraces.

La plupart de nos gens, fatiguez des longueurs d'un voïage dont ils ne voïoient point la fin, & rebutez de traîner une vie vague au travers des bois & des terres incultes, toujours parmi les bêtes, ou parmi les Sauvages, ſans guide, ſans voiture, & la plupart

du tems ſans vivres, ne pouvoient s'empêcher de murmurer contre le chef, ou l'auteur d'une ſi fatigante & ſi perilleuſe entrepriſe. M. de la Sale à la penetration de qui rien ne pouvoit échapper, n'entrevit que trop leurs mécontentemens & leurs mauvaiſes intentions ; il n'oublia rien pour en prévenir les ſuites ; les promeſſes, les bons traittemens, la gloire, la raiſon, l'éxemple des établiſſemens faits par les Eſpagnols dans l'Amerique, tout fut mis en uſage pour remettre les eſprits dans une bonne ſituation, & pour les tourner du bon côté, mais tout cela fut inutile, rien ne fut capable de les gagner, les caresses, les conſeils, les raiſonnemens ne faiſoient que les irriter davantage. Quoi, *ſe diſoient-ils*, ſerons-nous toujours les eſclaves de

Mécontentement parmi les Frãçois.

de ſes caprices, toujours les duppes de ſes viſions, & de ſes folles eſperances? Faut-il que les peines que nous avons eſſüïées juſqu'ici, nous ſoient un engagement pour en ſouffrir de nouvelles? Que ſous pretexte qu'un barbare nous tient ici tranſplantez dans un nouveau Monde, il nous traîne dans une ſuite perpetuelle de fatigues & de miſeres? Que nous revient-il de toutes nos courſes, qu'une eſpece d'eſclavage, qu'une malheureuſe indigence, & qu'un épuiſement entier de nos forces? Qu'eſperons-nous gagner quand nous ſerons arrivez aux extremitez de la Terre? Nous y trouverons des mers inacceſſibles, & nous nous verrons enfin forcez de revenir ſur, nos pas auſſi vuides & auſſi miſerables que nous le ſommes à preſent. Prévenons un ſi grand

malheur, & tandis que les forces nous restent, servons-nous en pour regagner les païs que nous avons quittez ; separons-nous d'un homme qui nous veut perdre en se perdant lui-même ; abandonnons-le à ses recherches aussi penibles qu'inutiles. Mais quel moïen de pouvoir lui échaper ? il s'est fait de tous côtez des intrigues, des intelligences ; il a des forces, & des richesses qu'il ne doit qu'à nos peines & à nos travaux ; si nous le quittons, il faura bien-tôt nous r'attraper & nous punir ensuite comme deserteurs ; d'ailleurs où aller sans provisions, sans aucuns effets, sans aucune ressource ? faisons mieux, coupons l'arbre & la racine, finissons nos miseres par la perte de celui qui les cause, & profitons par sa mort des fruits de nos courses & de nos

peines. Voilà par quels diſcours ces eſprits mécontens ſe préparoient & s'excitoient eux-mêmes au plus deteſtable complot que la rage puiſſe inventer. Mais ſoit que l'horreur du crime, ſoit que la crainte du ſuplice les arrêtât, ils ne purent d'abord ſe déterminer à un attentat ſi horrible; ils prirent le parti de porter ce peuple inconſtant à un ſoulevement general contre lui pour le faire perir par leurs mains, & recueillir par ce moïen le fruit du crime, ſans paroître y avoir aucune part.

Artifice des mécontens

Ils crurent donc devoir les ſurprendre par de fauſſes confidences jointes à tous les faux-ſemblans de la plus ſincere amitié: ils leur dirent qu'ils étoient trop ſenſibles à leurs bons traitemens, pour n'être pas touchez du peril qui les menaçoit; qu'ils croïoient

être obligez par toutes ſortes de devoirs de les avertir que M. de la Sale étoit entré dans de tres-forts engagemens avec les Iroquois, leurs plus grands ennemis; qu'il ne s'étoit avancé juſques dans leurs terres, que pour reconnoître leurs forces; que s'il avoit bâti ce Fort, ce n'étoit que pour les tenir en bride; que le voïage qu'il meditoit pour Frontenac, n'étoit que pour aller avertir les Iroquois de la diſpoſition où ils étoient, & pour les preſſer même à venir faire une prompte irruption ſur eux, afin qu'uniſſant leurs forces avec les ſiennes, ils puſſent plus facilement enſemble envahir de leurs biens, les reduire à l'eſclavage, & partager entre eux leur butin & leurs conquêtes; C'eſt à vous maintenant, *leur dirent-ils*, à prendre vos meſures & à profi-

ter des avis que nous vous donnons.

Jugez quelle impreſſion firent de pareils diſcours tenus par nos gens mêmes, ſur des eſprits foibles, legers & credules. Auſſitôt des murmures ou des bruits ſourds ſe répandirent parmi ce Peuple ſoupçonneux; nos grandes ſocietez ſe rompirent, les défiances & les refroidiſſemens ſuccederent aux empreſſemens de ſe voir. En un mot les Iſlinos conçurent une inimitié générale contre nous, mais ſurtout contre nôtre Chef qu'ils regarderent dés-lors comme leur ennemi capital, & dans la perte duquel ils mirent toute leur eſperance.

M. de la Sale ne manqua pas de s'appercevoir d'un ſi grand changement & de l'extrême danger où il étoit, craint

ou plutôt haï des siens, & d'ailleurs exposé à la fureur d'un peuple barbare; mais il ne pouvoit augurer d'où venoit un si grand changement; il tâcha de sonder les esprits, il pressa, il conjura les uns & les autres, il leur fit entendre qu'il n'étoit ni juste ni raisonnable de prendre légérement l'épouvante, & de rompre sans fondement avec des gens avec qui on étoit entré en de si grandes liaisons.

Les Illinois se rendant à ses raisons, lui declarerent que c'étoit de ses gens mêmes qu'ils venoient d'être informez de son intelligence avec les Iroquois, & qu'ils n'avoient pû se défendre de tomber en de pareils soupçons aprés de telles ouvertures.

Perfidie des traîtres découverte.

M. de la Sale leur fit d'abord toucher au doigt la malice & la

perfidie de ses gens qui ne cherchant qu'à se defaire de lui sans infamie & sans danger, tâchoient d'emploïer des Etrangers pour le perdre; il leur fit concevoir le peu d'apparence qu'il y avoit, de son union avec une Nation aussi perfide, que celle des Iroquois; qu'il y alloit non seulement de la gloire de son Prince, mais de l'interêt même de toute la Nation Françoise de faire une telle societé: Quelle seureté, quelle gloire pour lui de s'associer avec des sauvages, avides du sang humain, sans foi, sans loi, sans humanité, & qui enfin ne suivent que leur interest & leur brutalité? qu'au surplus il avoit declaré fort sincerement ses sentimens à toute la Nation Islinoise, qu'il n'étoit venu que pour leur faire connoître le vrai Dieu, & pour leur of-

frir la protection d'un Roi dont le ſeul nom pourroit les maintenir dans la paiſible poſſeſſion de leurs biens & de leurs terres. L'aſſurance & la ſincerité dont il accompagna ſes diſcours, diſſipa leur défiance, raſſura les eſprits, & remit le calme dans toute cette multitude tumultueuſe.

Arrivée de Mauſolea chez les Iſlinois.

Mais à peine ce mouvement fut-il appaiſé, qu'on en vit auſſitôt renaître un autre beaucoup plus dangereux que le premier, par l'arrivée d'un nommé *Mauſolea*, ſecret Emiſſaire des Iroquois, de la Nation voiſine des *Maſcontans*, homme fin, éloquent & ſeditieux. Cet homme venant ſous le nom d'ami, & comme député de ſa Nation, prit à deſſein l'entrée de la nuit pour s'introduire plus ſecretement dans le camp des Iſlinois, &

pour

pour avoir le tems de mieux ménager ses pratiques, ou de mieux conduire sa negociation; d'abord il visita les uns & les autres, & aprés avoir attiré dans ses interests ses plus affidez, il convoqua les plus considerables, ensuite pour autoriser son ambassade, il fit divers presens, & declara à toute l'Assemblée le motif qui l'amenoit vers eux : il leur representa que ce n'étoit pas seulement l'interest commun de tous les Peuples de l'Amerique, mais celui de toute leur Nation & de la sienne, qui avoit engagé son peuple à l'envoïer vers eux pour deliberer ensemble sur le danger commun qui les menaçoit ; Qu'ils étoient tres-bien informez que les François n'étoient venus dans leurs Terres, qu'en vûë de subjuguer tous les peuples de l'Amerique

Ses intrigues.

Ses discours.

Septentrionale jusqu'à la Mer Mexique : Que pour parvenir à leurs fins ils ne prétendoient pas seulement se servir de leurs forces, mais de celles des Ameriquains mêmes; Que nous avions assurément contracté de secrettes alliances avec les Iroquois, leurs ennemis communs ; Que ce Fort que nous avions construit sur leur riviére , n'étoit qu'un commencement d'une tyrannie & d'une domination usurpée, en attendant que nous pussions achever nôtre conquête par la descente de nos Confederés ; Qu'ils n'avoient qu'à prendre leurs précautions , ou plûtôt que s'ils attendoient que nous fussions tous unis , il ne seroit plus tems, & que le mal seroit sans remede ; mais que tandis que nous étions en si petit nombre , & qu'ils étoient les plus forts , il leur se-

roït aisé de nous accabler, & de se mettre à couvert de nôtre prétenduë conjuration. C'est par ces sortes d'avis que *Mausolea* machinoit nôtre perte dans l'esprit de ce peuple crédule, & tous ces discours avoient d'autant plus de poids & de force, qu'ils convenoient parfaitement avec ceux que nos François leur avoient déja tenus. Telle fut l'adresse & la politique des Iroquois pour nous troubler dans nos établissemens, & pour tâcher de s'emparer des terres des Islinois; ils se garderent bien d'emploïer quelqu'un de leur Nation, ils n'auroient pas manqué de donner par-là quelqu'ombrage aux Islinois; ils susciterent leurs voisins pour jetter chez-eux des soupçons contre nous, & tenterent de nous perdre par les mains de nos Alliez, afin de pou-

Adresse des Iroquois.

voir enſuite plus facilement détruire les autres. Cependant toute la nuit ſe paſſa en conſeil, en deliberation; on y conſpira nôtre ruine, M. de la Sale qui ſe repoſoit ſur l'apparence d'une parfaite reconciliation, ne ſavoit rien de ce qui ſe paſſoit: Impatient de mieux cimenter les nœuds de ſa réunion, il ſe leva dés la pointe du jour, & s'en alla dans le camp des Iſlinois, accompagné de ſes plus fideles amis; Il ne vit de tous côtez que divers attroupemens, qu'un tumulte univerſel; loin d'y rencontrer cet accueil favorable qu'on lui faiſoit auparavant, ce n'étoit par-tout que viſages glacez, qu'un morne ſilence à ſon approche, ou plutôt qu'un murmure menaçant, quelques-uns même lui tournoient le dos, & ne le regardoient qu'avec des

yeux pleins de colere & d'indignation. Surpris d'une telle revolution, il ne ſait que penſer, ni même à quoi ſe reſoudre, ou s'il ira ſe retrancher dans ſon Fort, ou s'il tâchera d'entrer en de nouveaux éclairciſſemens ; mais ne pouvant ſouffrir l'incertitude, ni ſe relâcher dans les occaſions les plus perilleuſes, il s'avança dans le gros de l'aſſemblée, & comme il parloit un peu la langue des Sauvages, il s'adreſſa aux principaux de la Nation : Hé quoi ! *leur dit-il*, mes amis, ſera-ce toujours à recommencer ? Vous verrai-je toujours dans des défiances perpetuelles ? hier au ſoir dans le calme, & dans une ſituation paiſible ; aujourd'hui dans l'allarme, dans la fureur, prêts à vous ſoulever contre moi : On me fuït, on me regarde avec des yeux menaçans,

Diſcours de M. de la Sale aux Iſlinois.

je vous vois assemblez par troupe, que s'est-il passé de nouveau depuis hier au soir, de ma part, pour vous porter à un si grand changement? ou plutôt par quelle imposture, & par quelle supposition m'a-t-on noirci dans vos esprits, pour alterer cette amitié sincere dont vous m'avez donné jusqu'ici tant de marques obligeantes? Declarez-vous, je vous prie, je me livre entre vos mains, & je consens d'être vôtre victime si vous pouvez me convaincre d'avoir machiné la moindre chose contre le bien de vôtre Nation. Ces Barbares à demi persuadez par sa contenance & par sa fermeté, ne tarderent pas à lui montrer *Mausolea*, deputé de la part des Mascontans, pour les informer de ses pratiques & de ses conventions avec les Iroquois.

Auſſi-tôt M. de la Sale s'adreſſant à *Mauſolea* ; Quels témoins, quels indices, quelles aſſurances avez-vous, vous & vôtre Nation, de mes liaiſons avec un peuple auſſi barbare, auſſi perfide que celui dont on me parle ? Où ſont mes ſecrets Emiſſaires envoïez vers ces peuples pour m'en convaincre ? Quels témoignages avez-vous contre moi ? faites vos efforts pour me prouver cette prétenduë trahiſon, je ne demande pas mieux.

M. de la Sale s'adreſſe à Mauſolea.

Mauſolea preſſé par une ſi vive réponſe, ne manqua pas de lui faire entendre que dans des occaſions où il y va du ſalut ou de la perte de tout un Peuple, il n'eſt pas toujours beſoin de preuves pour convaincre les gens ſuſpects ; que les moindres apparences ſuffiſent pour obliger les perſonnes bien ſenſées à prendre leurs

Ce que Mauſolea lui repartit.

précautions contre de pareilles entrepriſes ; que comme toute l'adreſſe des eſprits ſeditieux & turbulens conſiſte à bien diſſimuler leurs projets, toute la prudence des bons politiques conſiſte à les prevenir ; que dans cette rencontre, tant ſes negociations paſſées avec les Iroquois, que celles qu'il étoit prêt de renouveller avec eux dans le voïage qu'il meditoit pour Frontenac ; que ce Fort bâti ſur la riviere des Iſlinois, n'étoient que des témoignages trop convaincans du deſſein dont on le ſoupçonnoit, & qu'il n'en faloit pas davantage pour obliger leurs Nations à ſe tenir ſur leurs gardes, & à ſe mettre à couvert des embûches de ceux qui vouloient les perdre. Vous avez raiſon, *lui-dit d'abord M. de la Sale*, il eſt bon de prendre

M. de la Sale reprend la parole.

ſes précautions contre ceux qui veulent nous détruire ; il faut donc que les Iſlinois ſe précautionnent contre les Iroquois , & non pas contre nous, qui ne ſommes venus que pour les proteger , que pour les maintenir dans leurs terres, & que pour unir enfin tous les Peuples de l'Amerique ſeptentrionale ſous l'Empire du Roi des François. Puis s'adreſſant aux Iſlinois, Vous n'avez que trop ſouvent éprouvé, *leur dit-il* , l'avarice & la cruauté de cette Nation toujours avide de vôtre ſang & de vos biens ; nous prétendons mettre un frein à leur orgueil , & reduire ces barbares à vivre avec vous comme vos égaux , & non pas comme vos tyrans ; ils ont déja ſubjugué les *Miamis*, les *Quiaquous* , les *Maſcontans* ; ils ont fait de tous leurs voiſins autant

S'adreſſe aux Iſlinois.

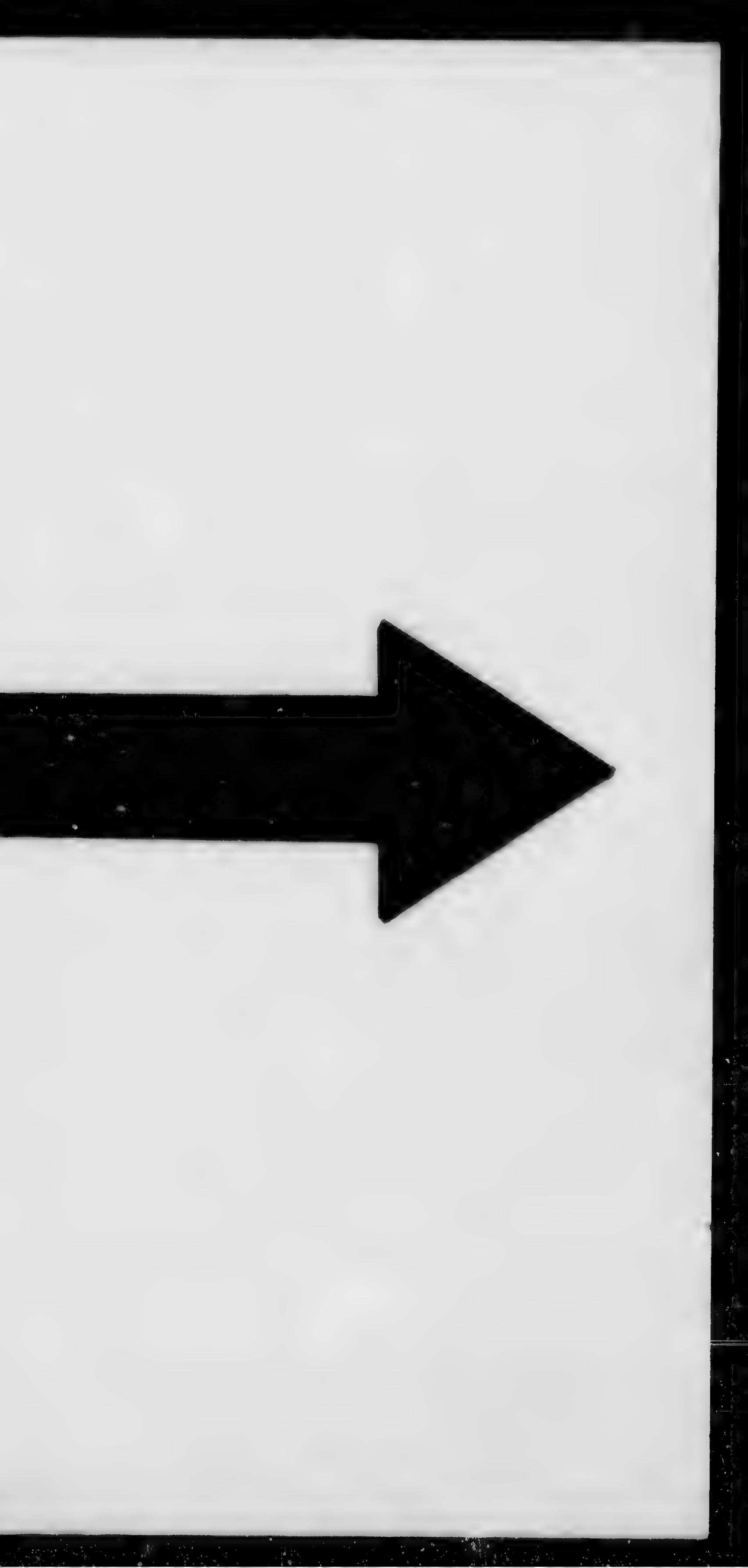
d'esclaves, ils veulent en faire autant de vous, mais ils n'oseront l'entreprendre tant qu'ils nous verront unis ensemble. Leur premiere veuë est de nous perdre pour vous détruire ensuite plus facilement vous-mêmes; c'est pour cela qu'ils voudroient rompre nôtre union pour mieux surprendre vôtre credulité, ils vous font aujourd'hui donner des avis par les *Mascontans* vos voisins. Profitez de leur exemple plutôt que de leurs discours, & ne vous laissez pas entraîner par vôtre facilité dans l'esclavage où ils sont tombez eux-mêmes par leur foiblesse. On veut me rendre suspect de quelque intelligence particuliere avec les Iroquois par le commerce que j'ai eu avec eux : tout ce commerce ne s'est terminé qu'à negocier quelques pelleteries; j'ai tâché en-

ſuite de les brider par le Fort de Frontenac, & par celui des Miamis, & je n'entrerai deſormais en ſocieté avec eux qu'autant qu'ils ſe ſoumettront aux loix de nôtre auguſte Monarque; ſans cela point de paix, point de trêve avec cette Nation: D'ailleurs ſoïez perſuadez que ſi je fais quelques liaiſons avec certains Peuples, ce ne ſera pas avec les plus forts pour opprimer les plus foibles, mais plutôt avec les plus foibles, pour dompter les plus forts & les plus entreprenans. On me fait un crime de ce Fort que j'ai bâti ſur vôtre riviere, hé comment pourvoir à la ſureté des peuples que par ces ſortes de remparts, qui les mettent à couvert des inſultes de leurs ennemis? Si ce ſont des défenſes pour appuïer l'autorité des Souverains,

ce ſont auſſi des aſiles pour le Peuple, & des lieux d'aſſurance pour tout ce qu'il a de plus cher dans les perils les plus grands; c'eſt la conduite que nous avons tenuë juſqu'ici, & celle que nous pretendons tenir dans tout le cours de nos découvertes : Elle n'a rien de violent, rien de tyrannique; en tâchant de nous établir, nous ne voulons que vous procurer un entier repos; en vous propoſant de vivre ſous le gouvernement de nôtre Prince, nous voulons plutôt vous aſſurer dans vos poſſeſſions, que vous les ravir. Tant que vous menerez cette vie vague, ſans foi, ſans regles, ſans limites; tantôt dans une contrée, tantôt dans une autre, chacun faiſant un Peuple à part, & voulant avoir l'avantage ſur ſon voiſin, vous courrez les uns ſur

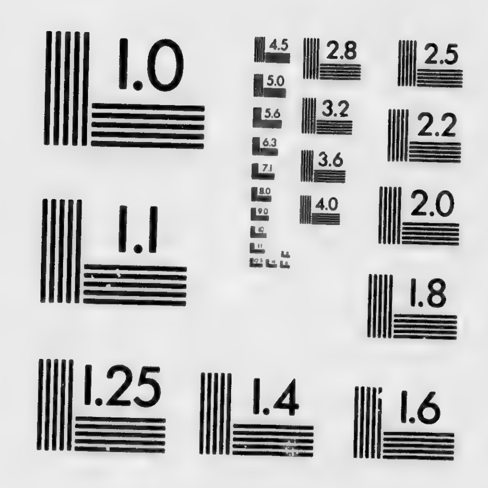
les autres, vous vivrez toujours exposez à de nouvelles incursions, toujours dans les pertes, dans les invasions, & dans le carnage, au lieu qu'étant réünis sous la loi d'un même Maître, vous vous entretiendrez tous dans une heureuse societé; les plus forts seront arrêtez, les plus foibles secourus par l'autorité roïale, & vivant tous sous les mêmes loix, nous vous ferons part de nos richesses, comme vous nous faites part des vôtres; nous vous ouvrirons le commerce de nos terres, & nous ne serons parmi vous que pour être le nœud de la paix, de la concorde & de l'amitié. Voilà quelles sont nos intentions, c'est à vous à les accepter ou à les refuser, à voir si vous devez vous défier de nous comme de vos ennemis, ou nous regarder plutôt comme





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





vos freres, & vos fideles défenſeurs.

Effet du diſcours de M. de la Sale.

Ce diſcours ſoutenu par cette fermeté qu'inſpire un bon cœur & la bonne foi, fit tout l'effet que M. de la Sale en pouvoit attendre. *Mauſolea* lui-même touché des bons ſentimens qu'il reconnut dans nôtre chef, & preſſé par le témoignage de ſa conſcience, avoüa que les Iroquois avoient fait courir ces faux bruits parmi les *Maſcontans*, pour les obliger à faire entrer les Iſlinois dans ces défiances, & pour exciter par ce moïen une revolte generale contre nous: Il demeura d'accord de la malice des Iroquois, & convint avec M. de la Sale, que leur propre ſureté & celle des Iſlinois dépendoit uniquement de leur union, & de leur intelligence avec nous. Dés ce moment les

Iſlinois rentrerent dans leurs premiers ſentimens, & proteſterent de ne jamais renoncer à nôtre alliance, ni à nôtre protection qu'ils nous suplierent avec inſtance de leur continuer.

M. de la Sale content des nouvelles aſſurances de leur amitié ne ſongea qu'à pouſſer plus loin ſes découvertes ou ſes conquêtes, car c'étoit à lui la même choſe de decouvrir un païs, & de le ſoumettre à la puiſſance du Roi.

Se voïant ſur une riviere qui l'alloit faire tomber dans le milieu du grand fleuve *Miſſiſſipi*, il crut que pour pouvoir remplir la vaſte étenduë de ſes deſſeins, il n'avoit qu'à partager ſes courſes en deux parties; l'une, aprés avoir gagné ce fleuve, de le ſuivre en remontant vers ſa ſource, & de côtoïer ſes rivages pour re-

M. de la Sale partage ſes cours ſes en deux parties.

connoître les Nations qui ſont au Nord-Eſt de l'Amerique; l'autre de deſcendre ce même fleuve juſqu'à la mer Mexique, & de tâcher de ſoumettre toutes les Nations ſituées ſur ſes bords juſqu'à la mer; il ſe reſerva cette derniere partie, & ſe reſolut de charger quelqu'autre perſonne de la premiere.

Pendant qu'il diſpoſoit ainſi ſon voïage, nos perfides ne ſongeoient qu'à rompre le cours de ſes deſſeins, mais voïant que ſa prudence lui faiſoit prévenir tous leurs complots, ils reſolurent de l'empoiſonner. Pour executer ce deſſein ils choiſirent le jour de Noël de l'année 1679. & pour en avancer le ſuccez, ils trouverent le moïen de jet[illegible] du poiſon dans la marmite, afin qu'empoiſonnant en même tems & le Maître & ſes affidez, ils puſſent

Reſolution d'empoiſonner M. de la Sale pris par ſes gens.

puſſent ſeuls ſe rendre les maîtres & du Fort, & de tout ce qu'il y avoit dedans.

Le dîner aïant été ſervi, on ſe mit à manger. A peine M. de la Sale & tous ſes conviez furent-ils ſortis de table, qu'ils ſe trouverent également attaquez de convulſions, de ſueurs froides, & de maux de cœur. Ces marques trop ſenſibles de poiſon les obligerent à prendre de la theriaque, & ſans ce promt remede, & ſans la précaution que chacun prit ſur le champ, il auroit été impoſſible de ſe garantir de la mort.

Lui & ſes gens empoiſonnez.

Le mal avoit trop éclaté pour demeurer dans le ſilence : ces ſcelerats voïant que leur malice avoit avorté, prirent la fuite dans les bois; M. de la Sale les fit chercher en vain, & inutilement les pourſuivit-on : N'aïan

Empoiſõneurs prẽnent la fuite.

pû les rencontrer, il prit en leur place de jeunes Sauvages volontaires, qui ſe dévoüerent à lui avec une entiere fidelité. Sa reputation s'étoit ſi avantageuſement répanduë de tous côtez, que non ſeulement pluſieurs François diſperſez dans les bois, mais un grand nombre de Sauvages venoient de leur propre gré ſe ſoumettre à lui, & reconnoître en ſa perſonne l'autorité du Roi. L'accueil favorable qu'il leur faiſoit, lui attiroit ſans ceſſe de nouveaux ſoldats de toutes parts, ſi bien qu'il repara non ſeulement par-là le nombre de ſes fugitifs, mais il accrut de beaucoup ſa troupe, & groſſit conſiderablement ſon magaſin par ſon trafic & par ſes negociations.

Les choſes étant dans cette diſpoſition chez les Iſlinois, M.

de la Sale crut devoir mettre en execution le dessein de ses découvertes ; pour cet effet il jetta les yeux sur M. *Dacan* pour faire la découverte des terres qui sont le long du fleuve *Missispi*, en tirant vers le Nord-Est : il choisit pour l'accompagner, le *Pere Loüis* Recollet, avec quatre François & deux Sauvages : les fournit d'armes, de munitions necessaires, & leur donna dequoi trafiquer avec les Nations qu'ils rencontreroient. Ils s'embarquerent le 28. Fevrier de l'année 1680. sur la riviere des Islinois ; la descendirent jusqu'au fleuve *Missispi*, & pousserent leur traite en remontant ce fleuve, jusqu'à quatre cent cinquante lieuës vers le Nord, à sept lieuës de sa source, en s'écartant de tems en tems d'un côté & d'autre du rivage pour reconnoître les di-

M. Dacã choisi pour aller découvrir de nouvelles terres.

verses Nations qui les habitent.

Missisi-pi fleuve, sa source.

Ce fleuve sort d'une grande source, du haut d'une colline, qui borde une tres-belle plaine dans le païs des *Issati*, sur le cinquantiéme degré de latitude; A quatre ou cinq lieuës de sa source il se trouve si fort accrû par cinq ou six rivieres qui s'y déchargent, qu'il est capable de porter bateau; les environs en sont habitez par beaucoup de Nations, les *Hanétons*, les *Issati*, les *Oua*, les *Tintonha*, les *Nadoüessan*. M. *Dacan* fut tres-bien reçû de tous ces Peuples, commerça avec eux, y fit plusieurs esclaves, augmenta sa troupe de plusieurs Sauvages volontaires, & posa à deux lieuës de la source de ce grand fleuve, les Armes du Roi sur le tronc d'un grand arbre à la veuë de toutes ces Nations, qui les re-

Ce que fait M. Dacan dans ses découvertes.

connurent comme celles de leur Prince & de leur Maître ſouverain; il y établit auſſi pluſieurs habitations, l'une chez *les Iſſati*, où pluſieurs Europeans qui s'étoient joints à lui dans ſa courſe, voulurent s'habituer; une autre chez les *Hanétons*; une autre chez les *Oua* , un eautre enfin chez les *Tintonha*, ou gens de riviére.

Charmé de la docilité de ces Peuples, & d'ailleurs attiré par le grand commerce des peaux, il s'avança dans les terres juſqu'au Lac des *Arſenipoits*; c'eſt un Lac de plus de trente lieuës de tour. Cette Nation toute farouche qu'elle eſt, le receut fort humainement. Il y fonda une habitation pour les François, & une autre chez les *Chongaſkabes*, ou Nation des Forts, leurs voiſins.

Lac des Arſenipoits.

M. de la Sale prend congé des Islinois.

Pendant que le sieur Dacan faisoit toutes ces découvertes & ces établissemens, M. de la Sale prit congé des Islinois pour aller à Frontenac, le 8. Novembre de l'année 1680. tant pour apprendre des nouvelles d'une barque qu'il avoit fait depuis peu construire & équipper, que pour faire une reveuë de ses magasins, de ses Forts & de ses habitations. La troisiéme journée, il arriva au grand Village des Islinois, où aprés avoir observé la situation du païs, au milieu de plusieurs Nations, des *Miamis*, des *Outagamis*, des *Kicoapous* des *Ainous*, des *Mascontans*, & de plusieurs autres, arrosé d'une belle riviere, il crut devoir faire bâtir un Fort sur une hauteur qui commande à toute la campagne, tant pour se rendre le maître de tous ces differens

Son arrivée au Village des Islinois.

Peuples, que pour servir de retraite & de rempart à nos François. Ce dessein quelqu'avantageux qu'il pût être, eut pourtant de fâcheuses suites.

Deux malheureux que M. de la Sale avoit envoïez l'automne derniere à *Missilimachinac*, pour s'informer de son nouveau bâtiment, feignirent de revenir lui rendre compte de leur expedition, ils le rencontrerent dans leur chemin à deux lieuës du dernier Village, & lui dirent qu'ils n'avoient rien pû decouvrir de sa barque; Cependant eux mêmes l'avoient bruslée aprés en avoir vendu tous les effets & tout l'équipage aux Iroquois. M. de la Sale se douta bien dés-lors, que sa barque étoit perduë, mais il n'en parut pas moins tranquille; il m'écrivit sur le champ, m'envoïa

Perfidie de deux de ses gens.

avec sa lettre un plan du Fort qu'il avoit designé, & m'ordonna d'y venir incessamment travailler, ensuite aprés avoir recommandé l'union & la paix à ces deux nouveau-venus, il continua son voïage.

Ces traîtres qui nous avoient déja vendus aux Iroquois, & qui n'attendoient que l'occasion de nous livrer à ces barbares, impatiens de profiter de l'absence de nôtre Commandant, se hâterent de venir nous joindre: Dés qu'ils m'eurent donné la lettre, je me disposai à partir; eux de leur côté ne trouvant que trop de disposition au mécontement dans les esprits déja mal intentionnez, firent confidence à leurs anciens compagnons, de leur secrette correspondance avec les Iroquois, & les firent bien-tôt entrer dans leur

leur pernicieux dessein sans me défier, je leur recommandai à tous la concorde, & aïant remis le commandement du Fort à celui que je crus le plus fidele, je partis pour me rendre à l'endroit destiné pour le Fort que je devois entreprendre. C'étoit un rocher fort élevé : sur sa cime il y avoit un terrain uni, étendu, & qui commandoit de tous côtez à une tres-vaste campagne; j'avois déja tiré quelques lignes pour en jetter les fondemens incessamment, lorsque je reçus avis, non seulement de la désertion de nos gens, mais du vol & du pillage qu'ils avoient fait de tout ce qu'il y avoit de plus considerable dans le Fort. On peut juger quelle fut ma douleur & ma surprise: Aussi-tôt je quittai tout pour aller sur les lieux, je trouvai le Fort pillé &

ſaccagé ; il étoit encore gardé par ſept ou huit François, qui n'avoient pû reſiſter à la violence de ces traîtres : J'avoüe que je fus deſolé de me voir avec une poignée de gens, à la merci des Sauvages, ſans ſecours & ſans munitions. Ce qui fait voir que lors que les ſocietez ſont compoſées de differens eſprits, la diviſion & la meſintelligence y cauſent plus de dommage, que les armes & la violence des propres ennemis. Tout ce que je pûs faire dans une ſi triſte ſituation, ce fut de dreſſer un procez verbal de l'état du Fort, de l'envoïer à M. de la Sale, avec un fidele recit de tout ce qui s'étoit paſſé. Aprés cela je ſongeai à me mettre en état de n'être point inſulté. Le Fort étoit aſſez bien fourni d'armes & de poudre ; je relevai le courage de

nos gens par l'esperance d'un promt secours, que nôtre Chef ne manqueroit pas de nous envoïer, dés qu'il nous sauroit dans le peril. Enfin je leur remontrai que c'étoit dans ces grands revers de fortune que paroissoit le courage & la veritable fidelité; que c'étoit-là une occasion de se signaler. A l'égard des Islinois, je redoublai mes soins pour les ménager, & pour les entretenir dans les mêmes sentimens à nôtre égard; alors chacun tâcha de me seconder, & nous fîmes si bien, que nous trouvâmes par leur moïen dequoi nous consoler, & dequoi reparer en quelque maniere les disgraces que les nôtres nous avoient causées par leur trahison.

M. de la Sale aïant receu ma lettre, fit d'abord une exacte recherche de tous ces scelerats;

les uns vinrent s'abandonner à ſa miſericorde, les autres furent pris ; il en fit mourir une partie, & pardonna à l'autre. Aprés cela, il travailla à faire quelque nouvelle recruë, & m'écrivit auſſi-tôt de ne me pas décourager, & de l'attendre de pié ferme avec le peu de monde qui me reſtoit. Une année ſe paſſa dans cette attente ; pendant ce tems-là ma petite troupe s'accrut de quelques nouveau-venus, tant François que Sauvages ; & nous ne manquions, graces au Ciel, de quoi que ce ſoit.

Iroquois viennẽt pour attaquer les Iſlinois.

A peine étions-nous relevez d'un ſi grand revers, que nous nous vîmes retomber dans un plus funeſte danger. Environ le mois de Septembre de l'année 1681. il parut tout d'un coup à un quart de lieuë du Camp des

Iſlinois un gros de ſix cens Iroquois, armez les uns de fleches, les autres d'épées, de pertuiſannes, quelques-uns même d'armes à feu. Les Iſlinois à cet aſpect rentrerent dans leurs premiers ombrages contre nous, & nous ſoupçonnerent plus que jamais d'intelligence avec leurs ennemis.

Me voïant entre deux écueils, ſoupçonné par les Iſlinois, preſſé par les Iroquois, je fis tous mes efforts pour raſſurer les premiers : pour cet effet je m'offris d'aller trouver les Iroquois dans leur Camp, pour tâcher de les arrêter, & de les faire entrer en quelque accommodement ; en tout cas je proteſtai aux Iſlinois de partager tout le peril avec eux, à quoi j'ajoûtai qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, & qu'il faloit ſur l'heure

se mettre en défense. Persuadez par ce discours qui témoignoit ma bonne foi, ils me conjurerent de faire un effort pour tâcher de porter leurs ennemis à la paix; me donnerent un esclave pour me servir de truchement, & un Islinois pour être garant de tout ce que j'avancerois de leur part, & dés ce moment ils renvoïerent leurs femmes & leurs enfans dans les bois; aprés cela chacun courut aux armes, & se mit en état de combattre.

Leur armée divisée en déux parties.

L'Armée des ennemis, divisée en déux aîles, étoit commandée par deux Generaux; l'un nommé *Tagancourte*, chef des *Tsonuontouans*; l'autre *Agoustot*, Chef des *Desouatages*; celle des Islinois ne faisoit pas cinq cens hommes; nous n'étions que vingt François tout au plus. Nos gens mêlez parmi eux les

aidoient à bien dresser leurs bataillons, & tâchoient de les encourager par leur exemple. Je me détachai de nôtre petite armée, avec un Islinois & deux François seulement : Comme je m'avançois vers les ennemis, leur aîle gauche s'avançoit vers nos gens, qui les attendoient de pié ferme & avec beaucoup de resolution.

Dés que ces Barbares me virent approcher, ils tirerent sur nous, mais personne n'aïant été blessé, je conseillai à l'Islinois & à nos deux François de se retirer, & comme je n'allois pas là pour combattre, mais pour être le mediateur de la paix, je voulus prendre sur moi tout le peril de ma députation ; je presentai d'aussi loin que je pûs aux ennemis un Collier ; c'est la coûtume parmi les Sauvages de

Coûtume observée parmi les Sauvages.

faire leurs propoſitions de paix avec des colliers, qui ſont chez eux autant de marques d'alliance & d'union : je m'avançai ſur la foi de ce gage. A peine fus-je entré dans leur Camp que je me vis ſaiſi par ces perfides ; l'un m'arracha bruſquement le collier de la main, un autre me porta un coup de couteau dans le ſein, mais par bonheur le coup aïant gliſſé ſur une côte, je ne fus que legerement bleſſé, & les plus raiſonnables de l'aſſemblée m'aïant donné quelque ſecours, ſoit par l'application d'un certain baume, ſoit par le moien de quelque bande on arrêta le ſang, & aprés m'avoir donné le tems de me remettre, on me conduiſit juſqu'au milieu du Camp avec mon Interprete. Là on me demanda le ſujet de mon arrivée ; mes forces étoient bien

diminuées à cauſe du ſang que j'avois perdu ; mais j'avois toujours le cœur bon, & ſans m'étonner, ni de leur grand nombre, ni de leurs menaces, je leur repreſentai le tort qu'ils avoient, d'avoir violé en ma perſonne le droit des Gens, qui doit être reſpecté de tout le monde, & l'injure qu'ils faiſoient au Roi mon Maître & à tous les François, de venir ſans ſujet faire la guerre à une Nation qui étoit dans ſon alliance & ſous ſa protection ; Que s'il leur reſtoit quelque conſideration pour nôtre invincible Prince & pour nous, ils ſe deſiſtaſſent de cette guerre ; qu'ils regardaſſent les Iſlinois comme leurs freres & nos bons amis ; que nous trouvant unis dans cette rencontre, & ne faiſant preſque qu'un même corps avec nous, Deputé vers les Iroquois.

ils ne pouvoient conſpirer leur perte, ſans conſpirer en même tems la nôtre; qu'il ne leur étoit ni glorieux de tremper leurs mains dans le ſang de leurs compatriotes, ni trop avantageux pour eux de s'attirer de tels ennemis que les François; que quelque grande que fût leur valeur, le peril étoit bien égal dans cette occaſion pour les deux partis, puiſque les Iſlinois étoient au moins au nombre de 600. combattans, & que nous étions bien prés de deux cent dans nôtre troupe. (Il eſt bon quelquefois de n'accuſer pas tout-à-fait juſte, & ſur-tout à la guerre;) Qu'ainſi ce n'étoit ni manque de forces ni defaut de courage, que je venois les inviter à la paix, mais par un pur principe d'amitié pour les uns & pour les autres. J'ajoûtai à tout cela, que c'étoit au

nom de toute nôtre Nation, de M. le Comte de *Frontenac* leur Pere, au nom même de nôtre grand Monarque, que je leur faiſois cette priere, & leur proteſtai en même tems que je ne plaindrois pas le ſang que j'avois perdu dans cette negociation, ſi j'avois le bonheur de recevoir de leur part une favorable réponſe.

Pendant que je leur tenois ce diſcours, ou que mon Interprete le leur faiſoit entendre, on eſcarmouchoit de part & d'autre, & quelque tems aprés, un de leurs gens vint donner avis du combat à un des Generaux, & lui dit même que leur aîle droite commençoit à plier, & qu'on avoit reconnu parmi les Iſlinois quelques François qui faiſoient grand feu ſur eux. Ce fut un contretems fâcheux pour

moi ; je remarquai que ces Barbares me regardoient d'un œil feroce, & ſans autre façon ils commençoient à deliberer ſur ce qu'ils feroient de ma perſonne : je me preparois à tout évenement, lorſqu'un de la compagnie s'étant poſté derriere moi, & tenant un raſoir dans ſa main, me levoit de tems en tems mes cheveux ; Je me retournai vers lui, & je vis bien à ſa contenance & à ſa mine, que ſon deſſein étoit de m'enlever la chevelure, c'eſt-à-dire de me couper la gorge ; car c'eſt la coûtume parmi ces Peuples ſauvages, quand ils vont en parti, ou à la chaſſe, s'ils rencontrent un François, ou quelqu'autre de quelque nation qu'il puiſſe être, de lui couper la tête, & de lui enlever la peau de deſſus le crâne avec les cheveux

Court riſque d'être égorgé.

en forme de calotte; ce qui est chez ces Barbares le plus glorieux trophée par où ils puissent se signaler; si bien que m'étant apperçû que ce jeune Iroquois vouloit s'acquerir cette marque d'honneur à mes dépens, je le priai fort honnêtement de vouloir du moins se donner un peu de patience, & d'attendre que ses Maîtres eussent decidé de mon sort. *Tagancourte* vouloit qu'on me fît mourir, *Agoustot*, ami de M. de la Sale, vouloit qu'on me donnât la vie; celui-ci l'emporta sur l'autre, & ce fut une espece de prodige chez un peuple si inhumain, que la clemence prévalust sur la cruauté. En un mot ils conclurent unanimement de me renvoïer pour porter de leur part aux Islinois parole d'une paix entiere & d'une parfaite réü-

Est renvoïé avec proposition de paix.

nion. Soit qu'il y eût de la sincerité ou de la dissimulation dans cette proposition, le plaisir de me tirer de leurs mains guérit à demi ma blessure; cependant pour mieux me persuader de la bonne foi de leurs intentions, ils me chargerent d'un beau collier de porcelaine, comme d'un gage d'union, & me prierent de leur témoigner qu'ils souhaitoient desormais de vivre avec eux en veritables freres, & comme enfans communs de M. le Gouverneur; j'étois cependant si foible & si fatigué, qu'à peine pouvois-je me soutenir sur mes pieds.

Je rencontrai en m'en retournant le Pere *Gabriël de la Ribonde*, & le Pere *Hanoble Membré*, qui venoient s'informer de mon sort. Dés qu'ils me virent

pâle, défait, tout en ſang, me traînant avec peine, ils ne furent pas moins ſaiſis de douleur que d'étonnement; ma bleſſure & la perte de mon ſang les affligeoit, mais ils étoient un peu conſolez de me voir encore en vie, & ne pouvoient aſſez me témoigner leur joie de ce que ces Barbares ne m'avoient pas entierement tué. Nous allâmes enſemble trouver les Iſlinois; je leur repetai à peu prés les mêmes diſcours que les Iroquois m'avoient tenus, & leur preſentai de leur part, le collier de paix. Cependant je leurs fis entendre qu'il ne faloit pas trop ſe fier à leurs propoſitions, ni à leur preſent, & qu'autant que j'en pouvois juger, ils n'étoient pas venus-là pour s'en retourner ſans rien faire; qu'ils étoient trop jaloux de leur gloire pour

Ce qu'il raporte aux Iſlinois.

ne rapporter de leur courſe, que l'honneur de s'être racommodez avec un Peuple, qu'ils prétendoïent ſoumettre; Qu'ainſi à mon ſens, toutes ces belles paroles, toutes ces demonſtrations d'amitié n'étoient que des apparences trompeuſes pour les mieux ſurprendre.

Ce que font les Iſlinois.

Les Iſlinois n'eurent pas beaucoup de peine à croire & à ſe perſuader tout ce que je leur dis; ils ſe mirent cependant en devoir de répondre à leurs propoſitions par des préſens reciproques & par une nouvelle ambaſſade; il y avoit eu pendant tout ce tems une ſuſpenſion d'armes: les jeunes Iſlinois contens d'avoir repouſſé, aux dépens de quelques-uns des leurs, les premieres attaques de leurs ennemis, ne voulurent point s'expoſer à un nouveau combat, & préfererent le plaiſir

plaiſir de la chaſſe à une gloire perilleuſe ; ainſi la plupart prirent ce moment pour décamper, & deſerterent ; Ceux qui étoient reſtez, ſe voïant abandonnez des plus braves, & appercevant venir à eux les ennemis en corps de bataille, ils n'eurent pas l'aſſurance de les attendre, comme ils ne ſe croïoient pas aſſez forts pour ſe défendre, ils prirent le parti de leur abandonner le terrain, & d'aller chercher ailleurs une nouvelle demeure ; ils allerent rejoindre leurs familles à trois lieuës de là.

Les ennemis ſe jetterent dans leur camp entierement abandonné ; quelques François qui reſterent, deux Peres Recollets & moi nous nous renfermâmes dans nôtre Fort ; au bout de deux jours les Iſlinois aïant paru ſur une hauteur en aſſez grand nom-

bre, & dans une contenance assez fiere, les Iroquois nous soupçonnerent de quelque intelligence avec eux, & crurent que c'étoit nous qui les avions rappellez. Comme ils les croïoient en plus grand nombre qu'ils n'étoient en effet, & que d'ailleurs ils avoient éprouvé leur valeur dans la derniere occasion, ils me prierent de vouloir être leur mediateur pour moïenner encore un nouveau traité de paix entre les deux Nations : j'acceptai volontiers cette mediation, ils me donnerent un des plus considerables des leurs pour me servir d'ôtage; j'allai trouver les Islinois, & le Pere *Zenoble* eut la bonté de m'accompagner. Dés que je fus dans le camp des Islinois, je leur proposai les offres de leurs ennemis, & leur dis qu'ils étoient

Mediation entre les Islinois & les Iroquois

preſts d'étouffer toutes ſortes d'inimitiez ; que j'amenois avec moi, pour garant de leur bonne foi, un jeune Iroquois des plus conſiderables de la Nation.

Les Iſlinois m'écouterent avec beaucoup de plaiſir, me chargerent de les aſſurer de leur entiere correſpondance, me laiſſerent le maître des articles de la paix, & me promirent de leur envoïer ſur l'heure un ôtage de pareille conſideration, cependant ils me prierent de ne point perdre de tems, & d'aller inceſſamment traiter cette affaire.

Je voïois les choſes en trop bon chemin pour ne pas me promettre un bon ſuccés de ma médiation. Aprés avoir pris un leger rafraichiſſement chez eux, je me hâtai d'aller conclurre avec les Iroquois ; je leur portai parole d'un entier conſentement

de la part des Islinois, & leur dis en même tems qu'ils avoient mis à ma disposition cette affaire; que, s'ils vouloient, nous irions sur l'heure même travailler aux conventions pour établir une paix stable, solide & de longue durée. Là-dessus l'ôtage Islinois arriva, qui confirma les Iroquois dans la croïance de tout ce que j'avois avancé, mais il gâta tout par son imprudence: car aprés avoir loüé leur valeur & leur generosité, il avoüa avec trop d'ingenuité, que le nombre de leurs combattans n'étant tout au plus que de quatre cent, ils recevoient leurs propositions de paix comme une grace dont toute sa Nation leur étoit tres-obligée, & que pour marque de reconnoissance ils étoient prests de leur envoïer quantité de castors & nombre d'esclaves. Qui ne

Imprudence d'un Islinois.

ſait que lorſqu'il s'agit d'accommodement, ou de traitté, le trop de ſincerité ou d'empreſſement recule ſouvent les affaires loin de les avancer? En effet les ennemis qui juſques-là ſur ce que je leur avois dit, avoient eu la moitié de la peur, & qui même croïoient le nombre de leurs ennemis beaucoup plus grand qu'il n'étoit en effet, reprirent toute leur fierté, & me firent de ſanglans reproches de ce que je leur avois fait les Iſlinois beaucoup plus forts & plus nombreux qu'ils n'étoient; que je leur avois arraché la victoire des mains par cette tromperie, & qu'ils devroient me faire païer aux dépens de ma vie la perte du butin qu'ils auroient fait, ſans moi, ſur leurs ennemis.

J'eus bien de la peine à me tirer de ce mauvais pas, cepen-

dant je leur fis entendre que ce que l'ôtage venoit de leur dire, n'avoit rien d'incompatible avec ce que je leur avois dit ; que dans le tems de leur arrivée, les Islinois étoient du moins au nombre de six cent combattans, mais que beaucoup avoient deserté ; qu'au reste mes intentions avoient toujours été tres-bonnes, & que tout mon but n'avoit été qu'à faire parvenir les choses à un sincere accommodement. Au surplus je leur representai qu'ils s'étoient rendus les maîtres de leur camp & de leurs terres, qu'ils étoient en état d'imposer telle loi à leurs ennemis qu'ils souhaiteroient ? Ne vous est-il pas assez glorieux, *ajoûtai-je*, d'accorder la paix à des gens qui s'offrent même de l'acheter ? Les Iroquois se rendirent, ou plutôt firent semblant de se ren-

dre à mes raiſons, me regarderent d'un œil un peu plus riant, & renvoïerent l'Iſlinois dans le camp dire à ceux de ſa Nation, qu'ils le prioient de ſe rendre le lendemain dans le leur pour y con clure une ſolide paix.

Entreveuë des Iſlinois & des Iroquois.

Les Principaux des Iſlinois ne manquerent pas de ſe trouver le lendemain au rendez-vous, avec leurs caſtors & leurs eſclaves: les Iroquois les reçurent fort honnêtement, leur promirent de les remettre au premier jour en poſſeſſion de leurs habitations, & leur offrirent en même tems divers colliers avec quelques pelleteries. Par le premier collier ils demandoient pardon au Gouverneur des François de ce qu'ils étoient venus troubler une Nation qui vivoit ſous leur protection: par le ſecond, ils faiſoient la même civilité à M.

de la Sale ; & par le troisiéme ils juroient aux Islinois une éternelle alliance. Les Islinois leur firent les mêmes protestations, aprés quoi chacun se retira.

Perfidie des Iroquois.

Pendant que ces deux Nations se donnoient de mutuelles assurances d'amitié, j'appris de bonne part, que les Iroquois faisoient faire des canots d'écorce d'orme, à dessein de poursuivre les Islinois le long du fleuve pour les perdre & pour les exterminer. Comme j'accompagnois un des principaux Islinois, il me demanda ce que je pensois de leur reconciliation ; je lui répondis franchement qu'il n'y avoit pas grand fond à faire sur la parole de ces perfides ; que j'étois assuré qu'ils faisoient travailler à des canots pour les suivre sur leur riviere ; que s'ils m'en croïoient ils profiteroient du tems,

tems , & se retireroient en quelqu'autre contrée où ils tâcheroient de se bien fortifier pour se mettre à couvert de leur surprise: l'Islinois donna dans ma pensée , me remercia de mon conseil , & nous étant separez , il s'en alla rejoindre ses gens , & je me retirai dans nôtre Fort.

Le huitiéme jour de leur arrivée & le dixiéme de Septembre , les Iroquois me firent appeller à leur Conseil avec le Pere *Zenoble* , & nous aïant fait asseoir , ils firent mettre six paquets de castors devant nous ; ensuite m'adressant la parole , ils me dirent que leur Nation nous offroit ces presens , & nous prioit en même tems de vouloir donner de leur part les deux premiers paquets à M. le Comte de Frontenac , leur pere , & de l'assurer

Nous font des presens.

qu'ils ne vouloient plus manger des Islinois, ses enfans; qu'ils me donnoient le troisiéme pour servir d'emplâtre à ma plaïe; que le quatriéme nous serviroit d'huile, au Pere *Zenoble* & à moi, pour nous frotter les jambes dans le cours de nos voïages; que par le cinquiéme ils nous exhortoient à adorer le Soleil; & qu'enfin par le sixiéme ils nous sommoient de décamper le lendemain, & de nous retirer dans nos habitations françoises.

Reconnoissance que les Frãçois leur en témoignent.

Je ne manquai pas de les remercier au nom de toute nôtre Nation, tant de la consideration qu'ils avoient témoignée avoir pour M. le Comte de Frontenac & pour M. de la Sale, que du bon traitement qu'ils avoient fait aux Islinois, nos bons amis, & des bonnes huiles, ou em-

plâtres dont ils nous avoient gratifiez, le Pere *Zenoble* & moi. Je les ſuppliai auſſi de vouloir toujours conſerver les mêmes ſentimens pour les uns & pour les autres ; aprés quoi je leur demandai quand ils partiroient eux-mêmes, & quand ils remettroient les Iſlinois dans leurs terres, ſelon leur promeſſe. Cette demande leur parut un peu bruſque ou trop hardie : je ne l'eus pas plûtôt faite, qu'il s'éleva un grand murmure parmi eux ; il y en eut quelques-uns qui me répondirent, que *puiſque j'étois ſi curieux, ils alloient me le dire ; que ce ſeroit aprés avoir mangé quelques-uns de nos freres, ou des Iſlinois.* Aïant entendu ce diſcours, je repouſſai avec le pié leur preſent, & leur témoignai que puiſqu'ils avoient ce deſſein, je n'avois pas beſoin

Incidět fâcheux

de leur present, loin de vouloir l'accepter ; qu'au reste je partirois sans leur ordre & sans leur congé, quand il me plairoit. Leurs chefs s'étant aussi-tôt levez, nous dirent que nous pouvions nous retirer. Aussi-tôt un *Abenaguis* qui étoit parmi eux, & de mes anciens amis, s'approcha de moi pour me dire que ces gens étoient fort piquez contre moi, & me conseilla de me retirer le plus vîte que je pourrois. Je profitai de son avis, nous nous retirâmes, le Pere *Zenoble* & moi, & nous doublâmes le pas vers nôtre Fort, où nous étant renfermez, nous nous mîmes sur nos gardes durant la nuit, résolus de nous bien défendre en cas que nous fussions attaquez.

Quand nous nous vîmes en sureté, nous raisonnâmes quel-

que tems ſur la diſſimulation & ſur l'infidelité de ces peuples, ſur l'état de nos affaires, & ſur le peril que nous avions couru dans ce dernier Conſeil. Le Pere *Zenoble* me blâmoit de ma bruſquerie, me diſant qu'il eſt quelquefois bon, & même neceſſaire de ſe ménager, quand on n'eſt pas le plus fort, dans l'eſperance de trouver des occaſions plus favorables : Mais je lui dis que ſouvent la fermeté qu'on fait paroître, a ſouvent un meilleur effet, que la baſſeſſe & la ſoumiſſion ; que les ames cruelles ne s'attendriſſent jamais par des ſupplications, & des actions rampantes, au lieu que ſouvent elles ſe rendent à la vigueur & à la reſiſtance ; qu'au reſte, lorſqu'il y a du danger, il vaut mieux prendre le parti d'un homme de cœur, que celui d'un lâche ; que

Exēple d'une fermeté inébrãlable.

dans cette derniere occaſion j'avois voulu repouſſer le mépris par le mépris ; qu'aïant entrevû la mauvaiſe volonté des Iroquois, accompagnée même de raillerie, j'avois crû devoir rebuter ce qu'ils ne me preſentoient que pour ſe mieux moquer de moi, & leur témoigner par ma réponſe, ma fermeté dans le peril, plûtôt que d'en venir à des prieres ou à des flateries inutiles. Cependant voïant bien que nous n'étions pas en état de reſter plus long-tems, nous emploïâmes le reſte de la nuit à faire nôtre équipage pour le lendemain ; nous étions encore quinze François dans le Fort, les deux Peres Recollets & moi. Cinq François voulurent être de ma compagnie, les autres ſe reſolurent d'aller rejoindre les Iſlinois, ou d'aller chez

quelqu'autre Nation. Nous partageâmes nos munitions, nos armes & nos effets, & chacun fit son paquet.

Le lendemain onziéme Septembre de l'année 1681. dés la pointe du jour, chacun prit son ti, & nous nous embarquâmes les deux Peres, les cinq François & moi dans un canot, sur la riviere des Islinois. Aprés cinq lieuës de chemin nous mîmes à terre pour secher quelque pelleterie, & pour raccommoder nôtre canot qui prenoit eau de tous côtez. Pendant ce tems-là le Pere *Gabriel* me dit qu'il s'en alloit le long du rivage dire son Office. Je l'avertis de ne point s'écarter à cause que nous étions entourez d'ennemis : La beauté du climat, la douceur de l'air, l'agrément & l'aspect de la campagne chargée de

Le Pere Gabriel massacré par les Sauvages.

beaux arbres & couverte de vignes l'engagerent à aller un peu trop avant, & le firent tomber dans le piege que je lui avois predit. Cependant le jour finissoit, & voïant que ce Pere ne revenoit point, j'entrai dans quelque chagrin de son retardement. Le Pere *Zenoble* n'en avoit pas moins que moi; nous allâmes le chercher de tous côtez avec un de nos gens; nous rencontrâmes sa piste, nous la suivîmes quelques pas, mais bien-tôt aprés nous la trouvâmes coupée par plusieurs autres qui nous empêcherent de suivre celle du bon Pere; de sorte qu'aprés avoir couru de tous côtez, au commencement de la nuit nous fîmes un grand feu sur le rivage pour lui servir de signal: nous passâmes même de l'autre côté de la riviere; l'appellant de tems en tems à

haute voix. Tous nos cris, tous nos pas furent inutiles: ce Religieux aïant été malheureusement rencontré dans un lieu écarté, par une troupe de Sauvages nommez *Quicapous*, fut entraîné dans le bois, & là il fut massacré par ces Barbares, qui lui couperent la tête, & lui prirent son Breviaire qu'un de la troupe vendit ensuite à un Pere Jesuite, de qui nous avons depuis appris ces particularitez; Ainsi mourut ce bon Religieux agé de soixante dix ans, au milieu des prieres & des cantiques divins, par les mains de ces malheureux, pour le salut desquels il étoit venu dévoüer sa vie.

Aprés ces vaines recherches, nous ne laissâmes pas de l'attendre le lendemain jusqu'à midi: enfin n'y aïant plus d'esperance

de le voir revenir, triſtes que nous étions, nous nous embarquâmes ſur la même riviere, & la remontâmes à petites journées, toûjours dans l'attente du Pere Gabriel. Aprés environ un mois de navigation, nous prîmes terre à deux journées du grand Lac des Iſlinois; nous y conduisîmes nôtre bagage par des traîneaux. Etant embarquez environ le 20. Octobre ſur ce Lac, nous navigeâmes huit ou dix jours; un coup de vent nous porta ſur un bord, à vingt lieuës du grand Village de *Potavalamia*. Les vivres nous manquant nous fûmes obligez de prendre terre, & de glaner dans les bois: Comme j'étois extrémement affoibli par une fiévre qui me conſumoit, & que d'ailleurs mes jambes étoient fort enflées, nous ne pouvions gueres avancer: Ce-

Frãçois obligez de glaner dãs les bois.

pendant à force de nous traîner, nous arrivâmes, à la saint Martin, audit Village dont je viens de parler, où nous ne trouvâmes personne, & par consequent nul secours pour nous rétablir. Nous avançâmes dans le desert, où nous rencontrâmes heureusement du blé d'Inde, avec lequel nous fîmes de la boüillie durant quelques jours : Etant munis de cette petite provision nous regagnâmes le Lac, & nous y étant rembarquez, aprés deux jours de navigation un vent de large nous porta à terre ; nous abordâmes à une rade où nous trouvâmes des traces fraîches, qui nous conduisirent jusqu'à un autre Village des *Pontoualamis*, mais entierement abandonné ; il y avoit cependant encore quelque reste de blé d'Inde, & quelque peu de cerf bou-

canné ; nous ne negligeâmes pas ce petit ſecours, que le hazard nous preſentoit, & nous en étant fournis, le lendemain nous prîmes le chemin de la Baye des *Puans*, traînant toûjours nôtre canot & nôtre bagage, & nous y arrivâmes vers la fin du mois de Novembre.

Baye des Puans.

Cette Baye eſt un regorgement du Lac au dedans des terres ; l'embouchure en eſt étroite, & va toûjours en s'élargiſſant : ſon circuit eſt de plus de dix lieuës : il y a dans ſon enceinte une avance du lac, qu'on appelle, *l'ance à l'eſturgeon*. Celle-cy s'appelle *l'ance à l'eſturgeon*, parce qu'il y a dans cet endroit pluſieurs poiſſons de cette eſpece. Nous nous y repoſâmes quelques jours avec des Sauvages qui faiſoient la chaſſe des Caſtors aux environs ; c'eſtoient

des *Poutoualamis* qui nous regalerent de bœuf & de cerf boucanné, & qui nous voulurent bien donner le plaisir de la Chasse.

Comme tout ce païs est coupé par un nombre infini de ruisseaux, ou de petites rivieres bordées de gros arbres, & que les bois y sont pleins de trembles, dont les petites feüilles & les branches les plus tendres servent de nourriture aux Castors, ces animaux s'y plaisent fort, & y sont en tres-grand nombre.

Ce sont, comme l'on sait, des amphibies, qui ne peuvent se passer de l'eau, de l'air, & de la terre: ils sont presque aussi gros que des moutons, mais beaucoup plus petits; leurs jambes sont courtes, leur quatre pattes approchent de celles

Castors animaux amphibies.

des Singes, pour leur souplesse; leur museau est long, armé de dents tres-fortes, leur corps est revêtu d'une soïe longue & fine, mais leur queuë est un assemblage de plusieurs cordons tres-durs, qui estant d'un fort petit volume sur le croupion, se développent ensuite, & forment en s'élargissant la base d'un triangle, elle leur sert comme de masse ou de truelle pour taper la terre molle. Leur instinct admirable paroît dans leur bâtiment; ils se logent dans de petites cabannes qu'ils se bâtissent eux-mêmes; & quand il est question de se loger, ils cherchent ensemble un lieu commode pour leur habitation. C'est pour l'ordinaire dans le lit de quelque riviere qui ne soit ni trop large, ni trop profonde, sur le bord

Leur instinct.

de laquelle il y ait quelque gros arbre, dont le tronc panche vers l'eau. Quand ils ont trouvé un lieu qui leur convient, ils font entre eux un cercle: ils se regardent comme s'ils vouloient tenir conseil. En effet, on remarque qu'ils s'assemblent toûjours en nombre impair, tels que sont; cinq, sept, neuf, onze, comme s'ils vouloient qu'il y en eût un qui decidât; ensuite, la premiere chose qu'ils font, c'est de couper l'arbre qui est au bord de la riviere; ils le prennent ordinairement à un pié & demi de terre, & le tranchent tout au tour de haut en bas, si bien qu'aprés l'avoir coupé, l'arbre tombe toûjours dans l'endroit & dans le sens qu'ils veulent; & c'est justement au travers de la riviere pour en arrester, ou du moins pour en

rallentir le cours ; si les branches de l'arbre empêchent qu'il n'appuïe bien contre le fonds, ils ne manquent pas de les couper bien-tôt, & de faire un bon ciment d'un côté & d'autre avec des pierres, des branches, & du limon, pour former exactement le passage à l'eau : Si l'arbre n'a pas assez de longueur pour joindre les deux bords, ils en vont couper un autre au rivage opposé, ou s'ils n'en rencontrent pas, ils font des especes de bâtardeaux, pour arrêter le cours de l'eau ; mais comme la riviere pourroit inonder, ou rompre la digue par sa violence, ils laissent de distance en distance quelques ouvertures à la chaussée par où l'eau puisse s'écouler ; c'est ainsi qu'ils commencent leur bâtiment, ensuite ils se mettent à

maſſonner au pié de leur ouvrage : pour tout ciment ils prenent du limon qu'ils battent & rebattent avec leur queuë ; ils le mettent couche ſur couche, juſqu'à ce qu'ils ayent élevé leur édifice trois pieds de haut ; ils le voutent, le poliſſent en dedans d'une maniere tres-propre; ils ſe font ainſi trois petits pavillons, qui communiquent les uns aux autres ; l'un eſt pour leur gîte; l'autre pour garder leur proviſion ; & le dernier pour leur neceſſité ; ce qu'il y a de plus merveilleux en ceci, c'eſt que dans l'un de ces appartemens, ils creuſent un baſſin, une eſpece d'aqueduc, ou de canal ſouterrain qui va juſqu'à la riviere; ce baſſin ſert de reſervoir dans lequel ils moüillent toujours leur queuë, faute de quoi ils mourroient bien-tôt ; & en

cas de peril, leur canal leur sert de refuge, & de chemin dérobé pour gagner la riviere. Si pendant qu'ils bâtissent, quelqu'un de la troupe a écorché sa queuë à force de taper la terre, il renverse sa queuë sur son dos, pour montrer au reste de la troupe, qu'il n'est plus en état de travailler.

Chasse aux castors.

Leur digue & leur cabanne étant faites, les Sauvages pour les en chasser, n'ont qu'à courir les petites rivieres, & dés qu'ils apperçoivent la chaussée, ils peuvent compter que la cabanne du Castor n'est pas loin: ils s'en approchent d'aussi prés qu'ils peuvent; dés que le Castor voit ou entend les chasseurs, il s'enfonce dans son bassin, & suivant le courant de l'eau par dessous terre, il se retire dans le lit de la riviere; mais comme

il ne peut se passer d'air, il leve de temps en temps la tête hors de l'eau, & le Sauvage prend ce moment, si c'est en été, pour le tuer dans l'eau même, & ne manque pas de le percer de son trait ; ou si c'est en hyver, quand les rivieres sont glacées, n'y ayant pas moyen de le tirer, le chasseur fait divers trous dans la glace, d'espace en espace, & se couche tout auprés sur le glacis ; le Castor passant par dessous, leve la tête hors du trou pour respirer, alors le chasseur enfonce & glisse la main sur le corps du Castor qui nage ; mais quand il a passé jusqu'à l'endroit où la queuë s'élargit, le chasseur sert la main, & l'empoignant fortement, le tire & le jette sur la glace, comme il ne marche que fort lentement, on le ratrape aussi-tôt, &

l'on l'aſſomme. On trouve quelquefois des huit ou dix chauſſées dans l'eſpace de deux lieuës, aucun caſtor n'en échappe. Nous eûmes le plaiſir de cette chaſſe pendant huit ou neuf jours, quoique le temps fuſt extrémement froid.

Aprés nous être un peu refaits, & munis de quelques proviſions, nous nous remîmes ſur le Lac le 7. Decembre, & ayant pris à droite pour aller à *Miſſilimachinac*, un vent contraire nous arrêta pendant huit jours, & nous força d'aller relâcher au même endroit d'où nous étions partis: par malheur les Sauvages n'y étoient plus, mais ils y avoient laiſſé quelques reſtes de cerf boucanné, nous cabannâmes du mieux que nous pûmes, & nous allumâmes grand feu pendant toute la nuit, mais nous

fîmes une tres-méchante chere; cependant le vent changea, & nous crûmes pouvoir faire voile le lendemain; mais l'ance s'étant trouvée toute glacée, il falut se résoudre d'aller par terre. Comme nous étions dans ce dessein, la maladie d'un de nos François nous arrêta. Je me disposai à chercher du secours dans le bois avec quelqu'autre de la troupe. Dans ce même moment deux Sauvages *Ontnoüas* se présenterent, & s'offrirent de nous conduire dans un village voisin, où ils nous assurerent que nous serions bien reçus : nôtre malade prit courage, ayant entendu des offres si agréables, & nous partîmes à l'heure même. Aprés trois bonnes heures de chemin, nous arrivâmes à un village des *Poutoüalamis*, où nous fîmes rencontre de plusieurs François

Secours que deux Sauvages donnêt aux François.

habituez avec ces Sauvages, & les uns & les autres nous y firent un accueil favorable.

Habitation de Jesuites

Aprés deux jours de séjour, le Pere *Zenoble* ayant appris que les Jesuites avoient une belle habitation au fond de la baye, & croïant qu'il étoit plus séant à un homme de son caractere, d'aller dans une maison religieuse, que de demeurer parmi des Sauvages, hommes libertins, il alla hyverner avec ces Peres: pour moi je passai agréablement le reste de l'hyver avec ma troupe dans ce même village, jusqu'au commencement du Printems.

Chasse aux Bœufs.

Vers le milieu du mois de Mars de l'année 1682. l'herbe étant déja grande dans les prez, j'y pris quelquefois le divertissement de la chasse aux Bœufs: Ces animaux sont de la moitié

plus grands que les nôtres ; leur poil est une espece de toison tres-fine, & fort longue ; leur paleron est d'une grandeur extraordinaire ; leurs cornes recourbées sont d'une hauteur prodigieuse ; leurs yeux sont grands à faire peur ; ils vont toujours attroupez, la moindre troupe est de trois ou quatre cent ; quand ils défilent, ils font de grands chemins battus, où l'herbe est toute foulée : au reste, ils sont si sauvages, qu'ils s'effarouchent au moindre bruit ou à la moindre approche des hommes ; ils paissent dans de vastes prairies, où l'herbe est extrémement haute. Pour en faire une bonne chasse, les Sauvages les entourent de loin ; cependant l'un d'eux se glisse sous l'herbe jusqu'au milieu du troupeau, & dés qu'il est venu là, il s'éleve tout

d'un coup en ſurſaut en faiſant un grand cri, les bœufs prennent auſſi-tôt l'épouvante, les uns courent d'un côté, & les autres d'un autre; les Sauvages rangez en cercle les tirent de toutes parts, & comme ces animaux, tout bleſſez qu'ils ſont, ne laiſſent pas de courir ſur celui qui les a tirez, pour prévenir ce danger, le chaſſeur adroit les viſe à la cuiſſe, ou à la hanche, ou à quelque jambe, & ne manque pas de leur fracaſſer l'os; ce qui met l'animal dans l'impoſſibilité de courir aprés le coup; Comme aucun trait ne porte à faux, autant de coups tirez ſont autant de bœufs par terre; de ſorte que vingt chaſſeurs bleſſeront quelquefois plus de quarante ou cinquante bœufs, qu'ils vont enſuite aſſommer à coups de maſſuë. Ce qu'il

qu'il y a de merveilleux en ceci, c'est le fracas que fait le trait tiré par le Sauvage: car outre la justesse & la rapidité du coup, la force en est surprenante, d'autant plus que ce n'est ou qu'une pierre, ou qu'un os, ou quelquefois un morceau de bois tres-dur, mis en pointe, & ajusté au bout de la fléche, avec de la colle de poisson, lequel fait ce terrible effet. Quand les Sauvages vont à la guerre, ils empoisonnent la pointe, ou l'extrémité de leur dard; en sorte que s'il reste dans le corps, il faut mourir; l'unique ressource qu'il y a en cette occasion, c'est d'arracher le trait par l'autre côté de la plaïe, en cas qu'il traverse; ou s'il ne traverse pas, c'est de faire une contre-ouverture, & de l'arracher; aprés quoi ils connoissent par instinct

certaines herbes, dont l'application emporte le venin, & les guerit.

Je reſtai le mois de Mars dans ce même lieu: le Pere *Zenoble* vint m'y retrouver au Printems, & nous eſtant allez rembarquer à l'ance que nous avions quittée, nous allâmes enfin aborder à *Miſſilimachinac*, au commencement d'Avril, à deſſein d'y attendre M. de la Sale.

Depuis l'onziéme de Septembre 1681. que nous prîmes congé des Iſlinois, juſqu'au 1. d'Avril, ſept mois s'étoient écoulez: Pendant cet intervale, M. de la Sale, ſur l'avis que je lui avois donné par ma lettre, étoit deſcendu chez les Iſlinois, avec une bonne recruë, dans le deſſein de nous ſecourir. Les Iroquois avertis de ſa deſcente, craignant de ſe trouver entre

deux armées, s'en étoient retournez, & les Islinois étoient rentrez dans leurs possessions. M. de la Sale n'en trouva pourtant que quelques-uns, les autres étant allé hyverner dans les bois; il exhorta ceux qui étoient restez, de rapeller leurs gens, les assurant qu'il alloit bâtir un Fort, qui les mettroit à couvert de l'invasion de leurs ennemis; visita celui de *Crevecœur*, qui étoit toujours en même état, y mit une petite garnison de quinze ou seize François, avec un Commandant, des munitions & des armes. Ensuite il remonta la riviere jusqu'au grand village, où plusieurs familles Islinoises étoient revenuës; travailla aux enceintes de son nouveau Fort, & aïant appris par quelques coureurs de bois, que j'avois pris

Fort de Crevecœur.

ma route vers *Miſſilimachinac*, il ſe remit en chemin pour me venir joindre, aïant cependant laiſſé quelques ſoldats, & quelques ouvriers au Fort déſigné, pour continuer ſon ouvrage & pour défendre ce poſte.

Il n'arriva qu'environ le 15. Aouſt de l'année 1682. à *Miſſilimachinac*, lui ſixiéme; là nous prîmes de nouvelles meſures pour achever la découverte que nous avions commencée: Il falut d'abord ſonger à faire de nouvelles provisions pour un voyage de ſi long cours. Ce fut dans cette vûë qu'aprés ſix jours de repos, M. de la Sale partit en canot, pour aller à Frontenac; nous l'accompagnâmes, le Pere *Zenoble* & moi; Aprés avoir heureuſement vogué le premier jour, nous allâmes prendre terre à un village, nommé *Fe-*

jagou, appartenant aux Iroquois. M. de la Sale y trafiqua quelques pelleteries, & m'aïant ordonné de l'attendre-là avec le Pere *Zenoble*, il se remit en canot pour Frontenac. Il trouva sa barque en état, s'y munit de beaucoup de munitions & de vivres, y fit quelques nouveaux soldats, & m'envoïa huit jours aprés, sa barque chargée de nouveau monde, de bonnes marchandises, & de choses les plus necessaires. Nous la montâmes le Pere & moi, & allâmes le premier jour aborder à *Niagara*, au dessous du Saut; là il falut mettre nôtre bagage & nos marchandises sur des traineaux, & les conduire jusqu'au lac *Hyereo*, où nous nous rembarquâmes en canot au nombre de vingt personnes, tant soldats que matelots, avec nos meilleures marchandises. Aprés

trois jours de navigation, nous allâmes prendre terre au bord de la riviere des *Miamis*, où nous étant cabannez, j'eus le tems d'y rassembler quelques François, quelques Sauvages *Abenaguis*, *Loups*, *Quicapous*, & autres. J'y augmentai nos munitions par le secours de la chasse, & j'y trafiquai quelques-unes de nos marchandises pour du blé d'Inde.

Ce fut là que M. de la Sale vint nous rejoindre vers la fin de Novembre; le jour même de son arrivée, nous descendîmes en canot la riviere des *Miamis*, jusqu'à l'embouchure d'une autre nommée *Chicacou*, & nous la remontâmes jusqu'à un portage, qui n'est qu'à une lieuë de la grande riviere des Islinois. Ayant mis à bord en cet endroit, nous y passâmes la nuit

avec un fort grand feu ; car le froid fut si rude, que le lendemain les rivieres furent glacées & impraticables. Il falut encore avoir recours au traineau, pour conduire nôtre bagage jusqu'au village des Islinois, où nous trouvâmes les choses dans le même état où M. de la Sale les avoit laissées ; le village étoit cependant plus peuplé ; ce qui nous donna occasion de nous remettre un peu de nos fatigues, & d'y renouveller nos provisions.

Les rivieres demeurant toujours glacées, nous nous vîmes obligez de recommencer nôtre chemin par terre ; le troisiéme de Janvier 1683. nous poussâmes nôtre traitte jusqu'à trente lieuës au dessous. Là, le tems se radoucit, & les glaces se fondirent ; ainsi la navigation nous aïant paru commode, nous nous mî-

mes en canot le 24. Janvier, & nous deſcendîmes la riviere des Iſlinois, juſqu'au fleuve *Miſſiſſi-pi*, où nous arrivâmes le 2. Février. A conſiderer la riviere des Iſlinois, depuis ſon premier portage, juſqu'à ſon embouchure dans ce fleuve, elle a bien cent-ſoixante lieuës de cours navigable : Les environs en ſont auſſi delicieux, que fertiles ; on y voit des animaux de toutes eſpeces, cerfs, biches, loups-cerviers, orignacs, bœufs ſauvages, chévres, brébis, moutons, liévres, & une infinité d'autres, mais peu de caſtors : Pour des arbres, ce ne ſont que bois à haute fuſtaïe, avec de grandes allées, qui ſemblent tirées au cordeau ; outre les ormes, les heſtres, les platanes, les cedres, les noyers, les châteniers, on y voit des plaines toutes couver-

Riviere des Iſlinois.

tes de grenadiers, d'orangers, de citronniers, en un mot de toutes ſortes d'arbres fruitiers. En pluſieurs endroits on y voit de grands ceps de vignes, dont les ſarmens confondus parmi les branchages des plus grands arbres, ſoutiennent des grappes de raiſin ſuſpenduës, d'une groſſeur extraordinaire.

Nous étant embarquez ſur le *Miſſiſſipi*, nous ſuivîmes ce grand fleuve ; à ſix lieuës de l'embouchure de la riviere des Iſlinois, nous rencontrâmes celle des *Ozages*, dont le rivage & les environs ne ſont ni moins agréables, ni moins fertiles ; il eſt vrai que ſon eau charrie une ſi grande quantité de limon, qu'elle altere celle du *Miſſiſſipi*, & la rend toute limoneuſe juſqu'à plus de vingt lieuës aprés ſon embouchure ; ſes rivages ſont

Riviere des Ozages.

bordez de gros noïers; on y voit une infinité de chaussées faites par les castors, & la chasse y est tres-grande & fort commune en remontant vers sa source; ses bords sont habitez par des Sauvages qui trafiquent beaucoup en pelleteries; nous passâmes une nuit à l'embouchure de cette riviere.

Le lendemain, aprés dix lieuës de navigation, nous trouvâmes le village des *Tamaoas*, nous n'y rencontrâmes personne, les Sauvages s'étant retirez dans les bois pour hyverner; nous y fîmes pourtant quelques marques pour leur faire connoître que nous y avions passé. Ensuite continuant nôtre route, nous tombâmes, aprés trois jours de course, dans

Riviere des Ouabachi.

l'embouchure de la riviere des *Ouabachi*, qui vient de l'Est, & qui se jette dans le *Missisipi*, à

quatre-vingt lieuës de celle des Iſlinois : c'eſt par cette riviere que les Iroquois viennent faire la guerre aux Nations du Sud. Nous cabannâmes une nuit dans cet endroit ; aprés ſoixante lieuës de courſe, ſuivant toujours nôtre grand fleuve, nous prîmes terre à un bord habité par des Sauvages , nommez *Chicacha*. Ce fut-là que nous perdîmes un François de nôtre ſuite, nommé *Prudhomme*. La recherche que nous en fîmes pendant neuf jours, nous donna occaſion de reconnoître pluſieurs Nations, & de bâtir un Fort en ce lieu, pour ſervir aux François d'entrepauſe & d'habitation dans un païs auſſi beau que celui-là.

Durant cet intervalle, deux de nos Chaſſeurs firent rencontre de deux Sauvages *Chicacha*, Deux Chaſſeurs bien re-

ç::s des Sauvages Chicacha.

qui leur offrirent de les conduire dans leur village. Nos gens entraînez par un esprit de curiosité, les suivirent; ils furent fort bien reçus, ensuite comblez de presens, & priez par les Principaux de faire en sorte que nôtre Chef les honorât d'une visite. Nos gens tres-satisfaits de cet accueil, en firent leur rapport à M. de la Sale, qui le lendemain même s'y transporta avec dix de sa troupe; il y reçut tous les bons traitemens qu'on peut attendre de peuples les plus civilisez, & n'eut aucune peine de leur inspirer les sentimens de soumission & d'obeïssance pour le Roy. Ces Sauvages même consentirent volontiers à la perfection de nôtre Fort.

Nation des Chicacha.

Cette Nation est fort nombreuse, & peut mettre deux mille hommes sur pié: ils ont tous

la face platte comme une assiette, ce qui est un trait de beauté parmi eux; c'est pour cela qu'ils prennent soin d'applatir le visage de leurs enfans avec des tablettes de bois, qu'ils appliquent sur leur front, & qu'ils sanglent fortement avec des bandes: toutes ces Nations jusqu'au bord de la mer se donnent cette figure: tout abonde chez eux, blé, fruits, raisin, olives, poules domestiques, poulets d'Inde, outardes. M. de la Sale y aïant reçu de si bons rafraichissemens, & aprés leur avoir fait, par reconnoissance, present de quelques couteaux, & de quelques haches, s'en vint retrouver ses gens. Enfin aprés neuf jours d'attente, *Prudhomme* qui s'étoit perdu dans le bois, où il n'avoit vécu que de gibier, revint nous rejoindre. M. de la Sale le chargea

Prudhôme perdu dans les bois, vientre-

joindre les Frãçois.

du soin d'achever le Fort, qu'il nomma de son nom, & lui en donna le commandement; aprés quoi il reprit sa route sur le même fleuve, vers la fin du mois de Février.

Allarme causée par un tambour.

Nous fûmes trois jours sans débarquer; le quatriéme, aprés avoir fait cinquante lieuës, nous arrivâmes au village des *Cappa*: à peine eûmes-nous mis pié à terre, que nous entendîmes battre le tambour. D'abord croïant voir les ennemis à nos trousses, nous nous jettâmes dans nos canots, & passâmes à l'autre bord; ainsi nous fîmes aussi-tôt une redoute, pour nous mettre à couvert de toute surprise. Les Sauvages vinrent nous reconnoître en canot; nous leur envoïâmes quelqu'un de nos gens au devant, pour leur presenter le *Calumet*, ils l'accepterent volontiers, s'of-

Bons traitemens

frirent en même tems de nous conduire dans leur habitation, & nous promirent toutes ſortes de ſecours. M. de la Sale ne balança pas à y aller ; cependant l'un des deux Sauvages prit le devant, pour donner avis de nôtre arrivée à ceux de ſa nation. Leur Chef accompagné des principaux s'avança pour nous recevoir ; Dés qu'il vit M. de la Sale, il vint le ſaluer d'une maniere fort grave, d'ailleurs reſpectueuſe ; lui offrit tout ce qui dépendoit de lui, & de ſa nation ; & l'aïant pris par la main, il le conduiſit dans ſa cabanne. M. de la Sale marchant avec lui, témoigna combien il étoit ſenſible à ſes honnêtetez, & lui fit entendre ſon deſſein & ſes intentions, qui ne tendoient qu'à la gloire du vrai Dieu, & à lui faire connoître la puiſſance du

> Accueil que fõt aux Frãçois les Sauvages Cappa.

Roi des François. Etant arrivez au village, nous vîmes une tres-grande multitude de peuple, au milieu de laquelle étoient plusieurs archers rangez par file. Le Chef, s'estant quelque tems arrêté, déclara à toute l'assemblée, que nous étions envoïez de la part du Roi de France, pour reconnoître l'Amerique Septentrionale, & recevoir ses Peuples sous sa protection. Il se fit alors une acclamation generale, par laquelle ce peuple parut témoigner sa joïe : & aussi-tôt le Chef assura M. de la Sale de la parfaite soumission de tout son peuple aux ordres du Roi ; le conduisit dans sa cabanne, & lui fit tous les bons traitemens possibles, aussi-bien qu'à ceux de sa troupe ; outre cela, il lui fit des presens fort considerables ; par exemple, beaucoup de blé d'Inde,

d'Inde, & d'autres provisions necessaires, dont M. de la Sale fut fort content, aussi-bien que de toutes ses honnêtetez. Cette Nation n'a presque rien de sauvage; ils jugent par leurs loix & par leurs coutumes; chacun y jouït de son bien en particulier, dans l'étenduë de sa terre. Mœurs & coutumes des Cappa.

A huit lieuës de-là sont les *Akanséas*, dont les terres ont plus de soixante lieuës: ils sont divisez en plusieurs villages, de distance en distance. Les *Cappa* nous donnerent deux guides pour nous mener jusqu'au premier, qu'on appelle *Togengan*: il est sur le bord d'un fleuve, nous y fumes tres-bien reçus: à deux lieuës de celui-ci, nous descendîmes en canot à celui de *Torimant*; & à six lieuës de ce dernier, dans un autre appellé *Ozotoni*. Nous fûmes par tout Nation des Akanceas.

également bien reçus ; & comme nôtre arrivée avoit déja fait du bruit dans toute la Nation, nous trouvâmes une fort nombreuse assemblée de peuple dans celui-ci ; ce qui obligea M. de la Sale d'y faire arborer les Armes du Roi, au bruit de nôtre Artillerie. L'éclat & le feu de nos armes imprima un tel respect, & jetta une telle consternation parmi toute cette multitude, que leur Chef nous jura de la part de sa Nation, une inviolable alliance. Ce climat, & celui des *Cappa* est le même ; il est sur le 34. degré de latitude : le païs abonde generalement par tout, en grains, en fruits, en gibiers de toute nature & de toutes especes : la temperature de l'air y est merveilleuse ; on n'y voit jamais de nége, tres-peu de glace ; leurs cabannes sont bâties

Armes du Roi arborées au bruit de l'artillerie.

Climat de ce païs.

de bois de cedre, toutes nattées en dedans : ils n'ont aucun culte determiné ; ils adorent toutes sortes d'animaux, ou pour mieux dire, ils n'adorent qu'une seule Divinité, qui se manifeste dans un certain animal, tel qu'il plaît à leur *Iongleur* ou *Prêbitre*, de le determiner ; ainsi ce sera tantôt un bœuf, tantôt un orignac, tantôt un chien, ou quelque autre ; Quand ce Dieu sensible est mort, c'est un deüil universel ; mais qui se change bien-tôt en une grande joïe, par le choix qu'ils font d'une nouvelle Divinité mortelle, qui est toujours prise d'entre les Brutes. Religiō de ses Habitans.

Environ soixante lieuës au dessous de cette Nation, sont les *Taencas*, peuple qui ne cede ni en force, ni en beauté de climat à aucun autre de l'Amerique. Les *Akancéas* nous donne- Taëncas.

rent des guides pour nous y conduire; nous étant mis en canot, nous suivîmes toujours le cours du grand fleuve. Dés la premiere journée nous commençâmes à voir les Crocodiles le long du rivage; ils sont en tres-grand nombre sur ces bords, & d'une grosseur prodigieuse, il y en a de vingt ou trente piés. A voir un animal si monstrueux, qui croiroit qu'il ne vient que comme un poulet, & qu'il soit éclos d'un œuf; aussi on remarque qu'il croît tous les jours de sa vie. Nous observâmes qu'ils nous fuïoient quand nous les poursuivions; & que lorsque nous les fuïions, ils nous poursuivoient; nous les écartâmes à coups de fusil, & nous en tuâmes quelques-uns. Le jour suivant, étant arrivez vis-à-vis du premier village des *Taencas*,

Crocodiles en grand nõbre.

M. de la Sale me députa vers le Chef, pour lui apprendre ſon arrivée, & me donna les deux guides *Akancéas*, avec deux *Abenaguis*, pour me ſervir de truchement.

Comme ce village eſt au-delà d'un lac qui a huit lieuës de tour, à demi lieuë du bord; il nous falut porter un canot d'écorce pour le traverſer, nous le paſſâmes en deux heures. Dés que nous fûmes ſur le rivage, je fus ſurpris de voir la grandeur du village, & la diſpoſition des cabannes: elles ſont diſpoſées à divers rangs, & en droite ligne autour d'une grande place; toutes faites de bouſſillages, & recouvertes de nattes de canne; Nous en remarquâmes d'abord deux, plus belles que les autres; l'une étoit la demeure du Chef; & l'autre le Temple; chacune

Gran- & diſpoſition d'ũ beau village de Sauvages.

avoit environ quarante piés en quarré ; les murailles en étoient hautes de dix piés , & épaisses de deux : le comble en forme de dôme étoit couvert d'une natte de diverses couleurs : Devant la maison du Chef étoient une douzaine d'hommes armez de demi-piques : comme nous nous presentâmes, un Vieillard s'adressa à moi , & me prenant par la main , il me conduisit dans un vestibule, & de-là dans une grande salle en quarré , pavée & tapissée de tous côtez d'une tres-belle natte ; au fond de cette sale, en face de l'entrée, étoit un tres-beau lit, entouré de rideaux , d'une fine étoffe, faite & tissuë de l'écorce de meûriers. Nous vîmes sur ce lit, comme sur un thrône, le Chef de ce peuple , au milieu de quatre fort belles femmes,

Chef des Taëcas

environné de plus de ſoixante vieillards armez de leurs arcs & de leurs fléches; ils étoient tout couverts de cappes blanches & fort deliées ; celle du Chef étoit ornée de certaines houppes d'une toiſon differemment colorée ; celles des autres étoient toutes unies. Le Chef portoit ſur ſa teſte une thiare d'un tiſſu de jonc tres-induſtrieuſement travaillé & relevé par un bouquet de plumes differentes; tous ceux qui étoient autour de lui, étoient nud-tête ; les femmes étoient parées de veſtes de pareille étoffe ; portoient ſur leurs têtes de petits chapeaux de jonc, garnis de diverſes plumes : elles avoient encore des braſſelets tiſſus de poil, & pluſieurs autres bijoux, qui relevoient leur ajuſtement ;

Portrait des femmes de ces Sauvages.

elles n'étoient pas tout-à-fait noires, mais bises, le visage un peu plat, les yeux noirs, brillans, bien fendus, la taille fine & degagée, & toutes me parurent d'un air riant & fort enjoüé.

Discours adressé au Chef de ces Sauvages.

Surpris, ou plûtôt charmé des beautez de cette Cour sauvage, j'adressai la parole à ce venerable Chef, & lui dis au nom de M. de la Sale, qu'aïant l'honneur d'être envoïés de la part du *Roi de France*, le plus puissant des Rois de la terre, pour reconnoître toutes les Nations de l'Amerique, & pour les inviter à vivre sous la domination d'un si grand Prince, nous venions leur offrir nôtre alliance & nôtre protection, sous laquelle toutes les Nations d'en-

haut

haut s'étoient déja rangées : que si nous prétendions nous établir dans ce païs, c'étoit moins pour les assujettir sous un joug rigoureux, que pour les maintenir tous par la force de nos armes, dans les bornes de leurs possessions, & pour leur faire part de nos plus beaux Arts & de nos richesses ; moins pour leur ravir leurs trésors, que pour leur apprendre à s'en servir ; moins pour leur ôter leurs terres, que pour leur enseigner à les bien cultiver, & pour leur ouvrir par la navigation le commerce des nôtres ; moins enfin pour être leurs Souverains & leurs Maîtres, que pour être leurs amis & leurs freres.

Le Chef aprés m'avoir attentivement écouté, & un de nos *Abenaquis* lui aïant expliqué le sens de mon discours, m'embras- Sa réponse.

ſa, & me répondit d'un air doux & riant, que ſur le rapport que je lui faiſois de la grandeur de nôtre Monarque, il avoit déja conçu pour ſa Majeſté tous les ſentimens de veneration & de reſpect qu'on devoit à un ſi grand Prince; qu'il auroit le lendemain l'honneur de voir M. de la Sale, & de l'en aſſurer plus particulierement. Là-deſſus je lui offris de la part de M. de la Sale, une épée damaſquinée d'or & d'argent, quelques étuis garnis de raſoirs, ciſeaux & couteaux, avec quelques bouteilles d'eau de vie. Je ne ſaurois aſſez exprimer avec quelle joïe il reçut tous ces petits preſens: Je m'apperçus cependant qu'une de ſes femmes maniant une paire de ciſeaux, & en admirant la propreté, me ſourioit de tems en tems, & ſembloit m'en de-

Preſens qu'on lui fit.

Une de ſes femmes témoignent finement le deſir qu'elle a

mander autant ; Je pris mon tems pour m'approcher d'elle, & aïant tiré de ma poche un petit étui d'acier travaillé à jour, où il y avoit une paire de ciseaux, & un petit couteau d'écaille ; & faisant semblant d'admirer la blancheur & la finesse de sa veste, je lui mis finement l'étui dans la main : En le recevant elle serra fortement la mienne, & me fit concevoir par-là, *que ces femmes n'ont pas tout-à-fait le cœur sauvage*, & qu'elles pourroient bien s'apprivoiser avec nous. Une autre de la compagnie, qui n'étoit ni moins propre, ni moins agreable que celle-ci, nous étant venu joindre, me fit entendre, en me montrant les épines qui servoient d'attache à sa juppe, que je lui ferois plaisir de lui donner des épingles; Je lui en donnai un rouleau

d'avoir unepaire de ciseaux.

Une autre femme demande de -épingles.

de papier garni, avec un étui d'aiguilles, & un dé d'argent. Elle reçut ces colifichets avec une joie tout-à-fait grande: j'en donnai autant aux deux autres. La mieux faite, & celle qui paroissoit la plus aimable, aïant pris garde que j'admirois le collier qu'elle portoit à son coû, elle le detacha adroitement, & me l'offrit d'une maniere tout-à-fait honneste: Je me défendis quelque temps de l'accepter: mais le Chef lui aïant fait signe de me le donner, je ne pûs me dispenser de le recevoir, à dessein de le presenter à M. de la Salle. Pour lui témoigner ma reconnoissance, je lui donnai dix brasses de rasade bleuë, qu'elle me parut estimer pour le moins autant.

Regal donné. Cependant comme le jour declinoit, je voulus prendre con-

gé du Chef de cette Nation ; mais il me pria fortement d'attendre au lendemain, & me remit entre les mains de quelques-uns ses Officiers, avec ordre de me faire bonne chere. Je n'eus pas beaucoup de peine à me rendre à ses offres ; & l'envie que j'avois d'apprendre leurs mœurs & leurs maximes, me fit rester avec plaisir. On me conduisit d'abord dans un appartement meublé à peu prés comme celui du Prince : on m'y donna une collation mêlée de gibier & de fruit, je bûs même quelques liqueurs. par les Sauvages.

Pendant ce tems-là je m'entretenois avec un vieillard, qui me satisfit sur tout ce que je lui demandois. Pour ce qui concernoit leur Politique, il me dit qu'ils ne se gouvernoient que par la seule volonté de leur Chef ; qu'ils le reveroient com- Leur devoûment pour leur Chef.

me leur Souverain ; qu'ils reconnoiſſoient ſes enfans comme ſes legitimes Succeſſeurs ; que lorſqu'il mouroit, on lui ſacrifioit ſa premiere femme, ſon premier Maître-d'hôtel, & vingt hommes de ſa Nation, pour l'accompagner dans l'autre monde : Que durant ſa vie, perſonne ne buvoit dans ſa taſſe, ni ne mangeoit dans ſon plat, ni n'oſeroit paſſer devant lui quand il marche : qu'on prend ſoin non ſeulement de nettoïer le chemin par où il paſſe, mais de le joncher d'herbes & de fleurs odoriferantes. J'obſervai dans le peu de tems que je fus en ſa preſence, que s'il parloit à quelqu'un, avant que de lui répondre, il faiſoit de grands hurlemens ; Je priai ce bon vieillard de m'en dire la raiſon : il me dit que ces hurlemens étoient des marques d'admiration & de

respect. A l'égard de leur Religion, il me dit qu'ils adoroient le Soleil, qu'ils avoient leurs Temples, leurs Autels & leurs Prêtres ; Que dans ce Temple ils y entretenoient un feu perpetuel, comme le symbole du Soleil ; qu'à tous les declins de la Lune, ils portoient par forme de Sacrifice, à la porte du Temple, un grand plat de leurs mêts les plus delicats, dont leurs Prêtres font une offrande à leur Dieu ; & qu'ensuite ils l'emportoient chez eux pour en faire grand'-chere.

Leur Religion.

A l'égard de leurs Coûtumes, que tous les Printems ils vont en troupe dans quelque lieu écarté, défricher un grand espace de terre, qu'ils piochent tous au son du tambour ; qu'ensuite ils prennent soin d'applanir la terre, d'en faire un grand

Leurs Coutumes.

champ, qu'ils appellent *le Desert*, ou *le Champ de l'esprit.* En effet, c'est-là qu'ils vont entretenir leurs rêveries, & attendre les inspirations de leur prétenduë Divinité. Cependant comme tous les ans cet exercice se renouvelle, il arrive qu'ils défrichent insensiblement toutes leurs terres, & qu'elles leur rapportent par-là de plus grands revenus. En Automne ils cueillent leur blé d'Inde; ils le gardent dans de grands panniers jusqu'à la premiere Lune du mois de Juin de l'année suivante. En ce tems-là les familles s'assemblent, & chacun invite ses amis ou ses voisins à venir manger de bons gâteaux, à quoi ils joignent de la viande, & ainsi ils passent la journée en festins.

Voilà tout ce que je pus ap-

prendre ce jour-là de leur Religion, de leur Gouvernement & de leurs Coûtumes. Le lendemain j'eus la curiosité de voir leur Temple avant mon départ, le même vieillard m'y accompagna: La structure en dehors en est toute semblable à celle de la maison du Chef; Il est enfermé dans le circuit d'une grande muraille, l'espace qui est entre-deux, forme une espece de parvis, où le peuple se promene; on voit au dessus de cette muraille un grand nombre de piques, sur la pointe desquelles on met les têtes des ennemis, ou des plus grands criminels: Au dessus du frontispice on voit un gros billot fort élevé, entouré d'une grande quantité de cheveux, & chargé d'un tas de chevelures en forme de trophée. Le dedans du Temple n'est qu'u-

Leur Tẽple.

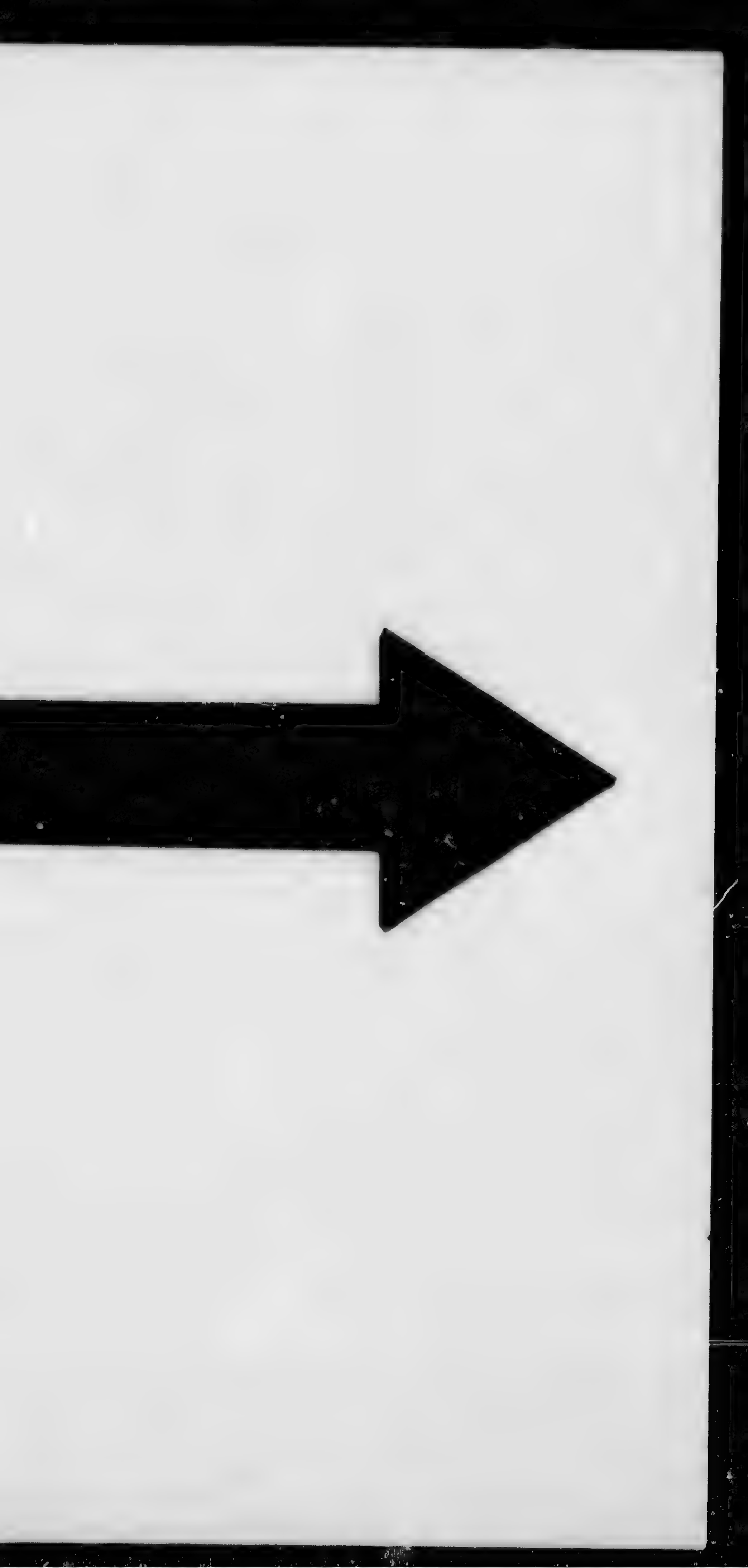
ne nef peinte ou bigarrée en haut par tous les côtez, de plusieurs figures differentes. On voit au milieu de ce Temple un grand foïer qui tient lieu d'autel, où brûlent toujours trois grosses buches mises de bout en bout, que deux Prêtres revêtus de grandes cappes blanches, prennent soin d'attiser. C'est autour de cet Autel enflâmé, que tout le monde fait ses prieres, avec des hurlemens extraordinaires. Ces prieres se font trois fois le jour, au lever du Soleil, à midi, & à son coucher. On m'y fit remarquer un cabinet menagé dans la muraille; le dedans m'en parut tres-beau, je n'en pûs voir que la voute, au haut de laquelle étoient suspendus les corps de deux aigles deploïées & tournées vers le Soleil; je demandai

à y entrer; mais on me dit que c'étoit-là le Tabernacle de leur Dieu, & qu'il n'étoit permis qu'à leur grand-Prêtre d'y entrer. J'appris cependant que c'étoit-là le lieu destiné pour la garde de leurs trésors & de leurs richesses, comme perles fines, pieces d'or & d'argent, pierreries, & même plusieurs marchandises européennes, qu'ils trafiquent avec leurs voisins.

Aprés avoir vû toutes ces curiositez, je pris congé de ceux qui m'accompagnoient. Je m'en retournai avec mes deux interpretes vers M. de la Sale, à qui je rendis un compte fidele de tout le bon traitement que j'avois reçû du Chef des *Tacucas*, de sa magnificence, & sur tout de la disposition où il étoit de reconnoître l'autorité du Roi.

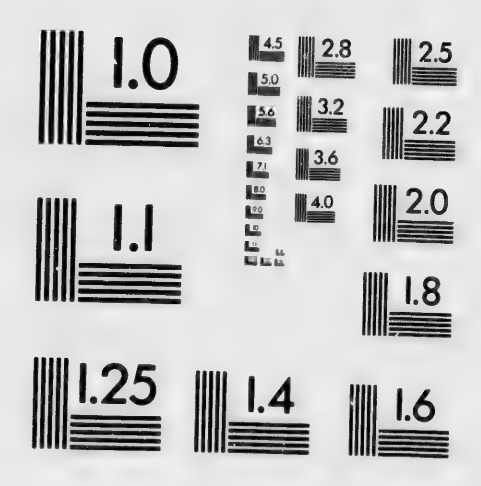
Quelque teins aprés, nous le Leur Chef





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





va visiter M. de la Sale.

vîmes arriver dans une piroque magnifique, au ſon du tambour & de la muſique des femmes qui l'accompagnoient ; les unes étoient dans ſa barque, les autres voguoient à côté de la ſienne. M. de la Sale le reçut avec un reſpect mêlé d'un certain air de gravité, qui répondoit au caractere qu'il devoit ſoutenir en cette rencontre ; il le remercia de l'honneur de ſa viſite, & lui témoigna qu'il ne la recevoit qu'au nom du Prince, de la part duquel il étoit envoïé ; Que ne doutant pas qu'il ne fût dans les ſentimens de reconnoître ſa puiſſance, il l'aſſuroit de ſa protection & de ſon amitié roïale. Le Chef des *Tacucas* répondit que ce qu'il avoit appris de la grandeur du *Roi des François*, & de la valeur de ſes Sujets, ne lui avoit pas permis de balan-

cer un moment ſur les hommages qu'il venoit lui rendre en ſa perſonne ; & que tout Souverain qu'il étoit, il ſe ſoumettoit volontiers à la puiſſance de nôtre grand Roi, & qu'il ſeroit ravi de meriter par ſes ſervices nôtre protection & nôtre alliance. Aprés ces proteſtations d'amitié de part & d'autre, ils ſe firent des preſens reciproques. M. de la Sale lui offrit deux braſſes de raſade, & quelques étuis pour ſes femmes. Ce Chef des Sauvages lui donna ſix de ſes plus belles robes, un collier de perles, une piroque toute remplie de munitions & de vivres ; aprés quoi l'on apporta une douzaine de caraffes d'eau de vie preparée avec le ſucre & le noyau d'amande & d'abricot. La Santé du Roi y fut buë au bruit de nôtre artillerie ; enſuite cel-

le du Chef des *Tacucas*; aprés quoi il remonta ſur ſa piroque, & s'en retourna tres-content.

Nous reſtâmes encore ſur ce bord toute la journée; nous prîmes hauteur, & nous nous trouvâmes au vingt-cinquiéme degré de latitude. Le lendemain 22. Mars de la même année 1683. nous allâmes coucher à dix lieuës de-là.

M. de la Sale, aïant apperçu une piroque qui venoit nous reconnoître, m'ordonna de lui donner la chaſſe. Je courus d'abord vers elle; mais comme j'étois ſur le point de la prendre, plus de cent hommes parurent ſur le bord de l'eau, l'arc bandé, tout prêts à nous tirer. M. de la Sale me fit faire ſigne par de grands cris, de n'aller pas outre; & m'étant auſſi-tôt venu joindre avec ſon monde, nous

allâmes nous camper vis-à-vis d'eux, le mousquet en joüe. Cette contenance les aïant étonnez, ils mirent les armes bas; & je fus sur le champ commandé pour leur aller porter le *Calumet*. Aprés les avoir abordez, je leur offris le collier de paix; ils l'accepterent de bonne grace, m'embrasserent, & me firent connoître qu'ils vouloient être de nos amis. M. de la Sale, aïant remarqué la maniére obligeante dont ils m'avoient reçu, vint nous joindre au même bord; Aussi-tôt ces Sauvages, l'aïant reconnu pour nôtre Commandant, lui rendirent toutes sortes d'honneur. Il leur témoigna qu'il n'exigeoit rien d'eux qu'une reconnoissance & qu'une soumission volontaire aux ordres de nôtre grand Monarque : à quoi il ajouta l'exemple des Nations su-

allâmes nous camper vis-à-vis d'eux, le mousquet en joüe. Cette contenance les aïant étonnez, ils mirent les armes bas; & je fus sur le champ commandé pour leur aller porter le *Calumet*. Aprés les avoir abordez, je leur offris le collier de paix; ils l'accepterent de bonne grace, m'embrasserent, & me firent connoître qu'ils vouloient être de nos amis. M. de la Sale, aïant remarqué la maniére obligeante dont ils m'avoient reçu, vint nous joindre au même bord; Aussi-tôt ces Sauvages l'aïant re-

perieures, & se servit des mêmes raisons dont il s'étoit servi en de pareilles occasions. Ils lui répondirent qu'ils avoient leur Chef, & qu'ils ne pouvoient rien faire que par son ordre; qu'ils s'offroient de le faire venir vers nous, ou de nous conduire jusqu'à son habitation. M. de la Sale toujours fort aise de reconnoître la situation, les mœurs, & les facultez de toutes ces Nations, prit ce dernier parti. Leur village étoit à quatre grandes lieuës du bord du fleuve; nous n'y fûmes pas plûtôt arrivez, que le Chef vint nous recevoir: Il nous conduisit dans sa cabanne, où il nous regala tres-bien. C'étoit le Chef de la Nation des *Naches*. Ce peuple est partagé en deux dominations; celle-ci étoit la moindre; leurs terres ne vont pas à plus

Naches partagez en deux dominations.

plus de vingt lieuës à la ronde.

Le Prince qui commande à ces Peuples, pria M. de la Salle de vouloir bien accepter quelques presens du païs. M. de la Salle lui donna une hache, une marmite, & quelques couteaux. Nous en reçûmes encore quelques provisions ; & nous nous separâmes tres-satisfaits les uns des autres. Il nous fit donner deux guides pour nous accompagner jusques dans l'autre Nation du même nom, qui est dix lieuës plus avant dans les terres.

Autres Peuples appellés *Naches*.

Nous étant mis en chemin sous la conduite de nos guides, nous arrivâmes, le soir même, au village des *Naches*. Cette Nation peut mettre en tout tems trois mille hommes sous les armes. Leurs terres portent du blé d'Inde, de toutes sortes de fruits, des oliviers & des vignes. On y voit de vastes prairies, de grandes forêts, de toutes sortes de bestiaux ; la pesche

& la chaſſe font leurs occupations & leurs richeſſes.

Le Chef nous reçut avec joïe; nous fit preſent de proviſions de bouche, & nous regala de tout ce qu'il avoit de meilleur. Le lendemain de nôtre arrivée, nous y arborâmes les Armes du Roi au bruit de nos mouſquets; aprés quoi, nous prîmes congé de leur Chef, qui nous aſſura d'une parfaite ſoumiſſion.

Coroas, village de Sauvages.

Etant rentrez dans nos canots, aprés huit lieuës de navigation, nous deſcendimes au village de *Coroas*. Le Chef nous y fit le même accueil que les autres nous avoient fait.

La Sabloniere riviere diviſée en trois canaux.

Le lendemain, 27. Mars 1683. nous cabannâmes à l'embouchure d'une riviere, qui vient de l'Oüeſt: on la nomme *la Sabloniere*. A dix lieuës de là, nous remarquâmes qu'elle ſe partage en trois canaux. Je pris celui de la droite. M. de la Fo-

rêt celui de la gauche, & M. de la Sale celui du milieu. Nous ſuivîmes chacun nôtre canal, environ dix lieuës, & peu de tems aprés, nous nous trouvâmes reünis par une eſpece de confluent ſur le même fleuve. A peine eûmes-nous fait ſix lieuës enſemble, que nous apperçûmes des peſcheurs ſur le bord de l'eau : c'étoient des *Quinipiſſas*. Dés qu'ils nous virent approcher, ils allerent avertir leurs gens; auſſi-tôt nous entendîmes battre le tambour, & le rivage fut bordé de Sauvages armez d'arcs & de fléches; nous voulûmes envoïer quatre François à la découverte, mais ils furent rudement repouſſez à force de traits; quatre de nos Sauvages voulurent s'avancer de même, ils furent également traitez; de ſorte que M. de la *Sa-*

Quinipiſſas Sauvages.

le ne voulant rien riſquer, & n'étant point d'humeur à forcer ces gens-là, il trouva plus à propos de les laiſſer en repos, que de paſſer outre.

Tangibao, village.

A douze lieuës des *Quinipiſſas*, nous tombâmes ſur la droite, dans le village de *Tangibao*; nous le trouvâmes pillé, ſaccagé & quantité de corps morts entaſſez les uns ſur les autres. Ce ſpectacle nous fit fremir, & jugeant bien qu'il ne faiſoit pas bon ſur ces rivages, nous paſſâmes plus loin; & aprés dix lieuës de chemin, nous commençâmes à nous appercevoir que l'eau étoit ſalée, la plage nous parut plus étenduë, & toute ſemée de coquilles differemment figurées, les unes en gondoles, les autres en pointes ſpirales, & toutes ornées de pluſieurs couleurs. Nous allâmes plus avant, & a-

prés une heure de navigation, nous nous mîmes en un canot ſur la mer, nous côtoïâmes le rivage, environ un grand quart de lieuë, pour mieux connoître les bords, & nous revinmes enfin prendre terre à l'embouchure de nôtre fleuve.

Ce qui arriva le 7. Avril de l'année 1683. D'abord nôtre premier ſoin fut de rendre graces à Dieu, de nous avoir ſi heureuſement conduits juſqu'au terme de nôtre voïage, aprés plus de huit cent lieuës de navigation & de courſe avec ſi peu de monde, ſi peu de munitions, & au travers de tant de Nations barbares, que nous n'avions pas ſeulement decouvertes, mais en quelque façon ſoumiſes. Nous chantâmes le *Te Deum*; enſuite de quoi, portant nos canots & nôtre équipage ſur des traineaux, Terme de la navigation.

nous allâmes cabanner un peu au dessus de la plage, pour nous mettre à couvert du reflux qui la couvre toute entiere, aprés l'avoir laissée à sec pendant six heures.

Aïant choisi le lieu de nôtre nouveau campement, nous attachâmes une Croix au haut d'un gros arbre, & nous y arborâmes les Armes de France; aprés quoi nous construisîmes trois ou quatre cabannes auprés, au milieu de quelques retranchemens. Ensuite M. de la Sale prit ses points de hauteur pour determiner l'embouchure du *Mississipi*. Les Espagnols qui l'avoient inutilement cherchée, avoient déja donné à ce fleuve le nom *del Rio ascondido*: Selon le calcul de M. de la Sale, c'est entre le 22. & 23. degré de latitude, qu'il se jette dans le Golphe

Mississipi, son embouchure.

Mexique

Mexique, par un gros canal qui a deux lieuës de largeur, qui eſt profond, & tres-praticable.

Ses bords.

Avant que de quitter ſes bords, M. de la Sale voulut un peu les reconnoître. Il eſt conſtant qu'auprés de la mer ils ſont inhabitables, tant à cauſe des frequentes inondations du Printems, que pour la ſterilité de la plage. Ce n'eſt par tout ce païs, que cannes, ronces, & bois renverſez ; mais environ une lieue & demie dans les terres, c'eſt le plus beau ſejour du monde ; grandes prairies, bois francs, remplis de meûriers, noïers, chaſtaigners. On y voit des campagnes couvertes de toutes ſortes d'arbres fruitiers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers ; des côteaux chargez de vignes ; des champs qui portent deux fois l'an du blé d'Inde. On voit

dans les étangs, ou ſur les rivieres, toutes ſortes d'oiſeaux aquatiques, comme canards, oyes, macreuſes, plongeons ; dans les bois & dans les campagnes toutes ſortes de volatiles, perdrix, faiſans, cailles ; d'animaux à quatre piés de toutes eſpeces, ſur-tout de gros bœufs qu'on appelle *Cibolas* : ils ſont beaucoup plus gros que ceux dont nous avons déja parlé, & boſſus depuis le chignon du coû, juſqu'au milieu du dos : ils paiſſent dans les cannes, & s'attroupent juſqu'au nombre de quinze cent. On en fait la chaſſe d'une maniere aſſez particuliere ; Comme ils ſont au milieu de ces cannes dans des forts impenetrables, les Sauvages font un grand circuit autour, & y mettant le feu par divers côtez, ſurtout quand le vent ſouffle un peu plus fort qu'à l'ordinaire,

Cibolas, eſpece de gros bœufs.

Cõmẽt s'en fait la chaſſe.

ils excitent un grand incendie, tout l'air eſt d'abord rempli de fumée, laquelle ſe change en flâme en un moment; & la rapidité du feu jointe au bruit effroïable que fait cette forêt fragile & brulante, jette l'épouvante dans le troupeau. Ces gros bœufs effraïez fuïent de toutes parts; les Sauvages perchez de diſtance en diſtance ſur des arbres, dardent les uns, tirent ſur les autres, & en font une boucherie incroïable. Par un hazard fortuné, les Sauvages *Tangibao, Quinipiſſas, Naches*, (car pluſieurs Nations ſe joignent enſemble pour cette chaſſe) firent une chaſſe pendant nôtre ſejour, & nous y profitâmes de trois gros bœufs, qu'ils nous abandonnerent; & les aïant dépecez, nous en fîmes bonne-chere pendant trois jours, & nous en eûmes

encore de reſte pour le jour de nôtre depart.

M. de la Sale voulant aller faire part de ſes decouvertes à M. le Comte de Frontenac, & deſirant confirmer les peuples qu'il avoit reconnus, dans les bons ſentimens qu'ils avoient déja conçus pour nôtre Nation, reſolut de remonter le même fleuve vers les Iſlinois; de là regagner les Lacs, pour aller à *Quebec*, & enſuite faire voile en France, à deſſein d'informer la Cour de ſes voïages & de ſes découvertes.

L'onziéme d'Avril de la même année 1683. nous nous remîmes en canot ſur le même fleuve*: Nous étions au nombre de ſoixante perſonnes. Comme ce fleuve, environ cinquante lieuës au deſſus de la mer, ſe diviſe en trois grands canaux, qui ſe réüniſſent en un ſeul, nous ar-

rivâmes dés la premiere journée au confluent de ces trois bras, & la ſixiéme aprés, à la pointe de ſa diviſion. Là les vivres aïant commencé à nous manquer, il falut pourvoir à cette neceſſité. Nôtre premiere reſſource furent les *Crocodiles*; nous en tuâmes d'abord deux d'une mediocre grandeur; la chair en eſt ferme, blanche & d'un tres-bon goût; elle a la fermeté du Thon, & la douceur du Saumon; nous nous en regalâmes pendant quelques jours, mais le courant du fleuve nous paroiſſant de jour en jour plus rapide, nous fûmes obligez d'aller par terre, & de conduire nôtre équipage avec des traineaux jusqu'aux *Quinipiſſas*. Comme ce peuple nous avoit tres-mal reçu en deſcendant, nous crûmes devoir prendre nos meſures pour nous le rendre

Crocodiles ſervent de nourriture.

plus traitable ; c'eſt pourquoi nous envoïâmes deux *Abenaguis*, & deux *Loups* à la découverte. Ceux-ci n'aïant rencontré que quatre femmes, nous les amenerent le ſoir même. Cette capture nous fit plaiſir, & nous eſperâmes pouvoir par-là reduire ces Sauvages à tout ce que nous voudrions. Il eſt vrai que nous en uſâmes à l'égard de ces femmes avec toute la diſcretion & l'honnêteté poſſible ; & le lendemain nous étant approchez de leur village, nous leur en renvoïâmes une avec quelques preſens, pour leur témoigner que nous ne voulions que leur amitié, & quelque ſecours de vivres. Elle leur fit montre de quelques paires de ciſeaux, de quelques couteaux que nous lui avions donnez ; leur fit rapport de nôtre bon traitement, &

Quatre femmes des Quinipiſſas priſes.

de nos intentions. D'abord quatre des Principaux de leur Nation vinrent nous apporter quelques munitions,& nous inviter à venir nous réjouïr dans leur habitation. Nous remîmes les trois autres femmes entre leurs mains, comme nous les avions prises ; & nous nous approchâmes d'eux, en nous tenant toujours sur nos gardes. Dés que nous fûmes arrivez à leur village, ils nous presenterent de leurs fruits, & quelques oiseaux de riviere assez bien apprêtez. Aprés nous être remis, nous nous retirâmes environ cent pas à l'écart, & cabannâmes ce soir entre leur village & le fleuve. Dés la pointe du jour, ces traîtres nous environnerent, & nous attaquerent ; mais ils ne nous trouverent point endormis ; nous avions fait sentinelle toute la nuit, & dés leur pre-

Caractere des peuples, nõmez *Quinipissas*.

miere approche, nous fûmes en état de les repousser ; nous en jettâmes d'abord cinq ou six par terre, le reste prit la fuite, & les aïant poursuivis, nous nous contentâmes d'en tuer encore deux ou trois autres, & leur chevelure nous servit à faire un trophée.

Delà nous poussâmes jusques aux *Naches* ; nous y avions caché du blé d'Inde en descendant, nous l'y retrouvâmes en fort bon état ; le Chef nous y vint aussi-tôt recevoir. M. de la Sale, aprés les premieres civilitez, lui presenta les chevelures des *Quinipissas*, les plus grands ennemis de sa Nation. Ce present ne lui déplut pas, & lui fit concevoir que nous n'étions pas gens à nous laisser insulter impunement. Il nous fit d'abord presenter quelques rafraîchissemens,

que nous acceptâmes volontiers. Cependant nous prîmes garde qu'il n'y avoit point de femmes dans leur village; ce qui nous fit soupçonner quelque méchant dessein de leur part : Nous mangions & buvions à bon compte, comme gens qui ne se mêlent de rien, cependant sans quitter nos armes. Quelque tems aprés, nous vîmes arriver à la file grand nombre de combattans; nous nous mîmes d'abord en défense; le Chef nous pria de ne point entrer en aucune défiance. Il s'avança vers ses gens, leur commanda de faire alte à une certaine distance, & revint nous assurer que c'étoit quelques-uns des leurs qui venoient de la petite guerre contre les Iroquois; & que toute leur Nation n'avoit d'autre dessein, que de se maintenir dans nôtre amitié. Il ac-

compagna ſes paroles de quelques preſens, & de quelques nouvelles proviſions; & les aïant acceptées de bon cœur, nous laiſſâmes par reconnoiſſance une partie de nos canots, qui nous embaraſſoient; & nous nous retirâmes ſains & ſauves; mais nous n'en fûmes redevables qu'à nôtre précaution.

Enſuite nous continuâmes nôtre route vers les *Tacucas*, & les *Akancéas*, qui nous firent les mêmes honnêtetez qu'en deſcendant. C'eſt ainſi que paſſant au travers de tant de differens peuples, nous éprouvions la fidelité des uns, & l'infidelité des autres; & que joignant la vigilance à la douceur & à la fermeté, non ſeulement nous nous mettions à couvert de leurs embûches, mais encore nous ſavions les mettre à la raiſon, &

ſes reduire à nôtre obéïſſance.

Nous prîmes congé des *Akancéas* le 12. jour de Mai ; Nous pouſſâmes juſqu'à l'embouchure de la riviere des Iſlinois ; enſuite nous continuâmes nôtre route le long de ſes bords, en remontant juſqu'au Fort *Prudhomme*, où M. de la Sale tomba dangereuſement malade. Le Pere Gabriel reſta auprés de lui, avec une bonne partie de ſon monde ; & je fus commandé avec vingt hommes, pour aller à *Miſſilimachinac*, mettre ordre à ſes affaires. Je me ſeparai d'avec lui le 15. Mai de la même année 1683. — Fort Prudhõme.

J'allai coucher la premiere journée chez les *Ouabaches*, qui me reçurent tres-bien.

A vingt lieuës plus haut, je fis rencontre de quelques Iroquois. Ces Sauvages ſi terribles d'ailleurs, paroiſſent doux quand ils — Iroquois, leur caractere.

ſont les plus foibles, & ſont gens ſans pitié, quand ils ont l'avantage. Ceux-ci qui n'étoient qu'au nombre de cinq, me dirent que j'allois bien-tôt donner dans une troupe de plus de quatre cens hommes bien armez. Cet avis m'obligea de me tenir ſur mes gardes: En effet, à peine eûmes-nous fait un quart de lieuë, que nous découvrîmes une petite armée. A la verité, il n'y a pas plaiſir de trouver ſur ſes pas ces Barbares attroupez, ſur-tout quand ils n'ont pas fait coup; nous ne laiſſâmes pas d'aller nôtre chemin. Ils nous parurent d'abord des Iroquois, & ce n'étoit que des *Tavaroas*, qui s'étoient joints avec quelques Iſlinois. Eux de leur côté nous voïant avec nos armes à feu, nous prirent auſſi pour des Iroquois, & firent mine

de nous vouloir envelopper, à dessein de nous brûler ; car c'est le moindre châtiment qu'on fait souffrir à ces barbares, quand on les tient : Telle est l'horreur que toutes les Nations ont pour eux ; mais les Islinois nous aïant reconnus, les *Tavaroas* débanderent leurs arcs, & nous firent part de leurs munitions. Nous poursuivîmes nôtre route jusqu'à la riviere *Chicacou* ; & aprés vingt journées de traitte, nous arrivâmes enfin vers le commencement du mois de Juillet à *Missilimachinac*, où nous attendîmes M. de la Sale, qui nous y vint joindre au mois de Septembre de la même année. Il n'y resta que trois jours, pour donner quelque ordre à ses affaires. Il me chargea du soin d'aller achever le Fort *S. Loüis*, m'en accorda le Gouvernement, avec

Traitement que leur font les autres peuples.

un plein pouvoir de diſpoſer des terres des environs, & remit tout ſon monde ſous mon commandement, à la reſerve de ſix François qu'il prit avec lui pour l'accompagner juſqu'à Quebec. Nous partîmes le même jour, lui pour le Canada, moi pour les Iſlinois.

Je pris d'abord mon chemin vers les *Miamis*, à la tête de quarante hommes, tant François que Sauvages. J'y arrivai le ſixiéme de Janvier 1684. J'en viſitai le Fort qui étoit en fort bon état. J'y laiſſai dix hommes de ma troupe bien armez; enſuite m'étant remis en chemin, je me rendis à la fin du mois au Fort *S. Loüis*; j'y fis travailler auſſitôt; & en moins de deux mois je le mis dans ſa derniere perfection. J'invitai auſſi-tôt toutes les Nations voiſines à y venir.

Fort chez les Miamis

Je n'eus pas beaucoup de peine à les y attirer ; la beauté du païs, la fecondité des terres, la commodité d'une riviere tres-marchande, le voisinage de cent Nations differentes, la proximité de ces étangs, ou plutôt de ces petites mers, qui ouvrent le commerce à toute l'Amerique Septentrionale, depuis le fleuve S. Laurent, jusqu'au Golphe Mexique : Enfin, la situation avantageuse de ce nouveau Fort, qui devoit servir de rempart aux nouveaux habitans de ces Terres, contre l'irruption des Barbares, il n'en faloit pas davantage pour inviter toutes les Nations des environs à y venir faire des habitations. On vit en tres-peu de tems plus de cinq cent cabannes bâties sur ces bords ; & en moins de deux mois il y eut un concours mer-

veilleux de tous ces peuples differens. Cela ſeul peut facilement faire comprendre avec quelle facilité l'on pourroit hnmaniſer ces Nations ſauvages, ſi l'on ſe donnoit la peine de les apprivoiſer par de petites Colonies de nos Européans : car en quelque petit nombre qu'ils puiſſent être, ils ſont parmi ces Barbares comme le ciment de la concorde & de la ſocieté civile.

Arrivée de M. de la Sale à Quebec.

Cependant M. de la Sale étant arrivé à Quebec, eut le chagrin de n'y pas rencontrer M. le Comte de Fontenay ; il étoit repaſſé en France par ordre de la Cour. Dés ſon arrivée, il ne manqua pas d'informer toute la Ville de ſes grandes découvertes, & de la ſoumiſſion volontaire de tant de Nations differentes à la puiſſance du Roi. On chanta le *Te Deum*, en action de graces

graces pour cet heureux accroiſſement de gloire à la Couronne. L'empreſſement qu'avoit M. de la Sale, d'aller faire part au Roi & à ſes Miniſtres, du ſuccés de ſes voïages, l'obligea à preſſer ſon depart. Il partit du Canada au commencement d'Octobre de l'an 1684. Mais avant que de faire voile, il m'envoïa M. le Chevalier *de Bogia*, comme un homme qui lui avoit été fortement recommandé; il vint me trouver au Fort S. Loüis, je le reçus du mieux qu'il me fut poſſible, & lui fis tous les bons traitemens, que l'état où je me trouvois, me permirent de lui faire.

Le vingtiéme de Mars de la même année, aïant eu avis que les Iroquois, jaloux de nôtre nouvel établiſſement chez les Iſlinois, venoient avec des forces conſiderables, pour nous faire

Iroquois tâchent de s'opposer à nos établiſſemens.

la guerre, j'envoïai un Exprés vers M. *de la Durontai*, Commandant au Fort de *Missilimachinac*, pour lui demander du secours. Cependant je fis faire de nouvelles fortifications au Fort, & mis le village en état de se défendre, par de bons fossez, par des remparts, & par tous les ouvrages capables d'arrêter les attaques des ennemis. Ils parurent le 28. Mars, au nombre de cinq cent. Dés leurs premieres attaques ils furent repoussez vigoureusement. Enfin, aprés six mois de siege, ils furent forcez de se retirer avec une perte de plus de quatre-vingt des leurs, & sans aucune perte des nôtres. Ils prirent quelques esclaves des environs, pour pouvoir seulement se vanter qu'ils n'étoient pas venus sans coup ferir, & qu'ils ne s'en retournoient pas

les mains vuides : Mais comme ils étoient ſur le point de leur enlever la chevelure, ces pauvres malheureux eurent l'adreſſe de ſe ſauver de leurs mains, & vinrent nous rejoindre dans nôtre Fort.

Vers le quinziéme d'Avril, M. *de la Durontai*, & le Pere *Daloy* Jeſuite, accompagnez de ſoixante François, vinrent me ſecourir, mais ce fut aprés coup, & ſans aucun beſoin. Cependant M. *de la Barre* étoit arrivé à Quebec, pour y prendre la place de M. le Comte de Frontenac. Ce changement fut un coup de foudre pour toute la Nouvelle-France, qui regardoit M. de Frontenac comme ſon pere & ſon patron ; mais il ne fut pas moins accablant pour moi. A peine ce nouveau Gouverneur, ami ou parent de M. le Cheva-

Arrivée de M. de la Barre à Quebec en qualité de Gouverneur

lier *de Bogia*, fut arrivé, qu'il lui expedia des Lettres de Gouverneur du Fort S. Loüis, lequel avoit été commencé & consommé par mes soins. Il les adressa à M. de la Durontay, pour me les faire tenir. Celui-ci me signifia de la part du nouveau Gouverneur, l'ordre donné en faveur du Chevalier, pour être à ma place. Je n'eus point d'autre parti à prendre dans cette occasion, que celui d'obéïr. Je laissai quelques effets considerables dans le Fort; j'en fis un Inventaire, M. le Chevalier eut la bonté de le signer; & je partis le même jour avec ce que je pus emporter de plus important & de plus necessaire. Je pris d'abord le chemin de *Montreal*, & delà je me rendis à Quebec, où je n'arrivai qu'au commencement du mois de Juillet. Je ne pus me

diſpenſer d'aller faire la reveren-ce à M. le Gouverneur, de lui rendre un compte fidele de l'état & de l'importance de la Place, que j'avois quittée par ſon ordre; en un mot, de la diſpoſition de toutes choſes dans ce païs. Il m'écouta favorablement, m'offrit tel autre établiſſement que je voudrois dans l'Amerique, & m'aſſura de ſa protection en tout ce qui dependroit de lui. Je le remerciai de ſes offres, & lui dis que je me ferois toujours un tres-grand plaiſir d'obëir à ſes ordres; mais que j'étois reſolu de ne prendre d'établiſſement qu'aprés le retour de M. de la Sale. Ce fut à peu prés tout l'entretien que nous eûmes enſemble.

Dés mon arrivée, je ne manquai pas de mander à M. de la Sale, l'état de mes affaires, &

de lui repreſenter l'injure que je croïois qu'on m'avoit faite, en m'ôtant d'un poſte où il m'avoit placé lui-même : A quoi j'ajoûtai le danger qu'il y avoit que ces peuples, habituez depuis peu auprés du Fort, ne s'accommodant pas d'un nouveau Commandant, n'abandonnaſſent tout, ou ne fiſſent quelque deſordre. J'écrivis encore à M. *de la Forêt*, mon ami, pour recommander mes interêts à nôtre commun protecteur. Ces lettres firent tout l'effet que j'en avois pû eſperer ; j'en reçus réponſe par M. de la Forêt lui-même, que je vis revenir à Quebec ſur la fin du mois de Juillet de l'année 1684. J'eus le plaiſir d'apprendre de ſa bouche le favorable accueil que l'on avoit fait à la Cour à M. de la Sale, & les conſiderables ſecours que le

Roi lui avoit accordez pour établir des Colonies dans les Terres nouvellement découvertes, & ſon nouveau rembarquement pour le Golphe Mexique. Mais ce qui acheva ma ſatisfaction, ce fut d'apprendre de lui-même mon rétabliſſement au Fort S. Loüis, en qualité de Gouverneur & Capitaine, par une Lettre expreſſe, que M. de la Sale avoit obtenuë, en ma faveur, de Sa Majeſté. J'avouë que le plaiſir de triompher de mes ennemis fit la plus grande partie de ma joïe.

Je m'équipai auſſi-tôt d'armes, de linges, d'étoffes & de toutes les autres choſes neceſſaires, tant pour la fortification de mon poſte, que pour mettre ma Compagnie ſur pié. J'emploïai vingt mille francs à mon équipage : Et aprés nous être ſou-

vent regalez à Quebec, M. de la Foreſt & moi, nous partîmes enſemble le premier jour de Novembre, lui pour *Frontenac*, dont il avoit été fait Gouverneur, & moi pour les Iſlinois.

Les glaces aïant interrompu nôtre voïage ſur le fleuve Saint Laurent, nous fûmes obligez de relacher, & de paſſer l'hyver à Montreal, juſqu'au Printems de l'année ſuivante 1685. Dés le commencement d'Avril nous remontâmes le fleuve juſqu'au Fort de Frontenac, où je pris congé de M. de la Forêt. Je me mis en canot ſur le premier lac, juſqu'à *Niagara*; d'où aprés avoir franchi le Saut, je gagnai *Miſſilimachinac*, & delà les Miamis; enſuite étant arrivé juſqu'à l'embouchure de la riviere des Iſlinois, je me rendis au Fort S.

Loüis,

Loüis, environ le quinze de Juin de la même année.

M. le Chevalier *de Bogia* m'y reçut d'abord avec toutes les marques de joïe & d'amitié possibles : Je repondis à ses civilitez du mieux que je pûs ; mais enfin aprés l'avoir instruit de l'embarquement de M. de la Sale, & de toutes les autres nouvelles, je ne pûs me dispenser de lui presenter mes Lettres patentes de Capitaine & Gouverneur du Fort S. Loüis, dont le Roi m'avoit honoré. Il reçut cet ordre avec beaucoup de soumission, me remit la Place entre les mains, avec tous les effets que je lui avois confiez, m'assurant qu'il n'en étoit ni moins mon serviteur, ni moins mon ami. Nous passâmes le reste de la journée ensemble, & le lendemain il partit lui troi-

ſiéme pour la ville de Quebec.

Cependant les *Miamis* & les *Iſlinois* peuples voiſins, & nos amis étant broüillez enſemble pour quelques legers interêts, je fis des demarches pour les accommoder, je reçus même de part & d'autre des ôtages & des gages de leur bonne foi.

Au commencement de l'Automne, étant fort inquiet de ne point entendre parler de M. de la Sale, je me tranſportai à *Misſilimachinac*, pour en apprendre des nouvelles. Là je ſûs que M. le Marquis *d'Enonville* avoit relevé M. de la Barre, en qualité de Gouverneur de la Nouvelle-France; j'eus même l'honneur de recevoir une Lettre de ſa part, par laquelle il me témoignoit vouloir entrer en conference avec moi, ſur le deſſein qu'il avoit de faire la guerre

M. d'Enōville nommé à la place de M. de la Barre.

aux Iroquois : Il m'aſſuroit en même tems que M. de la Sale étant depuis long-tems ſur mer, devoit être déja entré dans le Golphe avec quatre bons vaiſſeaux, que le Roi lui avoit donnez ; & qu'apparemment il devoit avoir abordé à l'embouchure du *Miſsisſipi*, ou à quelque autre bord.

Cette Lettre ne fit que redoubler la paſſion que j'avois de l'aller joindre ; je me mis d'abord en devoir de lui mener tout le ſecours que je pourrois ; j'équipai une vingtaine de Canadiens, & m'étant remis en chemin vers les Illinois avec ma nouvelle recruë, j'arrivai en un mois au Fort S. Loüis. Aprés avoir donné ordre à tout, je laiſſai le commandement de la Place au ſieur *de Bellefontaine* ; je partis avec quarante hommes

pour le Golphe de la Mer Mexique. Nous descendîmes nôtre riviere jusqu'au grand fleuve *Missisipi*, dont nous suivîmes le cours jusqu'à la mer. Nous fûmes environ deux mois à faire ce voïage.

Etant arrivé au bord de la Mer, ne découvrant point ce que je cherchois, ni personne qui pust m'en donner des nouvelles, j'envoïai deux canots, l'un vers l'Est, l'autre vers le Sud-Oüest, pour voir s'ils ne decouvriroient rien: Ils voguerent environ vingt lieuës, d'un côté & d'autre, le long de la côte; & n'aïant rien apperçu, ils furent obligez de relâcher faute d'eau douce, & revinrent nous joindre aprés deux jours de course, sans aucun éclaircissement sur ce que je souhaittois; Pour toute consolation, ils m'apporterent

un Marſoüin, & quelques écailles de nacre, tres-belles qu'ils avoient priſes ſur un rocher.

Voïant donc qu'il étoit inutile d'attendre-là plus long-tems, je deliberai avec les plus ſages de la compagnie, touchant le chemin que nous prendrions pour nôtre retour. J'aurois ſouhaitté ſuivre la côte juſqu'à la *Menade*, eſperant par-là découvrir toujours quelque nouveau Païs, ou faire quelque bonne priſe : mais la plûpart furent d'avis contraire, ſoutenant qu'il étoit plus ſûr d'aller par un chemin connu, que par un autre qui ne l'étoit pas, & qui d'ailleurs ne pouvoit être que tres-difficile, tant à cauſe des terres qui s'élevoient ſur la côte, qu'à cauſe du grand nombre de rivieres, qui ſe dechargent dans la mer ; ce qui nous obli-

gea de prendre le parti de retourner ſur nos pas.

Avant que de nous mettre en chemin, aïant remarqué que l'arbre, ſur lequel M. de la Sale avoit fait arborer la Croix, & les Armes du Roi, étoit ſur le point d'être renverſé par les groſſes eaux, & par la violence des vents, nous remontâmes un peu plus haut, où aïant dreſſé un grand Pillier, nous y attachâmes un Croix, & au deſſous un Ecuſſon de France Nous cabannâmes cette nuit en ce lieu-là. Le lendemain qui étoit le Lundi d'aprés Pâques, de l'année 1685. nous-nous mîmes en chemin,& nous ſuivîmes par terre,les rivages du fleuve *Miſſiſſipi*.

Quinipiſſas ſe raccommodent avec les Frãçois

A la ſixiéme journée, étant arrivez chez les *Quinipiſſas*,le Chef vint au-devant de nous, & nous aïant offert le *Calumet*, il nous

demanda pardon du mauvais accueil qu'ils nous avoient fait au dernier voïage, & nous pria de les vouloir bien recevoir au nombre de nos Alliez. Nous repondîmes d'un ton assez fier à leurs civilitez; & aprés nous être un peu rafraîchis chez eux, nous continuâmes nôtre route. Quarante lieuës au-dessus, nous découvrîmes dans les Terres une Nation qui nous avoit échappée dans nôtre premiere descente: C'étoit celle des *Oumas*, les plus braves de tous les Sauvages. Dés qu'ils nous virent, il est vrai qu'à l'aspect de nos armes ils furent frappez d'un certain étonnement mêlé de respect, qui desarma toute leur ferocité, & qui les obligea de nous promettre une parfaite soumission. Ils nous donnerent de nouveaux rafraîchissemens, & nous offrirent tout ce

Oumas, peuple Sauvage.

qui étoit en leur pouvoir. Ce fut dans ces Terres que nous remarquâmes un Animal extraordinaire, qui tient du Loup & du Lion; Il a la tête & la taille d'un gros Loup, la queuë & les griffes d'un Lion; il devore toutes les bêtes, & n'attaque jamais les hommes; quelquefois il emporte sa proïe sur son dos, en mange une partie, cache l'autre sous des feüilles; mais les autres animaux l'ont en une telle horreur, qu'ils ne touchent jamais à ses restes; on appelle cet animal, *Michibichi*.

Animal extraordinaire.

Aprés les *Oumas*, nous trouvâmes les *Akancéas*. Toutes ces contrées sont si belles, & si enrichies des productions de la nature, que nous ne pouvions assez les admirer; les bois d'une hauteur extraordinaire y semblent être plantez à la ligne. La

Akancéas.

campagne eſt couverte de bons grains, de toutes ſortes d'arbres fruitiers, & par-tout fournie de toutes ſortes de gibier à poil & à plume; mais auſſi on y trouve beaucoup de gros Chats ſauvages, qui devorent tout ce qu'ils trouvent. Nos François charmez de la beauté de ce climat, me demanderent la liberté de s'y établir; comme nôtre intention n'étoit que d'humaniſer & de civiliſer les Sauvages par nôtre ſocieté, j'y conſentis volontiers. Je formai le plan d'une maiſon pour moi chez les *Akancéas*. J'y laiſſai dix François de ma troupe, avec quatre Sauvages, pour en avancer la conſtruction; & je leur donnai la permiſſion de s'y loger eux-mêmes, & d'y cultiver autant de terre qu'ils pourroient défricher. Cette petite Colonie s'eſt depuis tellement

accruë & multipliée, qu'elle ſert d'entrepauſe aux François qui voïagent dans ce païs.

Delà je continuai mon chemin le long de la riviere des Iſlinois ; & aprés trois mois de traitte, j'arrivai au Fort Saint Loüis, vers la S. Jean, moins fatigué de la longueur du chemin, que de l'incertitude du deſtin de M. de la Sale.

Comme je n'avois pas encore rendu mes devoirs à nôtre nouveau Gouverneur, aprés avoir pris quelques jours de relâche, je partis des Iſlinois à la fin de Juin, & j'arrivai à Montreal vers le quinze de Juillet. J'allai d'abord y ſaluer M. le Gouverneur, & je reçus ordre de ſa part, de faire publier chez nos Alliez la guerre contre les Iroquois, & de les ſommer de ſe rendre au Fort S. Loüis, pour le ſuccés

Guerre declarée aux Iroquois.

d'une pareille entrepriſe.

Chargé de cette commiſſion, je pris bien-tôt congé de M. *d'Enonville* ; je me rendis le quatriéme Septembre chez les Iſlinois, d'où je depêchai auſſi-tôt de tous côtez divers Couriers, pour informer les Nations voiſines de nôtre deſſein & pour les inviter à ſe trouver de bonne heure au rendez-vous. Tout le monde y fut aſſemblé ſur la fin du mois de Mars de l'année 1686. tant *Islinois*, que *Chouanous*, *Niamis* ou *Loups*. Toute cette troupe faiſoit environ quatre cens hommes : J'y joignis ſoixante François de ma Compagnie ; j'en laiſſai quarante dans le Fort, ſous le commandement de M. *de Bellefontaine*. Cette petite armée campoit à un quart de lieuë du village. Là aïant fait mettre tout le monde ſous les ar-

mes, je leur declarai la volonté du Roi, & les ordres de nôtre Gouverneur; je les exhortai tous à rappeller leur force & leur courage pour reprimer l'orgueil des Iroquois, nos ennemis communs.

Ce discours fut suivi des acclamations de tous ces Peuples, & sur le champ m'étant mis à leur tête, je commençai ma marche vers le canal, qui joint les deux Lacs des *Suvrons* & des *Islinois*. Il y a en cet endroit un Fort, nommé le *Fort S. Joseph*, qui sert de défense à toutes ces petites mers. M. de la Durontay en étoit le Commandant; j'envoïai vers lui un de nos François, pour l'informer de mon arrivée; il commanda aussi-tôt à son Lieutenant de me venir joindre avec trente hommes, & le lendemain lui-même m'en amena autant.

Fort S. Joseph.

Nous campâmes ſur les bords de ce détroit ; il nous arrivoit-là des proviſions de tous côtez. Deux jours aprés, M. de la Forêt, Gouverneur du Fort de Frontenac, & M. *de Lude*, Commandant de celui des Miamis, chacun à la tête de ſa compagnie, vinrent nous joindre. Etant tous aſſemblez, nous tinmes conſeil de guerre, pour ſavoir quelles meſures nous prendrions ; l'on fut d'avis de partager l'armée en deux corps, que Mrs de la Durontay & de Lude commanderoient, l'un pour garder les avenuës de Miſſilimachinac, & pour défendre les côtes du Lac Herié, juſqu'à Niagara, où nous avions deſſein d'achever un Fort déja commencé, pour tenir en bride les Iroquois, qui s'y étoient toujours oppoſez ; Que M. de la Forêt & moi commanderions

l'autre, pour entrer dans les terres des Ennemis.

Anglois & Iroquois unis ensemble pour faire la guerre aux Frãçois

Les choses ainsi disposées, M. de la Durontay, étant sur les côtes de *Missilimachinac*, trouva un gros parti des ennemis, composé de plus de cent hommes, tant Anglois qu'Iroquois; (On peut dire en passant, que ces deux Nations, quand il s'agit d'aller en guerre contre nous, s'accordent fort bien ensemble.) Il les attaqua si vigoureusement, qu'il en resta plus de la moitié sur la place, fit quelques prisonniers, & mit le reste en fuite.

De nôtre côté, à vingt lieuës de Niagara, nous fîmes rencontre d'un nombreux parti d'Anglois, de Hurons, d'Iroquois, d'Ouabaches, qui sous la conduite du Major *Gregoire*, transportoient une grande quantité d'eau-de-vie, de munitions & de

marchandiſes, aux habitations Iroquoiſes. Nous les chargeâmes; & aprés avoir tué la plûpart des Iroquois & des autres Sauvages, nous leur enlevâmes leur bagage & leurs marchandiſes; nous nous rendîmes les maîtres de pluſieurs eſclaves, & nous emmenâmes priſonniers plus de vingt-cinq Anglois. Aprés cette petite victoire, nous continuâmes nôtre route vers Niagara, où nous achevâmes le Fort, à la vûë des Iroquois, & même au pié de leurs habitations.

Ces premiers progrés nous engagerent à deputer vers M. le Gouverneur, pour l'informer de tout ce qui s'étoit paſſé. M. de la Forêt, qui voulut bien accepter cette commiſſion, partit auſſi-tôt. M. d'Enonville reçut cette nouvelle avec plaiſir, en

fit part à tout le Canada ; & nous envoïa un nouveau ſecours de Hurons, de Pſonnonteaus, d'Otaqüas, qui nous vinrent joindre au pié du Saut, avec une barque tres-bien équippée.

Renforcé par cette nouvelle recruë, je m'avançai dans les terres des ennemis ; nous avions parmi nous un Iroquois, qui feignant d'être mécontent de ſa Nation, paroiſſoit nous être fort affectionné : ce traitre nous abandonna, pour aller ſe rendre à l'armée des ennemis ; leur donna avis de nôtre marche, & les avertit des marques de nos Sauvages, pour ne pas s'y laiſſer tromper. Comme nous avancions toujours, nous nous trouvâmes, au-delà d'un Marais, à trois lieuës du Camp des Iroquois. Là quelques-uns des leurs nous dreſſerent une embuſcade, où nous perdîmes

Embuſcade dreſſée par les Iroquois.

perdîmes ſept hommes, du nombre deſquels, étoit mon Sous-Lieutenant. Auſſi-tôt nous étant ralliez, nous les repouſſâmes avec vigueur ; & aprés avoir tué plus de trente des leurs, nous les pourſuivîmes juſques dans les bois ; mais n'aïant pû les joindre, & ne croïant pas devoir nous engager plus avant, de peur de tomber dans quelques piéges, nous nous contentâmes de piller un de leurs villages, où nous paſsâmes au fil de l'épée, tout ce que nous y pûmes rencontrer.

Nous campâmes-là quelques jours, & l'armée commandée par M. de Lude & de la Durontay ſe vint joindre à la nôtre. Le lendemain de leur arrivée, nous ne balançâmes pas un moment à nous reſoudre d'aller forcer les ennemis dans leur Camp, mais

aïant été avertis de nôtre deſſein, par leurs eſpions, ils ne jugerent pas à propos de nous attendre, ils décamperent bien vîte. Nous trouvâmes dans leur Camp quelques reſtes de blé d'Inde, & d'autres munitions, dont nous profitâmes; nous paſſâmes la nuit dans leurs tentes, ou plûtôt dans leurs cabannes, la ſaiſon étant déja aſſez avancée. Dés le lendemain nous renvoïâmes nos Alliez, chacun dans ſes terres, avec ordre de ſe raſſembler à la premiere convocation; & M. de Lude & de la Durontay prirent la route de leur Gouvernement.

Comme j'étois en marche pour aller dans le mien, je rencontrai quelques Hurons, qui me donnerent avis, que j'allois être inveſti par l'armée entiere des Iroquois. Il n'y avoit plus moïen de recourir à M$_{rs}$ de Lude & de

ſa Durontay, qui s'étoient déja embarquez ſur les Lacs en canot. Je fis faire alte à mes gens, & m'étant retranché le mieux qu'il me fut poſſible, j'envoïai ſur l'heure même à Niagara, demander un prompt ſecours au Commandant du nouveau Fort: Par hazard M. *de la Valromé*, qui y commandoit, nous croïant aux priſes avec les Iroquois, nous amenoit cinquante fuzeliers. Celui que je lui avois envoïé, l'aïant rencontré, lui dit l'état où j'étois; ce qui lui fit hâter ſa marche; ſon arrivée nous raſſura, les ennemis parurent, nous rangeâmes nôtre petite armée en bataille, & nous étant avancez vers eux, à la portée du mouſquet, ils n'eurent pas le courage de nous attendre, ils nous tournerent le dos; nous les pourſuivîmes quelque tems, il en

resta environ cent sur la place, le reste se sauva dans les bois. Je rappellai aussi-tôt mes soldats,& aïant escorté une partie du chemin M. de la Valromé,je crus devoir aller hyverner à *Missilimachinac*, & là attendre le retour de la campagne suivante, en cas que la guerre continuât.

Iroquois se mettent à la raison.

Les choses changerent de face : Les Iroquois nous cederent leurs habitations voisines de Niagara; firent present à M. le Gouverneur, de leurs meilleures pelleteries, & nous promirent de ne plus inquiéter les Nations qui seroient sous nôtre protection & dans nôtre alliance. Ainsi la paix aïant été concluë, je repris au commencement du mois d'Avril 1687. le chemin des Islinois. Je serois revenu tres-content de ma campagne, si l'absence de M. de la

Sale, & l'incertitude de sa destinée ne m'eût point toujours inquieté. Il étoit parti de l'Amerique en 1683. & nous étions en 1687. quatre années s'étoient presque écoulées, sans en avoir eu d'autres nouvelles, que celles de son rembarquement, ou de son départ de la Rochelle, pour le Golphe-Mexique, mais sans en apprendre aucune de son retour. Je ne savois que penser : Seroit-il péri, *me disois-je*, par quelque naufrage, ou plûtôt n'auroit-il point abordé sur quelque rivage habité par des Barbares, qui l'auront peut-être massacré ? Agité par de si terribles pensées, je ne pouvois prendre aucun repos, ni tenir aucune route assurée; & me laissant conduire plûtôt par mes gens, que les conduisant moi-même, j'arrivai au Fort Saint Loüis, vers la

fin du mois de Mai.

Je fus bien ſurpris, à mon arrivée, de trouver en ma maiſon, M. Chevalier, propre frere de M. de la Sale. A la verité, je ne vis point en lui cet air ouvert & riant, qui paroît à la premiere entrevûë de deux amis, aprés une longue ſeparation. Mais les premiers tranſports de ma joïe ne me permettant pas de faire de plus longues reflexions, je l'embraſſai d'abord, & lui demandai en même tems des nouvelles de M^r ſon frere. A ce diſcours il me parut tout-interdit; un regard vers le Ciel, un ſoupir étouffé, certain effort qu'il me parut faire ſur lui-même, me furent autant de ſiniſtres preſages. Je le priai avec inſtance de ne me rien celer. S'étant un peu raſſuré, il me dit d'un ton aſſez ferme, que M. de la Sale,

ſon frere, étoit en parfaite ſanté; mais que le malheureux ſuccés de ſa navigation l'avoit ſi fort accablé, qu'il n'avoit preſque pas le courage de continuer ſa route; que revenant à petites journées, il ſe faiſoit un plaiſir de negocier avec les differentes Nations qu'il rencontroit; & que l'aïant chargé de prendre les devants pour m'informer de ſon arrivée, il étoit reſté entre les Naches & les Akancéas, pour acheter des uns & des autres quelques marchandiſes.

L'aſſurance avec laquelle il me parloit, jointe à une ſimplicité qui lui étoit naturelle, d'ailleurs la ſainteté de ſon caractere, car il étoit Prêtre, ne me permirent pas d'entrer dans la moindre défiance, & me raſſurerent un peu contre mes preſſentimens. Je le priai donc de me

faire le recit de son voïage, de me dire depuis quand ils s'étoient rembarquez, & en quel tems ils avoient abordé. Comme je lui ouvrois par-là un fort grand champ à parler sans déguisement & sans contrainte, il me parut entrer dans ce recit avec beaucoup plus de liberté.

Il me dit d'abord, que toute la Cour aïant été charmée des grandes découvertes de M. de la Sale, le Roi n'avoit nullement balancé à lui accorder les secours qu'il avoit demandez; sans parler des titres d'honneur, qui lui donnoient plus d'autorité dans ses nouveaux Etablissemens: Qu'ils étoient partis de France le 24. du mois de Juillet 1684. avec quatre vaisseaux tres-bien équippez, & avec plus de deux cens hommes, tant soldats, qu'artisans de toutes sor-

tes

tes de métiers ; que cependant par un excés de malheur, toute leur flote ſe trouvoit reduite à quelques canots ; & ce grand nombre de perſonnes à ſept ou huit François, qui eſcortoient ſon frere dans ſon retour.

Etonné d'un ſi grand revers, je ne pûs m'empêcher de vouloir apprendre à fond le détail de leurs avantures : Auſſi-tôt reprenant ſon hiſtoire depuis le commencement de leur navigation, il me dit qu'aprés quelques jours de calme, à la hauteur de S. Domingue, ils furent ſurpris d'une rude tempête ; qu'alors un de leurs vaiſſeaux chargé de plus de trente mille livres en marchandiſes, fut emporté d'un coup de vent, & enſuite enlevé par quelques piroques eſpagnoles : que le reſte de la flote alla moüiller à un

bord de cette même Isle, où ils se refirent bien-tôt par les nouvelles provisions qu'ils y chargerent, & les marchandises qu'ils y acheterent ; mais que leurs gens, s'y étant un peu trop licentiez, y avoient contracté de tres-fâcheuses maladies.

Que de-là aïant vogué vers les Isles de *Caimant*, ils allerent faire eau à l'Isle de *Cuba*, où aïant trouvé à l'abandon plusieurs tonneaux de vin d'Espagne, de bonne eau-de-vie, du sucre & du blé d'Inde ; ils enleverent tout, & firent sur les Espagnols une reprise qui les consola de tout ce qu'ils leur avoient pris auparavant : Qu'ensuite aprés s'être bien munis de toutes choses, ils remirent à la voile ; & qu'aïant toûjours eu un vent tres-favorable, ils étoient entrez dans le Golphe de la Mer

Mexique ; mais qu'y aïant trouvé des courans tres-rapides, & des écueils tres-frequens, ils furent obligez de tenir le large ; ce qui empêcha M. de la Sale de rencontrer au juste le point de hauteur pour l'embouchure du *Mississipi* ; de sorte que pour ne pas s'exposer à de plus grands perils, il alla prendre terre à la Baïe du S. Esprit, cinquante lieuës au dessous du fleuve qu'ils cherchoient : Mais que deux jours aprés, dans l'esperance de le trouver, ils remonterent sur leurs vaisseaux, & reprenant toûjours le large, pour éviter les bancs & les écueils, ils allerent enfin aborder beaucoup plus haut, à une Baïe qu'on a depuis nommée *la Baïe S. Loüis*. Cette Baïe est d'une profondeur assez commode pour un Port, mais l'abordage en est pe-

rilleux, tant à cause des bancs qui l'environnent, qu'à cause des rochers dont elle est bordée.

Ce n'eût été rien pour nous, *continua-t-il*, d'avoir manqué l'entrée du fleuve; car aprés avoir une fois abordé si prés de son embouchure, il n'eût pas été difficile de la trouver, du moins par terre; d'y conduire ensuite nos vaisseaux, d'y bâtir un havre, pour ne pas s'y tromper une autre fois, & d'y construire un Port pratiquable; mais le malheur voulut qu'aprés que M. *de Beaujeu* qui commandoit un de nos trois vaisseaux, nous eût mis à bord, nos deux autres s'y perdirent, tant par la méchante manœuvre du Pilote, que par la negligence des Matelots. Le premier échoüa à l'entrée de la Baye, contre un banc de sable, d'où quelques secours

que nous pûmes y apporter, il nous fut impossible de le retirer. Nous eûmes, à la verité, la consolation d'en sauver l'équipage, & nos meilleurs effets; l'autre fut brisé dans le Port même contre un rocher, avec perte de la plûpart de nos matelots; heureusement nous en avions débarqué toutes nos provisions & nos marchandises: D'ailleurs, la plûpart de nôtre monde & de nos effets avoit été mis à terre par M. *de Beaujeu*, qui aprés avoir été le témoin de nos desordres, tourna les voiles pour s'en retourner en France. Tel fut, *dit-il*, le destin de nôtre flote.

A compter depuis le 24. Juillet 1684. jour de nôtre depart de la Rochelle, jusqu'au 18. Février de l'année suivante 1685. que nous débarquâmes à la Baïe S.

Loüis, il s'étoit paſſé environ ſept mois. Mon frere aïant recueilli le débris de nos vaiſſeaux, & aprés avoir reconnu la ſituation avantageuſe du païs à l'embouchure d'une tres-belle riviere, nommée la *Riviere aux Vaches*, au milieu de pluſieurs autres, qui viennent ſe jetter dans la même Baïe, & d'un grand nombre de Nations tres bien peuplées; les environs charmans par la beauté des terres, par l'abondance des fruits, & par la multitude des beſtiaux, ne balança pas un moment à s'y faire une belle habitation. Il dreſſa d'abord le plan d'un Fort, en deſſigna le circuit, & fit d'abord mettre la main à l'œuvre; la neceſſité de ſe loger, jointe à la commodité du bois & du ciment, fit ſi fort avancer l'ouvrage, qu'il fut conſommé en moins de deux mois.

Riviere aux Vaches.

Cependant M. de la Sale plus impatient que jamais de retrouver le Miſſiſſipi, couroit de part & d'autre pour le reconnoître ; comme tout ce païs eſt coupé par beaucoup de rivieres qui ſe jettent d'eſpacç en eſpace dans la Baïe, il faiſoit ſes courſes, tantôt à pié, tantôt en canot, accompagné de dix ou douze François armez de bons fuzils : il trouvoit de diſtance en diſtance diverſes habitations de Sauvages, & par tout une abondance de toutes choſes neceſſaires à la vie, juſqu'à des volailles domeſtiques.

Enfin, aprés quinze jours de recherche, il rencontra un gros & large fleuve : Il en ſuivit le courant durant ſept ou huit lieuës, juſqu'à ſon embouchure dans la mer, & reconnut que c'étoit juſtement celui qu'il avoit tant

cherché, & dont il n'avoit pû rencontrer l'embouchure; il prit encore une fois sa hauteur, pour ne plus la manquer, en cas qu'il revint une autre fois par le Golphe.

Content de l'avoir rencontré, & plus satisfait encore de la fecondité des campagnes qui l'environnent, il revint à sa colonie naissante; mais par un surcroît d'affliction, il trouva que les uns avoient succombé à la longueur de ces maladies qu'ils avoient contractées à *S. Domingue*, & que plus de quarante avoient été égorgez par les Sauvages. Cette perte le toucha sensiblement; mais s'étant fortifié contre sa douleur, il appella ceux qui restoient: (leur nombre n'alloit pas à cent;) il les encouragea, les exhorta à faire si bien par leur travail, par

leur concorde, par leur industrie, & par leur bonne conduite avec ces Barbares, qu'ils pussent profiter des richesses que la Nature leur presentoit avec abondance.

Comme les nouvelles découvertes paroissoient à M. de la Sale des Provinces conquises, & que toutes les pertes qu'il pouvoit faire, ne lui sembloient rien en comparaison d'une Nation volontairement soumise, il chercha à se consoler par de nouveaux voïages; ainsi aïant pris une nouvelle resolution, il voulut aller reconnoître ces vastes contrées, qui sont entre le Mississipi & le Golphe-Mexique, vers le Sud-Est.

Le 22. Avril de l'année 1685. il partit de la Baïe S. Loüis pour cette nouvelle traite; il ne prit avec lui que vingt hommes en tout, au nombre desquels

étoient nos deux neveux Cavelier, & de Moranget, un Pere Recolet & moi. Nous avions pour tout équipage deux canots, & deux traineaux, pour porter nos provisions & nos marchandises.

Le premier jour, nous passâmes plus de vingt rivieres, dont les environs nous paroissoient un païs enchanté, & au travers de peuples bien-faisans, qui ne nous refusoient rien. Ce que nous trouvâmes de particulier dans ces contrées, c'est que parmi le bétail à corne, nous apperçûmes dans les prairies un grand nombre de Chevaux, mais si farouches, qu'on ne pouvoit les approcher.

Chevaux farouches.

Dés la seconde journée, nous commençâmes à vivre de la chasse; Nous tuâmes sur le soir un chevreuil, & nous cabannâ-

mes cette nuit en pleine campagne au milieu d'un petit retranchement. Dés cette nuit nous nous fîmes une loi de prendre de pareilles précautions, en quelque endroit que nous puiſſions nous trouver.

Le troiſiéme jour nous trouvâmes ſur le midi, quatre Cavaliers bottez, qui nous accoſterent tres-humainement ; ils nous demanderent qui nous étions, & où nous allions : Nous leur declarâmes que nous étions *François*, & que nous ne voïagions dans ces Terres, que dans l'intention de reconnoître les diverſes Nations de l'Amerique, & de leur offrir la protection du Roi des François, le plus grand Roi de l'Univers : Que s'ils vouloient ſe ſoumettre à ſa puiſſance, ils reſſentiroient bien-tôt des effets de ſa protection par

Rēcontre de 4. Cavaliers bottez.

le moïen de ses vaisseaux. Eux de leur côté, nous prierent aussitôt de vouloir accepter leurs maisons, & de les suivre jusques dans leur village ; nous y consentîmes avec plaisir ; nous y fûmes parfaitement bien reçus, & tres-bien regalez.

Quoaquis, Nation de Sauvages.

C'étoit la Nation des *Quoaquis*, ou des *Mahis*. Les hommes y sont fort bazannez, & les femmes de même. Ils ont les cheveux noirs & assez beaux ; le visage plat ; les yeux grands, noirs, bien fendus ; les dents tres-blanches ; le nez écaché ; d'ailleurs, la taille libre & dégagée. Les hommes y sont vétus de corselets d'un double cuir, à l'épreuve de la fléche : Ils portent depuis la ceinture jusqu'au genou, une espece de ringrave de peau d'ours, de cerf, ou de loup ; leur tête est couverte d'une ma-

niere de turban fait de mêmes peaux ; ils ont des bottines de peaux de bœuf, d'élan, ou de cheval, tres-bien paſſées. Pour leur équipage à cheval, outre leurs corſelets, leurs bottines, & leurs boucliers couverts de peaux les plus dures, ils ont des ſelles faites de pluſieurs cuirs, ajuſtez & collez les uns ſur les autres ; des brides comme les nôtres ; des étriers de bois ; des brides & des mords de dents d'ours ou de loup.

A l'égard des femmes, elles portent en guiſe de chapeau, un tiſſu de jonc ou de cannes, differemment coloré ; leurs cheveux tantôt cordonnez, tantôt noüez. Leur corps eſt couvert d'une veſte d'un tiſſu tres-fin juſqu'à demi-cuiſſe ; elles ſont chauſſées à peu prés comme les hommes, avec des bottines à fleur de jam- Leurs femmes

Nous ne fîmes que coucher chez eux, mais toujours ſur nos gardes, en nous relevant de ſentinelle de tems en tems. Le lendemain, les Principaux nous vinrent trouver avec quelques preſens de blé d'Inde, pour nous aſſurer qu'ils ſeroient toujours bien-aiſes de vivre dans nôtre alliance, & ſous les loix du Prince que nous reconnoiſſions. De nôtre côté, nous leur fîmes preſent de quelques couteaux, & de quelque braſſe de raſade pour leurs femmes; Aprés quoi nous prîmes congé d'eux, & nous nous remîmes en chemin.

Riber, riviere, pourquoi ainſi nõmée.

A deux lieuës de-là, nous nous trouvâmes ſur les bords d'une tres-belle Riviere, que nous nommâmes *Riber*, du nom d'un homme de nôtre ſuite, de pareil nom, lequel s'y noïa. Sur ſes bords paiſſent de nombreux

troupeaux de *Cibolas* ; nous en tuâmes dans un moment trois, que nous fîmes boucanner pour nous ſervir de proviſion.

A une lieuë de cette Riviere, nous en remontâmes une autre beaucoup plus rapide, à qui nous donnâmes le nom de *Hieus*, nom d'un Allemand de nôtre compagnie, qui demeura trois jours perdu aux environs, pour s'être trop avant engagé dans les bois, par le plaiſir de la chaſſe.

Riviere nõmée *Hieus.*

Ainſi continuant nôtre courſe, tantôt dans des plaines, tantôt au travers des ravines & des rivieres, que nous paſſions avec nos canots ; nous tombâmes au milieu d'une Nation aſſez extraordinaire, qu'on appelle les *Biſcatonges* ; nous leur donnâmes le nom de *Pleureurs* ; parce qu'à la premiere approche des Etrangers, tout ce peuple,

Biſcatonges, Nation de Sauvages, ſurnõmez *Pleureurs.*

tant hommes que femmes, se mettent à pleurer amérement. La raison en est assez particuliere; ces pauvres gens s'imaginent que leurs parens ou amis decedez, sont allez en voïage; & comme ils en attendent toujours le retour, l'abord des nouveaux-venus renouvelle leur idée; mais comme ils ne retrouvent pas en eux ceux qu'ils regrettent, leur arrivée ne fait qu'augmenter leur douleur. Ce qu'il y a de plaisant, & peut-être d'assez raisonnable dans cette croïance, c'est qu'ils pleurent beaucoup plus à la naissance de leurs enfans, qu'à leur decés; parce qu'ils ne regardent la mort que comme un voïage, dont on revient aprés un tems; mais qu'ils regardent leur naissance comme une entrée dans un champ de perils & de malheurs; Quoi qu'il
en

en ſoit, ce premier torrent de larmes étant paſſé, ce ne fut parmi tout ce peuple qu'un viſage ſerain, careſſant & rempli de tendreſſe; On nous conduiſit dans des cabannes tres-proprement nattées, où l'on nous offrit du bœuf & du cerf boucanné, avec de la *Sagavite*, leur pain ordinaire, qu'ils font avec une racine nommée *Toquo*, eſpece de ronce; On la lave, on la ſeche, on la broïe, & on en fait une pâte, qui étant cuite, eſt d'un fort bon goût, mais d'un aliment aſtringent. Nous joignîmes à leur regal un peu de nôtre eau-de-vie; nous leur en donnâmes une couple de petites bouteilles: ils nous firent preſent de pluſieurs peaux bien paſſées, qui nous ſervirent à faire de bons ſouliers. Ces Peuples n'adorent point d'autre Divinité que le Soleil,

Sagavite, pain.

& c'eſt preſque la Divinité de toutes ces Nations. A propos de quoi, nous leur dîmes que nôtre Prince étoit le Soleil des autres les Rois ; que ſon éclat ſe répandoit dans toute l'Europe, & même dans pluſieurs contrées de l'Amerique ; que s'ils ſe ſoumettoient à ſa puiſſance, ils ſentiroient bien-tôt quelques effets de ſa grandeur & de ſa bienveillance ; ils ſe ſoumirent volontiers, & nous jurerent une éternelle amitié.

Aïant paſſé deux jours chez cette Nation pleureuſe, nous-nous remîmes en chemin. La premiere journée nous fîmes dix grandes lieuës, preſque toujours dans les bois ; enſuite nous nous trouvâmes à la vûë d'un grand village, à l'entrée duquel nous apperçûmes un gros Chevreuil, qu'un *Chaouanous* de nôtre ſuite

tira, & tua d'un coup de fusil. L'éclat du bruit & de la flâme en parut si terrible à ces Habitans, qu'au premier aspect de nôtre troupe & de nos armes, ils prirent tous l'épouvante & la fuite: Le Chef & trois de ses enfans s'étant montrez plus fermes, les firent revenir de leur terreur; ils s'avancerent vers nous, nous offrirent quelques rafraichissemens, & quelques-unes de leurs cabannes pour y passer la nuit; mais mon frere n'aïant pas jugé à propos de s'y fier, nous cabannâmes un peu à l'écart, selon nôtre coutume: Heureux d'avoir pris cette precaution; car le lendemain à la pointe du jour, nous apperçûmes un grand nombre de cette canaille cachée dans des cannes, avec des fléches; Aussi-tôt M. de la Sale, les aïant fait coucher en jouë, les obli-

Coup de fusil tiré, jette l'épouvante parmi des Sauvages.

gea à demander quartier. Ils en furent quittes pour quelque provision de blé d'Inde, que les fils de leur Chef nous apporterent, & nous prîmes aussi-tôt le parti de décamper.

Chinonoas savent distinguer les François d'avec les Espagnols.

A six lieuës de-là, nous rencontrâmes une autre habitation de plus de trois cent cabannes, habitée par les *Chinonoas*; ils nous firent un accueil tres-favorable. Toutes ces contrées sont presque sur la côte orientale de la Mer-Mexique; les Espagnols passent jusques dans leurs terres, & leur font de tres-cruelles vexations. Ces Sauvages surent d'abord nous distinguer d'avec eux par nôtre air, par nôtre langage, par nos manieres; & l'horreur qu'ils avoient conçûë contre tous ceux de cette Nation, ne fit que redoubler leur amitié pour nous: Nous ne

tardâmes pas à leur faire entendre que les Espagnols & nous, n'étions gueres d'accord ensemble, & qu'ils étoient nos ennemis jurez. Sur quoi nous aïant offert tout ce qui étoit en leur pouvoir, ils nous prierent de vouloir nous unir avec eux, pour leur aller faire la guerre: Nous leur dîmes que nous n'étions pas pour lors en cet état, mais que nous pourrions bien-tôt revenir les joindre en plus grand nombre pour les seconder; de sorte qu'aïant passé fort tranquillement la nuit chez eux, nous nous retirâmes le lendemain chargez de beaucoup de blé d'Inde & de tres-belles peaux.

A peine eûmes-nous avancé une lieuë dans nôtre route, qu'un nommé *Nica*, de nôtre suite, se sentit piqué d'une vipere; il fit aussi-tôt un fort grand cri; en

Hôme piqué d'une vipere.

moins d'un demi-quart d'heure, ſon corps s'enfla prodigieuſement, & devint tout livide : On fit d'abord de grandes inciſions ſur ſa plaïe ; nous la frottâmes avec de l'eau-de-vie, & du ſel de vipere ; nous lui donnâmes de l'orvietan, & aprés deux jours, il ſe trouva parfaitement gueri.

Paſſage d'une riviere rapide.

Nous étant remis en chemin, nous nous trouvâmes, aprés deux jours de marche, ſur le bord d'une riviere tres-rapide ; il falut la paſſer, & nous étions ſans canot ; parce que les nôtres prenant l'eau de tous côtez, nous avions été forcez de les abandonner. Nous n'eûmes point d'autre expedient que de faire un caïeu de cannes & de pluſieurs branches d'arbres entrelaſſées, & couvertes de nos meilleures peaux. Mon frere &

nos deux Neveux ſe mirent deſſus avec deux Sauvages pour le conduire; je reſtai avec le reſte de nos gens ſur le rivage. A peine furent-ils au fort du courant, que la rapidité de l'eau les emporta dans un moment, & les fit diſparoître à nôtre vûë: Par un bonheur ſingulier, le caïeu fut arrêté à une grande demie lieuë de-là, par un gros arbre qui flottoit ſur l'eau à demi deraciné; ſes branches qu'on accrocha avec le ſecours de quelques perches, leur donnerent moïen de gagner le bord; ſans quoi infailliblement la rapidité du fleuve les eût emportez à la mer.

Cependant nous étions fort en peine de ce qu'ils étoient devenus; nous ſuivîmes toujours nôtre bord, portant nos yeux auſſi loin que nous pouvions, & criant de toutes nos forces pour

tâcher de les rappeller, ou pour les découvrir. Nous fûmes un jour & une nuit dans ces inquiétudes : le lendemain nous recommençâmes le même train ; à la fin ils nous répondirent, & nous les apperçûmes de l'autre côté : c'étoit une neceſſité de les aller joindre ; & pour cela il faloit nous expoſer au même danger. Nous fîmes un nouveau caïeu, car le premier s'étoit tout délié, & ne tenoit plus à rien ; nous le fîmes beaucoup plus fort que l'autre ; & nous étant munis de bonnes perches, nous paſſâmes tous à diverſes repriſes fort heureuſement. Toute la troupe s'étant ainſi réünie, nous pourſuivîmes nôtre route ſous la conduite de mon frere, qui n'avoit d'autre bouſſole que ſon genie. Un de nos chaſſeurs s'écarta pour chaſſer, nous le perdîmes

durant un jour, le lendemain nous le revîmes chargé de deux chevreuils boucannez, il venoit d'en tuer un autre qu'il avoit laiſſé à un demi-quart de lieuë; aprés nous avoir abandonné les deux, il alla ſur ſes pas, avec un *Abenaguis*, chercher l'autre; & nous l'aïant apporté, nous nous regalâmes d'une partie de ſa chaſſe, & gardâmes le reſte pour nôtre proviſion.

Etant de là paſſez dans des terres plus delicieuſes & plus peuplées que toutes les autres, aprés ſix ou ſept lieuës de marche, nous vîmes venir à nous un Sauvage à cheval, avec une femme en croupe, ſuivi de quatre eſpeces d'eſclaves, qui étoient fort bien montez. Cet homme nous aïant abordé, s'informa qui nous étions, & de ce que nous cherchions en ce païs: *Sauvage monté ſur un cheval, s'informe qui nous ſommes.*

Mon frere lui fit entendre tant par lui-même, que par les Sauvages de sa suite, que nous étions *François*, & que nôtre intention n'étoit que d'offrir à tout le peuple de leur Continent, jusqu'à la Mer-Mexique, nôtre alliance, & la protection du Roi de France. Ce Sauvage mit aussi-tôt pié à terre, offrit son cheval à mon frere, le força même par ses instantes prieres, de l'accepter, & de vouloir venir dans leur Habitation; l'assura qu'il y seroit tres-bien reçu, & que ses propositions y seroient favorablement écoutées. Mon frere, aprés l'avoir fort remercié de ses honnêtetez, lui fit connoître, qu'avant que de faire cette démarche, il seroit bien-aise d'apprendre le sentiment de toute sa Nation par un Envoïé de sa part. Le Sauvage reçut

cette réponse de fort bonne grace ; & par un surcroît de civilité, il lui laissa sa femme & un de ses esclaves en ôtage. Mon frere lui donna son Neveu *Cavélier*, & deux *Chaouanous*. Le Sauvage monta sur le cheval d'un de ses esclaves, & mon Neveu Cavelier sur celui qui avoit été donné à mon frere. Le lendemain, nôtre Envoïé revint avec nos deux *Chaouanous*, montez chacun sur un beau cheval, l'un & l'autre chargez de toutes sortes de provisions ; & fit un rapport aussi agreable que surprenant, du bon accueil qu'il avoit reçu de ce Peuple, qu'on nomme *Cenis*. Leur habitation a vingt lieuës d'étenduë ; elle est divisée en plusieurs hameaux, prés l'un de l'autre. Leurs cabannes ont quarante ou cinquante piés de hau-

Cenis, Nation de Sauvages.

teur, faites de grosses branches d'arbres, qui se rejoignant par en haut, forment une espece de voute; le dedans est tres-bien natté, & d'une propreté charmante.

M. de la Sale, informé de leurs bonnes intentions, ne manqua pas de s'y transporter le lendemain. A deux cent pas du village, il vit venir au devant de lui, les Principaux de la Nation, tout empanachez, & couverts de leurs plus riches peaux. Mon frere les reçut à la tête de sa Compagnie. Le premier abord s'étant passé en civilitez reciproques, il fut conduit par le Chef jusqu'au village, au travers d'une tres-belle jeunesse, rangée sous les armes, & parmi un tres-grand concours de peuple; on l'emmena lui & sa troupe dans un quartier qui sem-

bloit faire un hameau à part. On nous y regala tres-bien. Le Chef convaincu de la magnificence de nôtre Prince, par les éloges que lui en fit M. dela Sale, le reconnut comme ſon Souverain, & fit à mon frere un preſent de ſix bons chevaux, & de ſes plus belles peaux. M. de la Sale lui donna des haches, & quelques étuis de ciſeaux, des couteaux, & des raſoirs qu'il reçut avec toute la joïe imaginable. Il y avoit en ce tems-là chez eux des Ambaſſadeurs d'une Nation appellée les *Choumans* : Le ſujet de leur Ambaſſade étoit une ligue qu'ils prétendoient former entre eux, pour faire la guerre aux Eſpagnols, leurs tyrans & leurs perſecuteurs. Ils nous rendirent viſite, & nous convierent de vouloir y entrer; nous leur donnâmes parole de nous join-

Ambaſſadeurs des Choumans.

dre avec eux aprés nôtre voïage, & ils nous jurerent, comme les autres, une amitié inviolable.

Naſſonis, Nation de Sauvages.

Les *Naſſonis* ſont à une journée des *Cenis*: Nous pouſſâmes juſques chez eux; nous en reçûmes un pareil traitement, une même reconnoiſſance, & une même proteſtation d'amitié. Ils ont tous une égale antipatie pour les Eſpagnols. Leurs pâturages y ſont remplis de chevaux & de bœufs. On voit dans toutes leurs familles de gros chapons, des poules, des poulets, & de gros pigeons d'Inde. Nous reconnûmes chez eux auſſi-bien que chez les *Cenis*, quelque teinture de nôtre Religion. Les uns y faiſoient le ſigne de la Croix; les autres nous exprimoient par certaines marques le S. Sacrifice de la Meſſe. Nous

vîmes bien que c'étoit l'effet de quelques Missions espagnoles ; mais il n'y a point de doute que le fruit en seroit beaucoup plus grand, si ces premieres semences de Religion leur avoient été inspirées par des personnes qui leur fussent moins odieuses. En effet, nôtre Pere Recolet avec quelques Images, quelques Croix, & quelques *Agnus-Dei*, qu'il distribua aux uns & aux autres, leur faisoit concevoir & croire tout ce qu'il leur enseignoit, tant ces peuples sont dociles.

Au milieu de toutes les satisfactions que nous avions sujet d'avoir parmi ces Sauvages, nous y eûmes deux fâcheux contretems ; l'un fut la desertion de quatre de nos François ; & l'autre, la maladie de mon frere. A l'égard de ces quatre deserteurs, on ne sait si entrainez par

Contretems fâcheux.

la beauté de ces contrées, ils allerent chercher à s'établir chez quelques-unes de ces Nations voisines; ou si peut-être attirez par les flatteuses amorces des Sauvagesses, ils s'en retournerent chez les *Cenis*, ou s'ils se retirerent chez les *Nassonis*. La verité est, que depuis qu'ils se virent en possession d'un cheval, ils ne crurent plus être parmi les Sauvages, on ne put les retenir, & nous n'entendîmes plus parler d'eux.

Pour la maladie de mon frere, ce fut assurément une suite du chagrin, que la desertion de ses gens lui causa. Il tomba malade le 24 Aoust de l'année 1685. aprés trois mois de course, & à deux cent lieuës de la Baïe S. Loüis. Sa maladie fut presque en même tems suivie de celle de *Moranget* nôtre Neveu. Nous

eûmes dans cette affliction la consolation de trouver parmi les Sauvages tous les secours que nous aurions pû trouver en Europe, excepté des Medecins. Nous avions tout ce que nous pouvions desirer, le veau, le mouton, des poules,des pigeons, des ramiers; & avec tout cela, toutes sortes de bonnes herbes, tant pour les boüillons, que pour les ptisannes, & autres remedes necessaires aux malades. Nous avions avec nous deux Chirurgiens, qui nous furent d'un grand secours: Les Sauvages mêmes, tant hommes que femmes, nous donnerent du gibier, de la viande, des volailles; en un mot, graces à la bonté du Ciel, & à nos soins, nos deux malades recouvrérent leur santé, aprés un mois de maladie.

Dés que leurs forces furent ré-

tablies, mon frere croïant devoir s'en tenir à ses dernieres découvertes, & ne pouvant même s'engager plus avant sans rencontrer les Terres des Espagnols, d'où selon toutes les apparences, nous ne serions jamais revenus, prit le parti de s'en retourner en sa nouvelle Colonie.

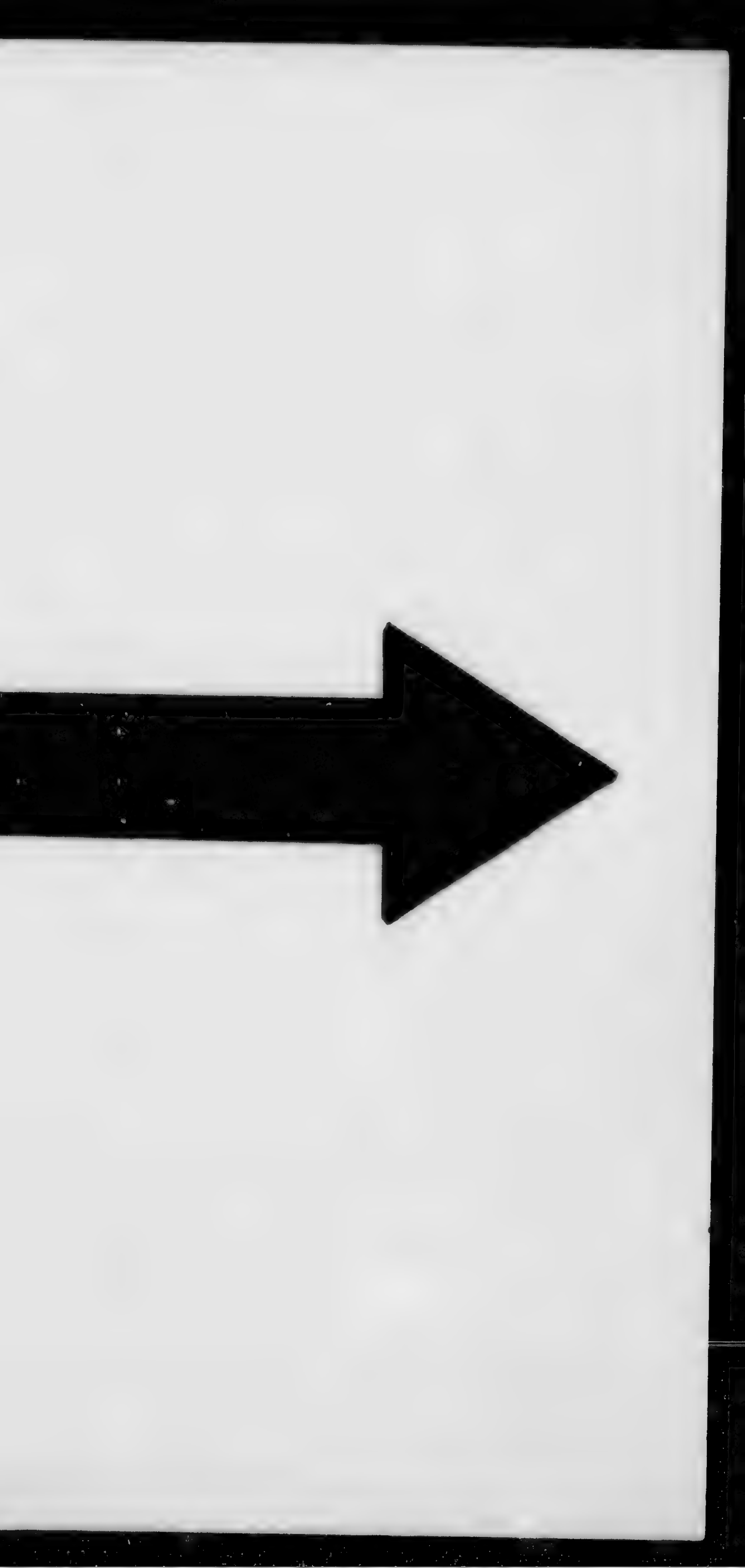
Nous nous remîmes en marche vers la fin du mois de Septembre 1685. L'avantage que nous eûmes dans nôtre route, fut de nous en retourner à cheval, au lieu que nous étions venus à pié; Ce qu'il y eut de surprenant dans cette nouvelle voiture, c'est que nos chevaux, sans être ferrez, avoient le pié si bon, qu'ils franchissoient tout, & la bouche si fine, qu'ils obéïssoient à la bride, comme s'ils y avoient été dressez. Chacun de nous étoit raisonnable-

ment monté, & les chevaux que nous avions de reste, nous servoient ou de relais, ou de chevaux de charge, pour porter nos munitions, nos canots & nôtre équipage; ce qui nous fut d'un fort grand soulagement. Cependant comme les choses les plus utiles sont quelquefois les plus funestes, soit par le hazard, soit par le manque d'adresse, il arriva qu'un de nos chevaux fut la cause de la perte d'un de nos Sauvages.

Sur les bords de *la Maligne*, cette riviere, sur laquelle mon frere courut risque de se perdre, un cheval s'étant cabré à la vûë d'un gros Crocodile, jetta son cavalier dans l'eau: A peine fut-il tombé, que cette bête avide l'entraîna, & le devora à nos yeux. Ce spectacle nous causa une tres-grande douleur; mais

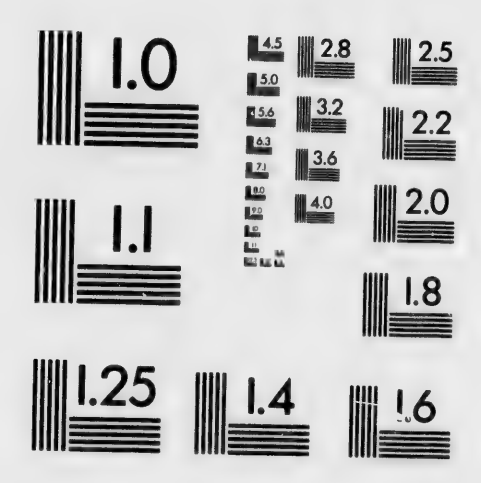
Un Crocodile entraîne dans l'eau un homme & le devore.

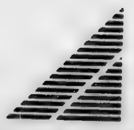




MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





il eſt mal aiſé que dans les voïages de long-cours, il n'arrive à ceux qui les entreprennent, quelque accident funeſte; le plus ſûr eſt de s'y preparer, en donnant ordre à ſa conſcience, & en ſe remettant entre les mains de nôtre Dieu tout-puiſſant, qui nous guide & qui nous conſerve.

Ce malheur étant ſans remede, nous continuâmes nôtre chemin; & aprés trois mois de marche, nous arrivâmes au commencement de Janvier de l'année 1686. à la Baïe S. Loüis. Aux premieres approches de nôtre Colonie, nous apperçûmes que tous les environs en étoient défrichez, & même tres-bien cultivez. Nous y trouvâmes grand nombre de femmes, & les Habitations remplies de nouvelles familles: chaque famille avoit ſes petites proviſions, ſon jar-

din & ses possessions; en un mot, tout y promettoit un heureux accroissement, & une nombreuse multiplication. Mon frere y fut reçu comme le pere commun de ce peuple naissant, & nous eûmes un fort grand plaisir de voir ces commencemens de societé de nos François avec les Sauvages, & le bon usage que chacun faisoit des avantages de ce nouvel établissement.

Comme la presence de mon frere étoit necessaire en ce païs, tant pour la consommation du Fort, que pour donner quelque reglement à ce nouveau peuple; nous y sejournâmes encore environ trois mois. Ce tems étant écoulé, il resolut de repasser en France, pour obtenir de nouveaux secours de la Cour, & pour demander quelques renforts d'artisans & de laboureurs,

tant en faveur de cette derniere Colonie, que pour toutes les autres qui ſont repanduës en divers endroits de l'Amerique Septentrionale. Aïant donc pris congé d'un chacun, il partit accompagné de vingt François pour le Canada, & prit ſa route vers les Iſlinois par les terres, ſur la fin du mois de Mars de l'année 1686.

Cette route, quoique la plus penible, nous ſervit, non ſeulement à reconnoître le cours des rivieres, dont nous n'avions que vû l'embouchure, en deſcendant le *Miſſiſſipi*, mais d'c' ſerver de plus prés tous les peuples qui en habitent les bords, & de contracter avec eux de nouvelles alliances. Nous traverſâmes d'abord la *Riviere aux Cannes*, ainſi nommée, à cauſe du grand nombre de Canards,

Plu-ſieurs Rivie-res.

dont elle eſt couverte. Aprés celle-ci, nous paſſâmes *la Sablonniere*, qui n'a pour lit qu'une vaſte campagne ſablonneuſe. Enſuite *le Robec*, dont les rivages ſont habitez par des peuples qui parlent tous du goſier. Aprés celle-ci, *la Maligne*, aux environs de laquelle ſont les *Quanoatinos*, Peuple auſſi redoutable aux Iroquois par leur valeur, que par leur cruauté: Car outre qu'ils combattent ſans quartier, ils ſe font une loi parmi eux d'en faire brûler autant qu'ils en peuvent prendre. Allant toujours plus avant, nous trouvâmes les *Taraha*, les *Cappa*, les *Palaqueſſons*, tous ennemis declarez des Eſpagnols.

Quanoatinos, Nation de Sauvages.

Je n'entrerai pas dans un plus ample detail des particularitez de toutes ces Nations, & de toutes ces Contrées: Je me con-

tenterai de dire, que bien que ces païs soient beaux, generalement parlant, on remarque en chacun d'eux son abondance & sa beauté particuliere. Les uns abondent en blé d'Inde, dont on fait de la boüillie; les autres en *Tonquo*; les autres en *Cassave*, dont on fait une espece de pain. On voit une multitude innombrable de *Cibolas* chez les Peuples qui approchent le plus de la Mer. Les *Castors* sont par troupe chez les *Ouadiches*, les *Ouabaches*, les *Akancéas*, les *Iroquois*, & dans beaucoup d'autres Cantons de l'Amerique. Les *Ours* sont tres-frequens dans les païs du Nort. Pour des Chevaux, on n'en voit que chez les Peuples voisins des Espagnols; mais presque par tout on voit des *Orignacs*, des cerfs, des élans, des loups, tant cerviers que communs;

Fertilité de chaque côntée.

communs ; de gros béliers, des moutons & des brebis, qui ont une soïe beaucoup plus fine que les nôtres.

Ce fut au travers de toutes ces Plaines, que nous reconnûmes une infinité de Sauvages, qui nous reçûrent tous avec beaucoup d'humanité, & avec une entiere soumission aux loix de nôtre grand Monarque. Nous trouvant entre les *Palaquessons*, & les *Nouadiches*, les provisions nous manquerent ; nous eûmes recours à la chasse : trois ou quatre de nos chasseurs se détacherent de la troupe pour aller dans les bois ; ils n'y furent pas longtems sans rapporter du gibier. La beauté du païs situé entre deux Nations tres-affectionnées pour la nôtre ; la campagne abondante en blé d'Inde, en toutes sortes de fruits & de gibier,

Bonté du païs situé entre deux Peuples.

les pâturages remplis de bétail de toute eſpece, & ſur-tout de chevaux: Tous ces grands avantages firent naître à mon frere l'envie d'y faire un établiſſement. Dans cette penſée, il trouva à propos de me faire prendre les devants vers les Iſlinois, tant pour vous informer de ſon arririvée, que pour d'autres raiſons que je vous dirai dans la ſuite. Il me donna le Pere *Anaſtaſe*, Cavelier mon neveu, M. *de la Marne*, quatre autres François, & deux eſclaves pour me ſervir d'interpretes, avec deux canots, deux chevaux de charge, & nos munitions neceſſaires. Nous nous ſeparâmes le 15. Mai de l'année 1686. & nous prîmes nôtre chemin par les terres, tant pour la commodité de nos chevaux, que pour les frequens ſecours que nous tirions des Sau-

vages, autant zelez pour nous, qu'ils ſont ennemis des Iroquois & des Eſpagnols.

Dés la premiere journée, nous allâmes coucher chez les *Nouadiches*, qui nous reçûrent à bras ouverts, & qui nous inviterent à nous joindre avec eux pour faire la guerre aux Eſpagnols : Ils nous aſſurerent qu'il y avoit beaucoup d'or & d'argent chez eux ; qu'ils nous abandonneroient volontiers toutes ces richeſſes, & qu'ils ne pretendoient s'en reſerver que les femmes & les enfans pour en faire des eſclaves. Quelque peu d'amitié que nous euſſions pour les Eſpagnols, nous ne laiſſâmes pas de ſentir de la repugnance à cette propoſition ; nous ne pûmes conſentir que des Chrétiens devinſſent eſclaves de Sauvages. Pour colorer nôtre refus, nous leur

Nouadiches Nation de Sauvages.

repondîmes que nous n'étions pas nombre ſuffiſant pour leur être de quelque ſecours dans cette guerre, mais que nous allions trouver le Capitaine *Tonti*, à qui nous ne manquerions pas de repreſenter les mêmes conditions qu'ils nous offroient, & que ſans doute il les accepteroit. Cette reponſe les ſatisfit; ils nous donnerent des vivres en abondance, & nous logeâmes dans leurs meilleures cabannes.

Plusieurs autres Peuples

Le lendemain nous pourſuivîmes nôtre route vers les *Cenis* & les *Naſſonis*. Ceux-ci nous donnerent des guides pour nous conduire juſques chez les *Nabiri*; & ceux-ci pour aller juſques chez les *Naauſi*. Nous fûmes également bien reçûs de tous ces Peuples; & nous trouvâmes par tout les mêmes diſpoſitions à vivre dans nôtre al-

liance, & ſous la protection de nôtre Prince.

Les Terres y ſont fertiles, & le climat heureux pour la vigne, les ſeps y viennent d'eux-mêmes; l'on voit parmi les ormes le raiſin fleurir, & croître à l'ombre de leurs feüillages. On ne ſauroit faire trois lieuës, qu'on ne rencontre quelque ruiſſeau, ou quelque riviere; les Caſtors y ſont par troupes; tout le peuple generalement y adore le Soleil; & n'ont d'autre couverture qu'un certain tiſſu de jonc, ou des nattes tres-fines, qu'ils bigarrent de certaines peintures du Soleil, d'oyſeaux, & de fleurs. Pour armes, ils ne connoiſſent que l'arc & la fléche; un coup de fuſil ou de piſtolet, leur paroît un coup de foudre précedé par ſon éclair.

Fertilité de ces Païs.

Nous paſſâmes des *Naauſi*, chez les *Cadodaches*; nous y fû-

Cadodaches, reception.

qu'ils fôt aux François.

mes reçûs d'une maniere tout-à-fait genereuse ; ce ne fut pas un accueil, mais un triomphe. Les Principaux de la Nation vinrent au devant de nous ; on nous conduisit entre deux rangs de la jeunesse armée, jusques dans les cabannes tres-propres : Le reste du regal fut aussi grotesque que sauvage ; des femmes bazannées, mais tres-bien faites, & à demi-nuës, nous laverent les piés dans des auges de bois ; on nous servit de differens mêts tres-bien apprêtez. Outre la boüillie & le cerf boucanné, mêts ordinaire à tous ces Peuples, on nous presenta un grand rôt de poulets d'Inde, d'oyes, de canards, de ramiers ; sans y oublier les pigeons à la grillade. Parmi cette grande réjoüissance, il nous arriva un mortel déplaisir ; Comme les chaleurs étoient grandes, tant à raison du cli-

mat que de la saison, M. *de la Marne* eut envie de s'aller baigner dans une riviere, qui passe le long du village ; Pour cet effet il chercha un lieu à l'ombre, pour y prendre tranquillement le bain ; L'aïant trouvé, il se jetta à l'eau ; mais par malheur il tomba dans un abyme, où il fut englouti à l'instant même : Quelque tems aprés, ne le voïant point revenir, nous voulûmes nous approcher du lieu où il s'étoit retiré, il n'y étoit déja plus ; nous eûmes la pensée que peut-être quelque Crocodile l'auroit devoré ; mais des gens du lieu, aïant vû l'endroit où il s'étoit jetté, ne douterent plus qu'il ne se fût perdu dans ce gouffre. En effet, l'aïant pesché sur l'heure même, on le retira mort & tout défiguré.

M. de la Marne se baigne & se noïe.

Je ne puis assez exprimer quel-

fut nôtre regret à la vûë d'un si triste spectacle : La femme du Chef vint elle-même l'ensevelir ; nous lui rendîmes les derniers devoirs ; & aprés l'avoir pieusement inhumé, nous mîmes une Croix sur sa sepulture. Les Sauvages, témoins de nos ceremonies, joignirent leurs larmes avec les nôtres, & tâcherent de nous consoler par toutes les honnêtetez qu'ils nous purent faire.

Autres Peuples sauvages.

Le jour suivant nous trouvâmes sur la même riviere les *Narchoas*, les *Ouidiches* ; nous vîmes à cinq lieuës plus bas les *Cabinvio*, & les *Mentons*. Ces Peuples ne sachant ce que c'étoit que nos armes, nous prenoient pour les maîtres du Tonnerre, & nous craignoient en même tems. Les Castors sont en tres-grand nombre dans leur païs, mais surtout

tout chez les *Ozotheoas*, qui ſont obligez d'en brûler les peaux, tant elles ſont communes chez eux.

Ces Peuples nous donnerent deux guides pour nous conduire chez les *Akancéas*, dont ils dépendent. Ce fut-là que nous commençâmes à nous reconnoître : Nous vîmes une Croix élevée : au milieu étoient attachées les Armes du Roi ; à quelques pas de-là, nous apperçûmes une belle maiſon à la Françoiſe, habitée par un nommé *Couſture*, qui nous y reçut honnêtement, & nous apprit que cette habitation vous appartenoit avec toutes ſes dépendances. Akancéas.

Aprés nous y être repoſez deux jours, nous paſſâmes dans les villages des *Torimans*, des *Doginga*, & des *Cappa*, pour

gagner le Miſſiſſipi ; ces derniers Peuples nous accommoderent d'une piroque pour deux chevaux que nous leur donnâmes.

Fatigué de nos courſes par terre, je pris le parti de remonter le Miſſiſſipi, juſqu'à la riviere des Iſlinois ; le Pere *Anaſtaſe* fut fort aiſe d'entrer dans le même canot que moi. Cavelier mon neveu ſe joignit à cinq autres François ; & s'étant contenté d'un Sauvage, il m'en laiſſa un autre pour me ſervir d'Interprete & de Rameur. Nous étant donné rendez-vous chez les Miamis, nous nous ſeparâmes ; il ſuivit les plaines, & je m'embarquai ſur le Miſſiſſipi, vers le quinze d'Aouſt de l'an 1686.

Il ſeroit inutile de parler ici de toutes les Nations que nous rencontrâmes ; je ne ferai mention que de celles que nous ne

reconnûmes pas dans nôtre descente. Les *Chicacha* furent les premiers, que nous trouvâmes à trente lieuës des *Akancéas* ; ce sont des Peuples tres-dociles, industrieux, braves, guerriers, & en assez grand nombre pour mettre en tout tems deux mille combattans sous les armes. Chicacha.

Nous continuâmes de-là nôtre route vers les *Ouabaches* : à dix lieuës de leur riviere, on voit celle des *Massourites* & des *Ozages*, qui n'est ni moins rapide, ni moins profonde que le Missisipi. Nous la remontâmes pendant deux jours, tant à dessein de reconnoître les Nations qui sont sur ses bords, que pour nous fournir de nouvelles provisions. Nous rencontrâmes, en la remontant, les villages des *Panivacha*, des *Pera*, des *Panaloga*, des *Matotantes*, des *Ozages* ; tous

Peuples braves, nombreux, & bienfaisans ; & qui parmi les bons mêts & les bons fruits, dont ils nous regalerent, nous firent manger des raisins d'un goût merveilleux.

Le troisiéme jour, aprés avoir remonté cette riviere, nous allâmes regagner le Mississipi, où nous étant rembarquez en canot, nous le remontâmes pendant quelques jours, jusqu'à la riviere des Islinois ; Et aprés trente jours de navigation, nous arrivâmes au pié du Fort de *Crevecœur* ; de-là nous retournâmes au Fort S. Loüis.

Nous eûmes d'abord le chagrin de ne pas vous y rencontrer ; mais à present nous avons la consolation de vous y voir en parfaite santé. Là-dessus aïant renouvellé nos embrassemens, je demeurai quelque tems sans lui

rien dire, ne ſachant pas bien moi-même en quel état j'étois pour lors. D'un côté, la perte de nôtre flote, & de la plûpart de nos François, m'avoit fort attriſté; de l'autre, l'aſſurance qu'il m'avoit donnée de la ſanté de M. de la Sale, & le ſuccés de tant de belles découvertes, m'avoient fait paſſer de la triſteſſe à la joïe. J'étois même dans un étonnement qui tenoit de l'admiration; mais auſſi l'abſence d'une perſonne, pour qui j'avois une reconnoiſſance, & une amitié auſſi tendre que reſpectueuſe, dont j'attendois le retour depuis un ſi long-tems, & avec tant d'impatience; d'ailleurs le regret de n'avoir pas été le témoin & le compagnon de ſes voïages, me penetroit d'une douleur que je ne pouvois ſurmonter. Auſſi ne pouvant

retenir les chagrins de mon cœur : Helas, *lui dis-je*, comment se peut-il faire que M. de la Sale, mon unique Protecteur, & mon appui, soit depuis deux ans, de retour en Amerique ; & que j'aïe été pendant tout ce tems-là, non seulement privé du plaisir de le voir, mais de recevoir de ses nouvelles ; & que même encore, il ne me soit pas permis de l'embrasser ? Je vous avouë, que quelque joïe que vôtre presence me donne, je me trouve saisi en vous voïant, d'une plus grande douleur ; puisque plus je vous regarde, & plus je ressens de chagrin de ne le pas voir. Ah Ciel, *disois-je toujours*, M. de la Sale est depuis deux ans dans l'Amerique, & je ne puis encore le joindre, ni lui parler ? Helas ! ce n'a pas été ma faute ; Dés que j'ai crû qu'il pouvoit

avoir touché quelques-uns de ces bords du Golphe-Mexique, je ſuis deſcendu vers ces contrées ; j'ai viſité tous les Caps, tous les rivages de cette Mer, tant du côté de la *Malcoline*, que du côté de la Mexique ; j'ai parcouru tous les Peuples qui ſont ſur ces bords, les *Picheno*, les *Ozembogu*, les *Tangibao*, les *Oſtonoos*, les *Mauſoleas*, les *Mouſa*: Je leur ai demandé à tous M. de la Sale, & pas-un ne m'en a jamais ſû rien dire ; jugez de ma peine & de ma douleur.

Le moïen, *me diſoit-il pour lors*, que vous puſſiez nous rencontrer ? Vous allâtes nous chercher à l'embouchure du Miſſiſſipi & aux environs, & nous n'abordâmes qu'à vingt-cinq lieuës au deſſus. Vous ſuivîtes le cours de ce fleuve dans vôtre deſcente &

dans vôtre retour ; & nous nous écartions toujours, tirant vers le Sud-Eſt, & le long du Golphe-Mexique. Quel moïen de nous trouver en ſuivant des routes ſi opposées ? Pour le moins, *lui dis je*, devoit-il m'envoïer quelqu'un pour m'informer de ſon retour. Il eſt vrai, *me dit-il*, auſſi l'auroit-il fait, s'il l'avoit pû : Mais qui de ces nouveaux-venus auroit pû démêler les chemins au travers de tant de Barbares, & dans une ſi grande diſtance ? Et pouvoit-il ſe paſſer de ſes deux neveux ni de moi ? D'ailleurs, l'eſperance qu'il avoit de vous revoir bien-tôt en perſonne, lui fit toujours differer à vous informer de ſon arrivée. A la bonne heure, *lui dis-je*, on ne peut remedier au paſſé ; ce qui me réjoüit, c'eſt de ſavoir qu'il ſe porte bien, &

à peu prés où il est : nous ne ſerons pas, Dieu aidant, long-tems à l'aller retrouver. Cependant je me reſſouviens, *lui dis-je*, que vous aviez encore quelque choſe de plus particulier à me communiquer de ſa part; je vous prie de me le declarer, afin que je puiſſe prendre au plûtôt de juſtes meſures pour mon voïage.

C'eſt, *me dit-il*, que mon frere impatient de donner les ſecours neceſſaires à l'affermiſſement & à l'entretien de ſa nouvelle Colonie, & de faire bâtir deux Ports & deux Havres, l'un à la Baïe S. Loüis, & l'autre à l'embouchure du Miſſiſſipi, dont il a tres-bien obſervé le fond & les bords, ne m'a détaché d'avec lui, que dans le deſſein de me faire inceſſamment repaſſer en France, tant

pour informer la Cour de ſon dernier établiſſement, & de ſes grandes découvertes, que pour preparer les eſprits à lui accorder ce qu'il faut pour des choſes ſi preſſantes & ſi neceſſaires. C'eſt pour cela qu'il m'envoïe à Quebec, & qu'il m'a chargé de venir vous trouver pour vous demander quelque argent ; je vous en donnerai un reçû, & mon frere vous en tiendra compte.

Ce diſcours fut accompagné d'une Lettre bien cachettée du Cachet de M. de la Sale : A l'égard de l'écriture, je n'y fis point de reflexion ; leurs caractères étant d'ailleurs ſi approchans, qu'il eût été mal-aiſé d'en connoître la difference. Je lûs cette Lettre avec un extréme plaiſir ; elle contenoit à peu prés la même demande, avec des proteſtations d'une entiere confiance, &

d'une parfaite amitié. La joïe où j'étois d'apprendre de ses nouvelles, la simplicité de la personne qui me presentoit cette Lettre, & le devoûment que j'avois fait de tout ce que je possedois, aux volontez d'un homme, à qui je croïois tout devoir, ne me permirent pas de balancer. Je demandai aussi-tôt à M. Cavélier ce qu'il souhaitoit: Il me dit qu'il croïoit que son frere avoit fixé la somme à celle de sept mille livres. Il est vrai, *lui dis-je*, mais s'il vous en faut davantage, vous n'avez qu'à me le demander ; tout ce que j'ai, est à vôtre service. Il me remercia fort honnêtement, & me dit qu'en cas qu'il eût besoin de quelque chose de plus, il le pourroit trouver en France ; De sorte que je lui comptai sur l'heure même cette somme d'argent ; il

voulut m'en faire ſon reçû, ſuivant l'ordre qu'il me dit en avoir de ſon frere. J'y donnai volontiers les mains ; & comme il me proteſta qu'il vouloit partir le lendemain, je rafraichis ſon équipage & ſes munitions : nous paſſâmes le reſte de la journée le moins mal qu'il nous fut poſſible ; & le jour ſuivant, il prit congé de moi, du grand matin, & partit avec un Pere Recolet, & un eſclave, à deſſein de paſſer chez les Miamis.

Je me diſpoſai à partir le jour ſuivant par la riviere ; tout étoit reglé pour cela. Aprés avoir paſſé le reſte du jour avec aſſez d'inquietude, le lendemain comme j'allois embarquer mon petit équipage, environ les neuf heures du matin, je vis arriver le Sr *Couſture*, mon Lieutenant parmi les Akancéas, chez leſquels

Mrs Cavélier, oncle & neveu, étoient allé se reposer. J'eus d'abord un vrai plaisir de le voir, mais un moment aprés, il me jetta dans un terrible accablement. Je lui demandai aussi-tôt en quel lieu il avoit laissé M. de la Sale. M. de la Sale, *me dit-il?* Ne savez-vous pas qu'il est mort? M. de la Sale est mort, *m'écriay-je?* Cela n'est que trop vrai, *me dit-il*, il est mort; il a été assassiné par ses gens, entre les *Palaquessons* & les *Nouadiches*. Que me dites-vous là? Cela est-il possible? Hé! Quoi, son propre frere M. Cavelier vient de prendre congé de moi; bien loin de me rien dire de cela, il m'a rendu une Lettre de sa part, & ne m'en a pas témoigné la moindre douleur. C'est de lui-même que je le sai, *me dit-il*: ses larmes & celles de son ne-

Mort de M. de la Sale.

veu *Cavelier*, ne me l'ont que trop confirmé ; & je ſuis au deſeſpoir de vous dire le premier une ſi méchante nouvelle. Je fus ſi conſterné par cette réponſe, que je tombai dans un accablement extréme. Je ne pûs ni parler ni pleurer ; je me trouvai ſi ſaiſi, que je ne ſavois que devenir. Quelques momens aprés, je me levai, en diſant : *M. de la Sale, mon unique Patron eſt mort, aſſaſſiné par les ſiens ! Iuſte Ciel ! Cela ſe peut-il ? mais puis-je ſavoir qui ſont les malheureux qui ont porté leurs mains parricides ſur un ſi bon pere ?* Ce ſont deux coquins, *Dan & Lantelot*, me dit-il. Ah ! les ſcelerats, *m'écriay-je* ! Par quel motif, ou plutôt quel demon a pû les porter à commettre un forfait ſi terrible ? Je le priai de me dire tout ce qu'il en ſavoit. Helas !

Auteurs de ſa mort.

me dit-il, je vous le dirai de point en point, comme on me l'a raconté.

M. de la Sale, revenu d'une fort grande maladie, avoit regagné sa derniere Colonie, au Fort S. Loüis, & en étoit reparti le 26. Mars de l'année 1686. dans le dessein de revoir ses anciens établissemens, accompagné d'environ trente personnes, du nombre desquels étoient son frere, ses deux neveux, les deux freres, *Lantelot & Dan*, un Sauvage *Choouanou*, deux Flibustiers Anglois, & un certain *Hieus*, Allemand de Nation.

Dés la premiere journée, M. de la Sale s'étant apperçû, que le plus jeune des Lantelot, encore foible d'une grande maladie, ne pouvoit suivre le reste de la troupe, voulut le renvoïer

à la Baïe. Quelques instantes prieres que son frere fit pour ne se pas separer d'avec lui, M. de la Sale ne voulut point s'y rendre ; le jeune Lantelot fut ainsi obligé de s'en retourner à la Baïe. Ces manieres qui parurent hautes & imperieuses, furent difficiles à digerer à un homme de cœur. Par malheur il arriva que ce jeune homme fut rencontré en chemin par quelques Sauvages, qui l'égorgerent. La nouvelle en vint le jour même à son frere aîné, qui ne put dissimuler sa douleur. Il en jetta d'abord la faute sur M. de la Sale. Dés ce moment, penetré de fureur & de ressentiment, il jura sa perte. Aprés s'être laissé aller aux plaintes & aux regrets, il étouffa tout d'un coup sa colere, meditant de la faire éclater dans l'occasion. Il suivit le reste de la troupe ;

Le jeune Lancelot égorgé par les Sauvages.

troupe; & aprés deux mois de marche, les vivres leur aïant manqué entre les *Palaquessons*, & les *Noadiches*, Dan & Lantelot firent une partie pour aller chasser dans les bois; ils engagerent le sieur *Moranget*, à se joindre avec eux. Celui-ci, sans entrer dans aucune défiance, ou plûtôt par complaisance, se mit de leur partie; les deux autres qui lui en vouloient depuis longtems, tant par la jalousie qu'ils avoient de son merite, que par la haine implacable qu'ils portoient à son oncle, l'aïant insensiblement attiré à l'écart, assouvirent leur rage sur lui; pour cet effet ils lui donnerent un coup de hache sur la tête, dont il mourut deux heures aprés, en bon Chrétien, pardonnant de tout son cœur à ses ennemis. Ce fut-là le premier coup de leur vangeance.

Moranget assommé d'un coup de hache.

Le jour étant fini, & M. de la Sale ne voïant pas revenir son neveu, ni ceux de sa compagnie, passa la nuit en d'étranges inquiétudes. Le lendemain il alla lui-même vers l'endroit, où il jugea qu'ils pouvoient avoir été; il ne fut pas long-tems à le trouver; le Pere Anastase, son frere & son laquais le suivirent presqu'aussi-tôt. Etant arrivé dans une prairie, qui est sur le rivage du Mississipi, il entrevit au travers de l'herbe fort haute, le valet de *Lantelot*; d'abord il lui demanda où étoit Moranget son neveu. Ce coquin lui répondit avec impudence, qu'il pouvoit l'aller chercher à la dérive. En effet, le corps de cet infortuné jeune homme étoit-là étendu, & deux vautours voltigeoient au-dessus, pour en faire leur curée: Cependant ces deux per-

ſides étoient couchez & cachez dans l'herbe, le fuſil bandé: Comme M. de la Sale voulut approcher de ce valet, pour le mettre à ſon devoir, il ſe ſentit atteint de trois balles à la tête, d'un coup de fuſil que lui lâcha Lantelot: Il tomba à terre, le viſage tout enſanglanté. Le Pere *Anaſtaſe* & ſon frere aïant entendu le coup, coururent d'abord à lui, ils trouverent qu'il ſe mouroit, mais encore avec quelque connoiſſance. Leur douleur ne les empêcha pas de lui donner les derniers ſecours, du moins pour le ſalut de ſon ame; & il eut aſſez de tems & de force pour ſe confeſſer, & faire à Dieu un ſacrifice de ſa mort. Voilà le dernier coup de leur rage, & la fin tragique de nôtre illuſtre Chef, & de vôtre bon ami.

Ces derniers mots me ſerrerent ſi fort le cœur, que je n'eus pas la force de me plaindre. Je demeurai muet, immobile pendant quelque tems; mais enfin, la violence de ma douleur me faiſant revenir de ma conſternation, par un ſoudain débordement de larmes: ô Ciel! *dis-je*, quoi! je ne reverrai plus M. de la Sale? Quel eſpoir? Quelle reſſource me reſte-t-il? Que deviendront toutes ces familles naiſſantes, dont il étoit le pere, le ſoutien & la ſeule conſolation? Quel deſeſpoir pour elles? que de travaux perdus? que de perſonnes deſolées par la perte d'un ſeul homme? Helas! ſe peut-il qu'une perſonne ſi venerable par ſa vertu, ſi utile à la France par ſes grandes découvertes; qu'un homme ſi reſpecté, ſi cheri des Peuples les plus barbares, ait

M. de la Sale eſt bien regretté

été massacré par les siens? Est-il de supplice assez grand pour ces meurtriers, pour ces miserables? mais où les trouver? Ah! si jamais je puis les découvrir! C'en est fait, me dit alors *Couture*, ces scelerats sont déja punis, s'ils peuvent l'être assez par leur mort. Comment, *lui-dis-je*, la Terre les a t-elle englouti, ou le Ciel les a t'il foudroïé? Non, *me dit-il*, leurs camarades leur ont rendu justice. Ces malheureux, aprés cet attentat, voulurent encore faire main-basse sur tout le reste, pour ne point laisser de témoins de leur crime; mais les deux Anglois feignant d'entrer dans leur interêt, & de soutenir leur action, obtinrent grace pour le Pere & le neveu qui restoient, avec la liberté d'ensevelir les deux corps.

Pendant que ces deux parens

affligez avec ce bon Religieux, s'acquittoient de leurs devoirs envers les défunts, ces perfides coururent s'emparer du reste des effets, & des marchandises de M. de la Sale; le tout consistoit en dix chevaux, quelque linge, & environ deux mille écus en marchandises. Dés qu'ils se furent saisis de tout, le reste de la troupe se vit obligé de faire de necessité vertu, & de se joindre à eux. Le frere & le neveu, qui avoient rachetté leur vie par le silence, & par un abandonnement volontaire de tout, se virent forcez de suivre le torrent. On arriva au village des *Nouadiches*; quelques François qui avoient deserté du vivant de M. de la Sale, s'étoient habituez parmi ce peuple. Ces peuples voïant arriver cette nouvelle compagnie assez bien

armée, & mediocrement équipée, n'eurent pas moins de joïe de les voir, que les François; ils leur firent un tres-bon accueil, & les inviterent dés le premier abord à aller avec eux faire la guerre aux *Quoanantinos*. Il falut s'accommoder au tems & au besoin, tous entrerent dans cet engagement, à la reserve des deux M[rs] Cavelier, & du Pere Recolet.

Cependant *Lantelot*, *&* *Dan* qui s'étoient érigez en chefs de la troupe, faisoient logement à part, disposoient absolument de tous les effets de feu M. de la Sale, s'en divertissoient, & faisoient bonne chere.

On attendoit de jour en jour le départ des Sauvages. L'Anglois & l'Allemand qui n'avoient eu aucune part aux dépoüilles du défunt, & qui avoient nean-

moins un grand beſoin de s'équiper, allerent bien armez trouver leurs pretendus chefs dans leur cabanne, les prierent de vouloir les accommoder de quelque linge pour leur nouvelle expedition. *Lantelot* les reçut bruſquement; l'Anglois lui réïtera ſa demande; l'autre lui fit un ſecond refus encore plus bruſque que le premier: là-deſſus l'Anglois lui dit: *Tu es un miſerable; tu as tué ton Maître & le mien*; & dans le même inſtant tirant un piſtolet de ſa ceinture, il lui enfonça trois balles dans les reins, dont il le porta par terre. *Dan* voulut auſſi-tôt courir à ſon fuſil, mais l'Allemand le coucha en joüe, lui caſſa la tête, & le tua tout roide. On accourut auſſi-tôt à ce bruit, le Pere Anaſtaſe trouva l'un mort, l'autre qui ſe mouroit: il confeſſa

Lantelot & Dan aſſaſſinez par un Anglois & un Allemand.

confeſſa celui-ci qui étoit le meurtrier de M. de la Sale. A peine lui eût-il donné l'abſolution, qu'un François vint lui brûler les cheveux d'un coup de piſtolet ſans balle ; le feu prit auſſi-tôt à ſa chemiſe qui étoit aſſez graſſe ; & ce malheureux ſe vit mourir dans les flâmes. C'eſt ainſi que perirent ces meurtriers, dont l'action étoit trop noire pour reſter long-tems ſans punition. On ne doute point que ceux qui liront cette Relation, ne conçoivent de l'horreur contre de pareils aſſaſſins.

L'Allemand & l'Anglois ſe rendirent enſuite les maitres de leurs dépoüilles ; & ils offrirent le tout à la diſcretion de Mr. Cavelier, qui n'en prirent qu'autant qu'il leur en faloit pour leur voïage ; & qui aprés leur avoir abandonné le reſte, vin-

rent me trouver chez les *Akancéas*; ils étoient l'oncle & le neveu, M. de la Marne, M. Jouſtel, & un *Chaouanou*; c'eſt de leur propre bouche que j'ai appris tout ce que j'ai rapporté. Je fus témoin de leurs regrets & de leurs larmes; ils ſe repoſerent deux jours dans vôtre maiſon; & le troiſiéme jour ſuivant, ils partirent pour les Iſlinois. Voilà, Monſieur, tout ce que j'en ſai.

Je n'ai vû, *lui dis-je alors*, que l'oncle & le Pere Recolet; pour ce qui eſt du neveu, de M. Jouſtel, & du *Chaouanou*, je ne les ai point vûs. A l'égard de M. de la Marne, il me ſouvient que M. Cavelier m'a dit qu'il s'étoit noïé. Cependant je ne puis revenir de mon étonnement, quand je ſonge à la conſtance & à la tranquillité avec laquelle il m'a conté tout ſon voïage, & toutes ſes

avantures : l'on dit que les grandes douleurs ſont muettes, je n'oſerois douter de la ſincerité de la ſienne, mais je ſuis ſûr qu'il a bien démenti cette maxime. Il avoit beſoin de diſſimuler, me répondit alors *Couſture* ; il vouloit diſſiper ſa douleur par de longues hiſtoires ; & d'ailleurs il avoit ſes vûës & ſes raiſons pour cela.

Je comprens fort bien vôtre penſée, *lui dis-je* ; il vouloit tirer de l'argent de moi ; & il apprehendoit que je ne lui en donnaſſe pas, s'il m'apprenoit la mort de ſon frere. Mais, helas ! j'étois trop redevable à ſon nom & à ſa famille, pour lui rien refuſer. Plût à Dieu n'avoir rien au monde, & n'avoir pas perdu mon cher Protecteur, mon cher Maître, & mon plus fidele ami !

Mais , helas ! tous nos regrets ſont vains : Si nous ne pouvons reparer cette perte, armons-nous du moins de conſtance : Tâchons de voir finir ce qu'il a ſi heureuſement commencé.

Dés ce moment je me raffermis dans le deſſein d'aller, non ſeulement porter du ſecours à ces pauvres François abandonnez ſur le bord de la mer, mais même d'aller faire quelque nouvelle entrepriſe , qui me donnât ſujet de me conſoler de la perte que j'avois faite. Je fis mes preparatifs pour une nouvelle deſcente vers la mer , & vers toutes ces Nations reconnuës nouvellement par M. de la Sale, & dont ſon frere m'avoit parlé.

Dans cet entre-tems je reçus une Lettre de M. le Marquis d'Enonville, nôtre Gouverneur , par laquelle j'appris que

nous avions la guerre avec les Espagnols, & par laquelle il me donnoit une entiere liberté d'entreprendre sur eux tout ce que je pourrois. Cette Lettre jointe à ce que M. Cavelier m'avoit dit au sujet de ces Nations qui devoient leur faire la guerre, m'anima d'autant plus à presser mon voïage. Je partis donc le troisiéme jour de Decembre 1687. accompagné de cinq François, de quatre *Chaouanous*, & de quelques autres Sauvages. Je laissai mon cousin de Liette pour Commandant au Fort S. Loüis. Ma premiere journée se termina au village des Islinois. Je trouvai qu'ils venoient de la guerre contre divers peuples voisins, dont ils ramenoient cent trente prisonniers.

Guerre avec les Espagnols.

Je passai de-là chez les *Cappa*, qui me firent une fort bonne

reception. Les *Toginga*, les *Torimans* me reçurent avec une pareille demonſtration d'amitié & de conſideration.

De-là je fus chez les *Oſſotoüe*, où j'avois ma maiſon de commerce. J'y paſſai cinq ou ſix jours, pendant leſquels j'y fis de nouvelles emplettes, & augmentai mes munitions.

Je partis de ma maiſon ſur la fin du mois de Fevrier 1688. je regagnai aprés quelques journées, le grand village de *Taenſas*. Dans le cours de cette traitte, un de mes *Chaouanous* fut attaqué par trois *Chachouma*, il en tua un, & fut bleſſé lui-même legerement à la mammelle, d'un coup de fléche. Il nous arriva un malheur bien plus grand dans cette route: Deux François de ma troupe, s'étant écartez dans les bois pour chaſſer, fu-

rent attaquez par un parti des *Naches*, & furent malheureusement tuez. Ce déplaisir fut d'autant plus grand pour nous, qu'il nous fut impossible de nous en vanger, ne pouvant joindre ces Sauvages.

Etant arrivé chez les *Taensas*, les Principaux de la Nation m'informerent de la querelle qu'ils avoient avec les *Nachitoches*, à raison du sel, dont ceux-ci ne vouloient point leur faire part, & me prierent de vouloir me mêler de leur accommodement. J'acceptai volontiers cette mediation : Trente *Taensas* se joignirent à nôtre troupe; nous arrivâmes aprés huit jours de marche au village des *Nachitoches* : Cette Nation ne fait qu'un Peuple avec deux autres qui sont les *Ouasita*, & les *Capichis*. Les Chefs des trois Nations s'étant

Differend entre les Taensas & les Nachitoches, au sujet du sel.

aſſemblez, on me fit aſſeoir au milieu : Les trente *Taenſas*, avant que de prendre leur place, demanderent la permiſſion d'aller au Temple implorer le ſecours de leur Dieu pour en obtenir une bonne paix. Le Soleil eſt la Divinité la plus ordinaire de tous ces Peuples. Ils furent conduits au Temple ; & aprés avoir fait leur priere, ils furent ramenez à l'Aſſemblée, où s'étant preſentez, ils prirent leur Dieu à témoin de la ſincerité de leurs intentions pour la paix ; preſenterent leurs preſens aux trois Nations, & me prirent pour garant de leur bonne foi. Je fis valoir du mieux qu'il me fut poſſible, leurs interêts dans l'eſprit de ces trois Peuples ; je portai les choſes à un bon accommodement, qui fut cauſe que ceux-ci leur promirent de leur

fournir du ſel en échange de leurs peaux & de leurs grains. Ces conventions faites, ils ſe jurerent une paix mutuelle, & l'on danſa le *Calumet*. Je pris enſuite congé des uns & des autres.

Les *Nachitoches* me donnerent cinq guides pour me conduire au village des *Yataches*; je montai, pour y aller, la riviere *Onoroyſte* environ trente lieuës. Nous trouvâmes dans nôtre route quinze cabannes de Naches. Nous y paſſâmes la nuit, nous tenant toujours ſur nos gardes; le lendemain en aïant rencontré une douzaine à l'écart, nous ne les épargnâmes point, & nous vangeâmes ſur eux la mort des deux François qu'ils avoient égorgez. A quelques journées de-là, nous arrivâmes chez les *Yataches*, joints avec deux autres Nations, qui font

trois villages enſemble ; à ſavoir, les *Yataches*, les *Onadao* & les *Choye*. Comme ils apprirent nôtre arrivée, ils vinrent trois lieuës au-devant de nous, avec de bons rafraichiſſemens. Nous allâmes de compagnie à leur village ; les Chefs nous firent pluſieurs feſtins ; je leur fis quelques preſens, & je leur demandai des guides pour me conduire juſques chez les *Quodadiquio*. Ils eurent bien de la peine à m'en accorder, parce que depuis trois jours ils avoient maſſacré trois de leurs Ambaſſadeurs ; mais à force de prieres & de proteſtations de les défendre, ils nous en accorderent cinq.

Quand nous fûmes proche des trois villages, nous découvrîmes ſur les chemins, des piſtes d'hommes & de chevaux. En effet nous rencontrâmes le

matin quelques Cavaliers qui s'offrirent à nous y conduire. J'étois accompagné de vingt bons fusiliers, & ainsi en état de tenir en respect ces Sauvages. Dés que je fus dans le village, une femme qui tenoit le premier rang dans cette Nation, vint à moi, & me demanda vangeance de la mort de son mari, qui avoit été tué par les *Yataches*. Une autre vint me faire les mêmes plaintes, & c'etoient justement les femmes de ces Ambassadeurs, que les *Yataches* avoient massacrez. Tout le peuple sembloit s'interesser dans leur mort; & comme l'on se sert de tout, je promis à ces femmes & à tout ce peuple de vanger le sang de leurs maris & de leurs Ambassadeurs. Ils me conduisirent d'abord dans leur Temple, me laverent le visage avec de l'eau, Avanture.

avant que d'y entrer ; & aprés y avoir prié Dieu l'eſpace d'un quart d'heure, l'on me ramena dans la cabanne d'une de ces femmes, où je fus magnifiquement traité. C'eſt-là que j'appris que les ſept François qui s'étoient détachez d'avec M. Cavelier, aprés la mort de M. de la Sale, étoient encore parmi les *Nouadiches*. Cette nouvelle me donna beaucoup de plaiſir ; & j'eſperois être au bout de mes peines, ſi je pouvois les rejoindre. C'eſt pourquoi aïant paſſé le reſte de la journée chez les *Quadodiquio*, je les priai de me donner des guides, & les aſſurai, qu'à mon retour, je leur ferois faire raiſon par les Yataches, ou que je vangerois le ſang par le ſang.

Peuples unis enſemble.

Les *Quodadiquio* ſont joints avec deux Nations, à ſavoir les

Napgitoche, & les *Nassonis*, situez sur la riviere Rouge. Ces trois Nations parlent une même langue : Elles ne sont pas assemblées par villages, mais par habitations assez éloignées les unes des autres ; Leurs Terres sont fort belles, ils ont la pesche & la chasse en abondance, mais il y a fort peu de bœufs. Ces peuples font une guerre cruelle à leurs voisins ; aussi leurs villages ne sont-ils gueres peuplez. Je n'ai pas reconnu qu'ils fissent d'autres ouvrages que des arcs & des fléches, qu'ils trafiquent avec des Nations éloignées. Ils ont tous de fort beaux chevaux, qu'ils appellent *Cavallios*. Les hommes & les femmes sont piquez au visage, & par tout le corps ; ils croïent en être plus beaux ; telle est la bizarrerie de l'esprit des hommes ; car ce qui

fait la difformité dans un païs, fait la beauté dans un autre.

Rouge, Riviere

Leur Riviere s'appelle *Rouge*, parce qu'effectivemenr elle jette un ſable qui la rend rouge comme du ſang.

J'en partis le ſixiéme d'Avril 1690. avec deux eſclaves qu'ils me donnerent pour les *Nouadiches*. Nous étant remis en chemin, nous trouvâmes quelques Sauvages *Nouadiches* à la chaſſe, qui m'aſſurerent qu'ils avoient laiſſé nos François chez eux ; ce qui me donna beaucoup de joïe; mais j'eus en même tems le chagrin de perdre un jeune François de ma ſuite; Trois jours aprés, il revint à moi, n'aïant plus ſon havre-ſac, où j'avois mis la meilleure partie de mes munitions ; ce qui me mit dans une fort grande peine ; Cependant ne croïant pas à propos de lui en

rien témoigner, nous allâmes coucher à une demie-lieuë du village des *Nouadiches*, où les Chefs nous vinrent trouver. Je leur demandai auſſi-tôt des nouvelles de nos François, ils me dirent qu'ils ſe portoient fort bien; mais ne les voïant point, je n'en augurai rien de bon. Le lendemain étant arrivé chez eux, pas un d'eux ne ſe preſentant à moi, je m'en défiai davantage: les Principaux de la Nation ne manquerent pas de me venir offrir le *Calumet*; je ne voulus rien accepter de leur part, qu'ils ne me repreſentaſſent les François: Voïant que je m'opiniâtrois à cela, ils m'avoüerent que nos François, les aïant accompagnez à la guerre contre les Eſpagnols, avoient été inveſtis par la Cavallerie, que trois avoient été tuez, & que les quatre autres s'étant

retirez chez les *Quoanantinos*, ils n'en avoient plus entendu parler. Je leur répondis qu'assurément c'étoient eux-mêmes qui les avoient tuez; ils s'en défendirent fort, & moi les en accusant toujours, leurs femmes se mirent à pleurer, & me firent connoître par leurs larmes, que leur mort n'étoit que trop veritable. Les *Nouadiches* firent ce qu'ils purent pour s'en disculper, & m'offrirent une seconde fois le Calumet; je leur dis que je ne l'accepterois qu'aprés avoir appris à fond leur innocence sur cet article; que cependant si je pouvois leur être utile à quelque chose, ils trouveroient en moi une fidelité inviolable. Le Chef répondit à mes civilitez par un present de dix beaux chevaux assez bien harnachez. Je lui donnai sept haches, & une brasse

braſſe de groſſe raſade.

Nous quittâmes leur païs le 29. du mois de Mai, & nous avançâmes juſqu'à une journée des *Palaqueſſons*. Ce fut-là que nous apprîmes que la derniere Colonie établie par M. de la Sale, ſur les bords de la Mer-Mexique, n'aïant pû ſe maintenir dans une parfaite union, s'étoit toute diſperſée; que les uns s'étoient confondus avec les Sauvages, & que les autres avoient pris le parti de remonter vers les habitations Françoiſes. C'eſt pourquoi n'aïant pas crû devoir les aller chercher où ils n'étoient plus, je me reſolus de revenir ſur mes pas; je tâchai de gagner le village de *Coroas*; mais une inondation prodigieuſe étant ſurvenuë par des pluïes extraordinaires, qui durerent trois jours conſecutifs, nous-nous

trouvâmes dans la plus grande peine du monde; le moins d'eau que nous avions, c'étoit jusqu'à demi-jambe. Il faloit dormir sur de gros arbres, & faire du feu au dessus. Nous fûmes heureux d'être munis de cassave, de bœuf & de cerf boucanné; nous restâmes trois ou quatre jours dans ces extremitez. De bonne fortune, nous trouvâmes une petite Isle, que les eaux n'avoient pas inondée, nous-nous y retirâmes un jour & une nuit, nos chevaux s'y refirent un peu, & la terre s'étant bien-tôt dessechée par les grandes ardeurs de la saison & du climat, nous regagnâmes en une journée le village des *Coroas*. Je ne saurois assez exprimer les bons traitemens que nous reçûmes chez ce peuple: Ils envoïoient tous les jours à la pesche & à la chasse

Coroas peuple sauvage

pour nous regaler : Ils nous fournissoient, avec abondance, des poules, des oyes, des pigeons & des poulets d'Inde. Ce qui redoubla ma joïe, c'est que j'y trouvai deux de ces François que j'avois été chercher chez les Nouadiches, & que j'eus le plaisir de reünir à ma troupe. Je quittai les *Coroas* le 20. Juillet, & j'arrivai le 31. chez les Akancéas, où la fiévre me prit ; ce qui m'obligea d'y sejourner jusqu'au 15. d'Aoust. Aprés m'y être un peu rétabli, je repris ma route jusqu'aux Islinois, chez lesquels j'arrivai au mois de Septembre.

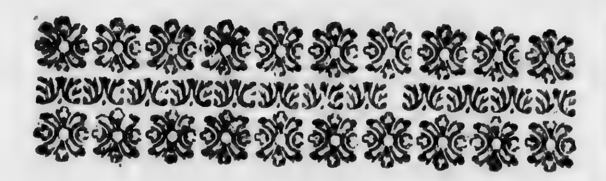
La paix des Taensas avec les Nachitoches ; la satisfaction de me voir tres-bien reçu de tous ces peuples sauvages, & le plaisir de ramener deux François que je croïois perdus, fu-

rent les fruits de mon dernier voïage.

L'on peut voir, par cette Relation, la richesse & la beauté de toutes ces Terres habitées par tant de Peuples, qui sont déja presque tous soumis, & qui sont parfaitement prevenus de la grandeur de nôtre Monarque. On ne sauroit croire l'abondance de ce Païs, tant en grains, en fruits, qu'en bétail. Il est entouré de tous côtez de grandes Mers, dont les bords qui sont tres-profonds, semblent nous y presenter des Ports naturels: Trois ou quatre Havres sur le Golphe-Mexique nous en assureroient indubitablement la possession. Les François y sont si fort aimez, que pour s'en rendre les maîtres, ils n'ont qu'à vouloir s'y établir. Ce qui y manque, peut y être porté par nos

vaiſſeaux ; comme auſſi ce qui manque dans nos Terres , peut nous venir de celles-là ; c'eſt d'elles que nous vient le principal ſecours de nos Pelleteries ; nous pourrions en tirer des ſoïes , du bois pour des vaiſſeaux, & d'autres commoditez. S'il y manque du vin & du pain , c'eſt moins par le défaut du terroir , que par le défaut de l'agriculture. Enfin , pour en retirer tous les tréſors de la Nature , il ne faut que les chercher , ou les cultiver. Tel eſt l'état des choſes en ce païs. Plaiſe au Ciel, qu'une heureuſe Paix nous en procure bien-tôt une joüiſſance parfaite & tranquille !

F I N.



TABLE

DES MATIERES.

A

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S

V.

Y.

Fin de la Table des Matieres.

LIVRES

LIVRES NOUVEAUX Imprimez, & qui ſe vendent chez le même Libraire.

LES Egaremens *des Paſſions*, & les chagrins qui les ſuivent, in 12. 1697.

Modéles de *Converſations* pour les Perſonnes polies. Par M. l'Abbé de Bellegarde. *in douze*. 1697.

Reflexions ſur *le Ridicule*, & ſur les moïens de l'éviter; *où les mœurs* & les differens caracteres des perſonnes de ce ſiecle *ſont repreſentez*. Par M. l'Abbé de Bellegarde. *Seconde Edition* de beaucoup augmentée. *in douze* 1697.

L'Eſprit de l'Egliſe dans l'uſage des *Pſeaumes*, en forme de priere ou d'exhortation *In douze 2. vol*. 1697.

Traité des *Droits Honorifiques* des Seigneurs dans les Egliſes, par feu M. *Mareſchal* Avocat en Parlement, nouvelle & derniere Edition, *augmentée* d'un Traité du Droit de *Patronage*, de la Préſen-

tation aux Benefices, & des Droits Honorifiques des Seigneurs dans les Eglises. Par M. Simon, *in douze*, 2. *vol.* 1697.

L'Histoire & *les Avantures* de Kemiska Georgienne, *In douze* 1697.

La Connoissance du Monde, *Voïages Orientaux*, Nouvelles purement historiques, *contenant* l'Histoire de Rhetima *Georgienne*; Sultane disgraciée; Et de Ruspia *Mingrelienne*, sa compagne du Serail, avec celle de la fameuse Zisby, *Circassienne*. Dedié à Madame la Princesse Doüairiere de Conty, *un volume in douze* 1695.

L'Art de bien élever la *Jeunesse*, pour les divers états de la vie; *où il est traité* des principes de l'Education; *du choix* d'un Gouverneur, & des qualitez qu'il doit avoir; *de l'Art* de connoître les Esprits; *Dialogue* entre le Solide & le Délicat; *de l'éducation* d'une Fille de qualité; *de l'établissement* des Enfans, *de l'honnête* Homme; *des états* de la vie, *des principes* de la Politique, & *de l'Art* de voyager, *in douze*.

Harangues ſur toutes ſortes de Sujets avec l'art de les compoſer. *Par feu M. de Vaumoriere*. Seconde Edition augmentée d'un grand nombre de Préceptes & de Harangues, dediées à M. le Chancelier, un volume *in quarto*. 1695.

Lettres ſur toutes ſortes de Sujets, avec *des Avis*, ſur la maniere de les écrire, par feu Monſieur de Vaumoriere, *ſeconde Edition*, augmentée d'un grand nombre de Préceptes & de Lettres. *In douze* 2. *vol.* 1695.

L'Art de plaire dans la Converſation, *par feu M. de Vaumoriere*. Troiſiéme Edition de beaucoup augmentée; *dedié* à M. le Prince de Ligne. *In douze* 1697.

Oeuvres *mêlées* de Mademoiſelle Lheritier, *in douze*. 1696.

Contenant

Marmoiſan, ou l'*innocente tromperie*. Nouvelle heroïque & ſatirique, à Mademoiſelle Perrault. *Artault, ou l'Avare* puni. Nouvelle hiſtorique à Madame le Camus. *Les enchantemens de l'Eloqunece*, ou les

effets de la Douceur. Nouvelle à Madame la Ducheſſe d'Epernon. *L'adroite Princeſſe*, ou les Avantures de Finette. Nouvelle à Madame la Comteſſe de Murat. *Et autres Ouvrages* en vers & en proſe, *avec Le Parnaſſe reconnoiſſant*, ou le triomphe de Madame *Deshoulieres* à Mademoiſelle Scuderi.

Poëſies *Galantes* de Madame de Saintonge, *dediées* à ſon Alteſſe Royale Madame, *in douze* 1696.

Le Galant Nouvelliſte, *Hiſtoire* du tems, un volume *in douze*.

L'Arioſte Moderne, ou *Roland le Furieux*, dedié au Roi, *contenant* le ſujet de l'Opera de Roland, repreſenté en Muſique à Paris, *in douze, quatre volumes*.

Hiſtoire ſecrete de *Dom Antoine* Roi de Portugal, *tirée des Memoires* de Dom Gomés Vaſconcellos de Figueredo, *dedié* à ſon Alteſſe Roïale Madame. *In douze*, 1696.

Rome Galante, ou *Hiſtoire ſecrette* ſous les Regnes de Jules Céſar & d'Auguſte, *dediée* à Madame la Princeſſe de Conty, fille du Roi,

in

in douze deux volumes.

Arſenne, *Nouvelle Hiſtorique*, dediée à Madame de Maintenon, *un volume in douze.*

Hiſtoire de *Jean de Bourbon* Prince de Carency *par Madame* la Comteſſe Daunoy, *in douze 3. volumes.*

OEuvres de François *de la Mothe le Vayer*, Conſeiller d'Etat Ordinaire, *Nouvelle Edition* augmentée de pluſieurs nouveaux Traitez, *in douze 15. vol.*

Le Parfait *Chirurgien* d'Armée. *Le Traité* des Playes d'Arquebuſade; le moyen de les guerir, avec leurs accidens; *accompagné* de la veritable pratique pour toutes les maladies qui attaquent ordinairement les gens de guerre, *avec le Chapitre ſingulier de Guidon* pour l'inſtruction des Etudians en Chirurgie, *par M. Abeille* Chirurgien à Paris, Major des Hôpitaux des Armées du Roi, *en un volume* in douze 1696.

Maximes du Droit Canonique de France, *par feu M. Loüis Dubois*, celebre Avocat au Parlement, *enrichies* de pluſieurs Obſervations

tirées des Conciles, des Peres, de l'Histoire Ecclesiastique, des Libertez de l'Eglise Gallicane, & *des Decisions* des Cours & des meilleurs Auteurs, par M. Simon. *Quatriéme Edition*, de beaucoup augmentée. *in douze* 2. *vol.*

Traité singulier *des Regales*, ou des droits du Roi sur les Benefices Ecclesiastiques; *Ensemble*, la Conference sur l'Edit du Contrôle, & la Declaration des Insinuations Ecclesiastiques, *avec* plusieurs autres Instructions sur les Matieres beneficiales; & *l'Inventaire* des Indults, pieces, titres, & memoires emploïez & servans de preuves, par M. *François Pinson*, ancien Avocat en Parlement, *in quarto* 2. *vol.*

Le parfait *Notaire* Roïal Apostolique & *Procureur* des Officialitez & Cours Ecclesiastiques, *dedié* à M. Daligre, Conseiller d'Etat Ordinaire, *par M. Horry*, ancien Notaire Apostolique de l'Archevêché de Paris, *in quarto.*

FIN.

es , de
es Li-
& *des*
meil-
Simon.
ucoup

ou des
es Ec-
Confe-
e, &
ns Ec-
autres
bene-
s In-
noires
ives ,
ncien
uarto

ftoli-
litez
dié à
t Or-
ncien
evê-

